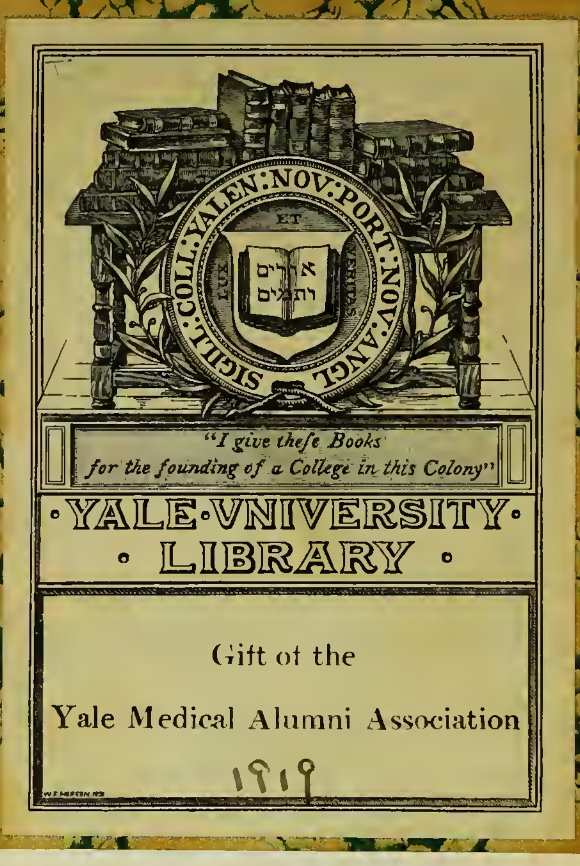
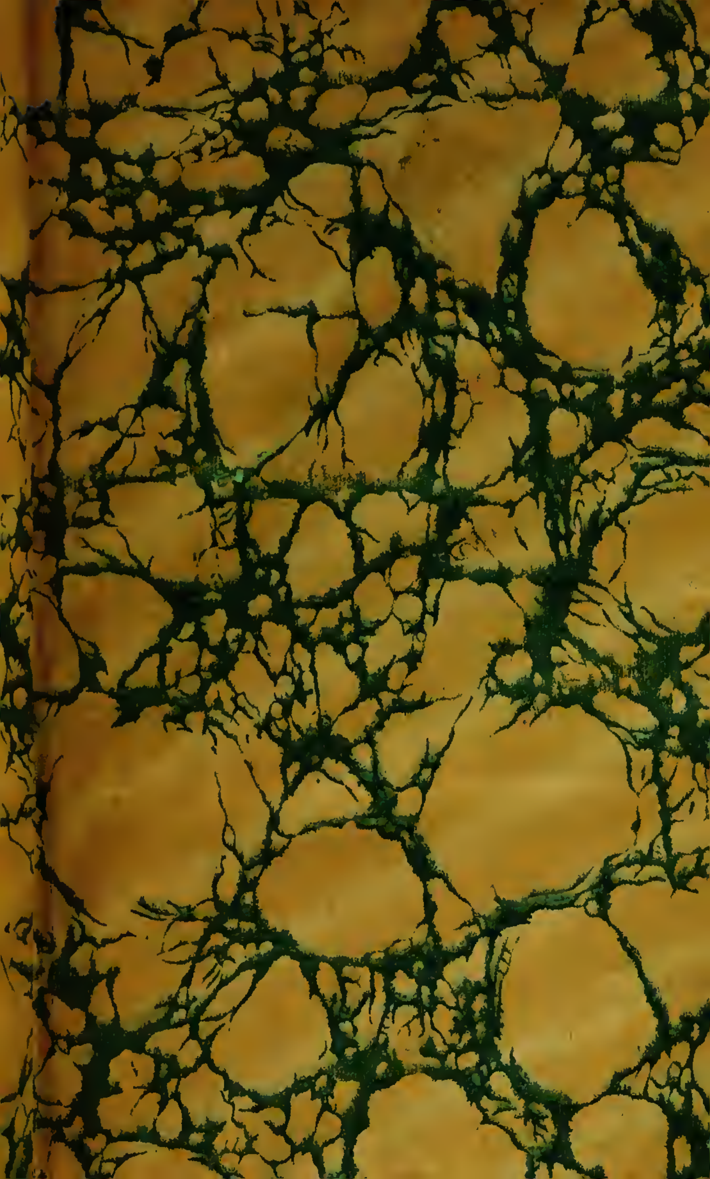

MED
RC343
918Ha


SIGILL:COLL:YALEN:NOV:PORT:NOV:ANGL
LUX ET VERITAS
אורים ותמים
"I give these Books
for the founding of a College in this Colony"
·YALE·VNIVERSITY·
· LIBRARY ·
Gift of the
Yale Medical Alumni Association
1919



LE CAFARD

OUVRAGES DU DOCTEUR VOIVENEL

Littérature et Folie, 1 vol. in-8°, 1908 (Alcan, éditeur) . . . . 10 »

Le Génie littéraire (en collaboration avec M. le professeur Rémond, de Metz), 1 vol. in-8°, 1911 (Alcan, éditeur). . . . . 5 »

OUVRAGE DES DOCTEURS HUOT ET VOIVENEL

Le Courage, 1 vol. in-8°, 1917 (Alcan, éditeur). . 3 50

LOUIS HUOT,
Médecin principal de 1re classe
des Troupes coloniales.

PAUL VOIVENEL,
Médecin major de 2e classe,
Médecin Chef d'ambulance.

—

LE CAFARD



PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
MCMXVIII

A MONSIEUR LE DOCTEUR

MAURICE DE FLEURY

de l'Académie de Médecine.

PRÉFACE

Le colonel Gonneville (1) raconte qu'en novembre 1808, au passage de la sierra Guadamara, il fut témoin d'une scène tragique qui le bouleversa. Napoléon ne pouvant se maintenir en selle, à cause du verglas, avait mis pied à terre et cheminait en tête d'un bataillon d'infanterie dont tous les hommes, — ceux de Rivoli, d'Austerlitz et de Friedland — adoraient leur Empereur. — « Pourtant, dit Gonneville, placé aux côtés de Napoléon, tel était à cet instant leur état d'esprit, par suite de *la fatigue* et de *la souffrance* », — retenez bien

(1) Cité par M. Napoléon Ney, *in* Préface des *Mémoires d'un aide-major sous le premier Empire*, par Sébastien Blaze (page VIII). *Flammarion, éditeur, Paris.*

ces mots — « qu'il terrifia l'entourage. Les grenadiers s'excitaient mutuellement à tirer un coup de fusil à l'Empereur et s'accusaient de lâcheté de ne pouvoir le faire. Lui entendait tout cela et n'avait pas l'air d'en tenir compte. »

Combien il avait raison ! Le surlendemain, en effet, après *une bonne journée de repos,* agrémentée de *copieuses rations* et arrosée d'*excellent vin,* — retenez encore ces mots — le même régiment, remis de sa crise suraiguë, saluait de ses acclamations l'Empereur, qui par hasard passait devant ses rangs. *Ave, Cæsar...*

Que s'était-il passé ? Ces hommes, tous des vétérans et des braves, accablés par la souffrance, terrassés par la fatigue, ayant épuisé leur potentiel nerveux, avaient subitement oublié tous les hauts faits du passé. Ce n'était, toutefois, qu'un état passager et le Maître de la Guerre le savait sans doute, lui qui savait tout. S'il ne voulut rien voir, rien entendre, au grand scandale de l'entourage peut-être, c'est que le remède était pour lui tout près du mal : Repos et bonne nourriture.

Telle est en raccourci toute l'histoire du cafard, avec ses causes, — la souffrance et la fatigue — ses manifestations parfois violentes, — les paroles d'indiscipline ou de menace, — sa thérapeutique — le repos et la bonne nourriture. MM. Huot et Voivenel viennent de nous en faire, les premiers l'admirable peinture, et il faut grandement les en féliciter.

*
* *

Lorsque, au cours d'une permission, mes confrères voulurent bien me demander de présenter au public leur nouvelle œuvre, je ressentis une grande joie : Préfacer un beau livre de guerre, quel honneur! Mais le frisson de l'angoisse ne manqua point de me secouer dans le même moment. Qu'allais-je pouvoir écrire d'intéressant, mon Dieu! et comment se tiendrait mon fragile pastel à côté du tableau si largement brossé par mes deux amis?

Je m'empresse de reconnaître qu'habitués aux vigoureuses contre-offensives, les auteurs n'eurent pas grand'peine à repousser mes objections.

M. le médecin principal Huot, des troupes coloniales, entreprit d'abord de me convaincre doucement. Ayant employé la première partie de sa vie à conquérir en Afrique des possessions nouvelles au pays, il consacre la seconde à défendre notre vieille terre, bénie des dieux, aimée des hommes; et c'est pourquoi, le soldat se doublant chez lui d'un diplomate habile, nul ne saurait se soustraire à l'étreinte de sa persuasion.

M. le médecin-major de 2e classe Voivenel, lui, s'arme de moyens tout différents. Cet officier de réserve, vétéran, comme M. Huot, de maintes campagnes, — la Marne, l'Argonne, Verdun, les

Flandres, etc., — semble s'être réincarné sous son harnois de guerre. Hier psychologue très fin, neuropathologiste très averti, il porte aujourd'hui l'armure de bataille comme s'il l'avait eue toute sa vie sur ses robustes épaules. Haut en couleur, toujours riant, avec ses yeux narquois à l'affût derrière le lorgnon, il n'a qu'à faire retentir sa puissante voix de commandement pour qu'on « obtempère ». Et c'est ce que je fis incontinent.

Je dois dire néanmoins en toute franchise que j'acceptai la tâche pleine d'honneur et de périls qu'on me confiait, surtout parce que j'avais senti depuis longtemps la valeur pratique de l'effort réalisé par nos confrères. Dans le fracas des batailles, ils ont trouvé le moyen d'écrire sur *le Courage* (1) un livre qui restera parmi les meilleurs, les plus utiles de la guerre, et auquel je dois beaucoup.

Fait de deux éléments, l'un physique et qui a ses racines dans le tempérament, l'autre, moral et tissé d'idéal, le courage est la fleur impérissable de l'Humanité, à la fois la plus fréquente et la plus merveilleuse. C'est le sacrifice du civilisé à l'idéal social, ou, pour parler comme les biologistes, l'immolation de l'individu à l'espèce. Oh ! combien ce courage raisonné ne l'emporte-t-il pas sur celui qui fait exploser dans les âmes obscures

(1) *Le Courage*, par MM. les docteurs Louis Huot et Paul Voivenel (*Alcan, éditeur, Paris, 1917*).

le fanatisme pour un grand chef de guerre, idole d'un jour !

On peut dire de cette lutte terrible, où tant de bravoure se dépense à chaque heure, où l'endurance dépasse les limites du possible, que le civilisé seul était capable, parce qu'intelligent, de l'entreprendre et d'en supporter les maux. Il n'est pas dix blessures sur mille où le fer, souillé de microbes mortels, ne reste fixé dans la plaie, comme il n'est pas d'attaque qui ne dépasse la précédente, et par la durée, et par la violence. L'homme moderne, pleinement maître de soi, pouvait, seul, avoir des muscles assez forts, des nerfs assez éduqués, pour supporter tant d'innovations cruelles. Afin de rester lui-même et d'obéir à la loi de constance du milieu moral qu'il s'est imposée, il lutte sans cesse contre l'instinct, mais au prix de quel effort ! Appartenir à l'aristocratie du risque, cela se paye en lourde monnaie de sang et de souffrance, car on n'est pas courageux comme on est blond ou brun. Inlassablement, des chocs répétés ravinent le sol nerveux qui, à la longue, finit par en être bouleversé ; et c'est ainsi que naît le « cafard ».

Ici, un double problème se pose : A-t-il existé autrefois ? Oui, certes. Si l'on se laissait glisser à l'érudition, combien de preuves n'en fournirait-on pas, à commencer par le cafard d'Achille, ce guerrier boudeur, toujours prêt à se retirer sous sa tente, et qui, s'il eût vécu de nos jours, eût assas-

siné les journaux de ses vaines récriminations. Ce n'était, au surplus, qu'un insupportable bavard comme tous ses compagnons; heureusement, le génie d'Homère les a mis, les uns et les autres, à sa mesure. On l'a dit avant moi : que valent les sources d'héroïsme où durant des siècles s'abreuva l'Humanité, à côté du fleuve magnifique de vaillance qui, depuis quatre années, déborde de nos fronts? Mais je n'insiste pas.

L'autre problème est de savoir si le cafard existe en tant qu'entité morbide définie. Mais oui. Si l'on a pu le nier, si on ne l'avait pas encore vu, c'est qu'on l'avait jusque là confondu avec l'indiscipline; de plus, on n'évacue pas à l'intérieur l'homme qui en est atteint : il ne relève pas de la médecine. Aussi faut-il vivre au milieu des régiments pour le reconnaître et pour l'étudier; il faut, de plus, être psychologue, deux conditions qui ne se sont sans doute rencontrées que dans cette guerre, avec MM. Huot et Voivenel. Et c'est bien cela qui fait la force de leurs pages, dont quelques-unes évoquent — ô ironie! — la paisible analyse du laboratoire, alors que d'autres semblent encore toutes chaudes de la bataille.

Donc la guerre, grâce à mes auteurs, a enrichi d'un chapitre nouveau les annales de la neurologie, et cela est certain. Peut-être le nom pittoresque attaché à ce mal vient-il de ce qu'il tache de noir l'esprit du soldat, comme le cafard-insecte fait tache sur les vieilles murailles. Il n'importe,

d'ailleurs. Le plus simple, pour prouver l'exactitude des peintures qui nous en sont faites, me paraît être de feuilleter avec vous le livre de mes amis. Vous allez voir comme on y trouve profit, comment des cliniciens, nourris de la substantifique moelle française, débordant leur secteur arrivent à effectuer des reconnaissances hardies en des territoires inexplorés.

*
* *

Lorsqu'un chef, disent MM. Huot et Voivenel, dans leur langage de soldats, veut expliquer le but et la nature d'une opération, il commence par étudier la carte de la région où se déroulera la lutte. Imitons-le.

Nos grands centres nerveux, cerveau, cervelet, moelle, système grand sympathique, sont des appareils admirables qui, ayant reçu de l'extérieur l'énergie incluse dans les aliments ou répandue dans l'atmosphère, — tel l'air, pain de vie, — la transforment en action, en pensée, en rêves, en joie ou en douleur, — tout ce qui, en un mot, résume l'âme humaine et en rehausse la noble parure.

Si, armés du microscope, nous étudions la cellule nerveuse, élément primordial de tous nos grands centres, elle se présente à nous sous l'aspect d'une sorte de comète, telle que les imagiers en dessinaient aux voûtes des chapelles : donc,

une partie centrale, puis de tous côtés des prolongements qui rayonnent, enfin une longue queue. J'élimine celle-ci, constituée par le cylindraxe chargé de porter au loin ou d'en rapporter l'influx nerveux.

Quant aux autres prolongements, loin d'être à tige unique comme le cylindraxe, ils s'ornent au contraire d'une foule de ramuscules, dits épines de Cajal et destinés, semble-t-il, à multiplier les contacts avec les prolongements des cellules voisines. *(Voir les figures du livre, pages 36, 39, 47, etc.)*. Les anatomistes, poètes à leurs heures, ont désigné ces prolongements cellulaires sous le nom de dendrites, de *dendros,* arbre. Ne couvrent-il pas, en effet, la cellule d'une ramure touffue, comparable à celle des tilleuls au printemps de l'année? Les dendrites sont d'autant plus riches en ramifications, que l'espèce est plus élevée dans l'échelle animale et l'individu plus près de son complet épanouissement cérébral. Notons encore que les rameaux d'une cellule communiquent avec ceux des voisines, seulement par contiguïté et non par continuité. Il suffit que les petites branches se frôlent, telles des ailes de colombes, pour que la pensée naisse, se précise et prenne son vol. Au contraire, se replient-elles comme l'oiseau qui met la tête sous son aile, c'est le sommeil, présent des dieux, frère de la Mort.

Si nous étudions plus en détail encore l'architecture de nos dendrites, nous voyons que le long

de leurs touffes courent tangentiellement des fibres spéciales, dites stries d'Ezner. On les appelle encore zones d'association, parce qu'elles sont chargées, comme les coureurs des régiments, d'assurer la liaison des diverses cellules nerveuses, tour à tour indépendantes les unes des autres et tour à tour unies ensemble par leurs ramuscules dendritiques.

Venons à présent au centre même de la cellule. Nous y trouvons des granulations noyées dans des plaques polygonales de matière protoplasmique, que faute de mieux on dénomma chromatine, pour son aptitude à prendre les couleurs. Ce singulier produit serait le réservoir de l'énergie incluse dans les cellules; c'est, disent mes auteurs, le parc du génie qui accumule les munitions de forces fabriquées par les grandes usines de l'arrière, foie, sang, rate, tube digestif, glandes à sécrétions internes, et en particulier les thyroïdes et les capsules surrénales.

La carte anatomique étant connue, résumons les opérations physiologiques. Chaque fois que la fleur de la pensée s'épanouit en nos êtres, chaque fois que l'émotion fait palpiter joyeusement ou douloureusement nos cœurs, chaque fois que notre geste réfléchi se déclanche, chaque fois enfin que nous communions avec les êtres et les choses de l'univers, les dendrites entrent en contact intime les uns avec les autres et consomment une part d'énergie accumulée

sous forme de chromatine dans les éléments cellulaires. En même temps, les zones d'association entrent en jeu. La personnalité, a dit Ribot, est faite d'un *consensus*. Pour que le moi soit en harmonie étroite avec ce qui lui est extérieur, avec le non-moi, il faut que chaque instrumentiste, dendrites, chromatine, zones d'association, fasse exactement sa partie dans le concert. On a alors la sensation de bien-être, d'euphorie, que le populaire, psychologue sans le savoir, traduit par cette affirmation : Je suis comme un poisson dans l'eau ; c'est-à-dire, je suis adapté au milieu, je le connais, je le comprends et j'en tire profit.

Mais les émotions sont-elles trop soudaines, trop fortes, ou, ce qui revient au même, trop répétées, — « pointure, vaine pointure, et cependant pointure », — insensiblement, les dendrites lassées se rétractent, perdent contact, nous isolent du monde extérieur, nous « désadaptent », et c'est le cafard, avec son sentiment de vide et d'ennui. Si j'en avais le temps, je vous montrerais, avec mes auteurs, pourquoi et comment les délicats appareils, plus haut décrits, font à la fois la force de l'homme et sa faiblesse : sa force, parce que sans eux il ne serait qu'une bête ; sa faiblesse, parce qu'ils engendrent toute une iliade de maux.

Si tout est en harmonie, si, rapidement, notre être réussit à peser les faits, à les comparer, à en connaître les causes, à en tirer les déductions

pratiques nécessaires, qui aboutiront instantanément au geste, on réalise l'homme supérieur, l'homme d'action. Par l'action nous sommes des anges, par la pensée nous ne sommes que des hommes, soupire Hamlet. Hier, nous avions peut-être trop confiance dans l'intelligence, ou, si vous préférez, le raisonnement, ajoutent MM. Huot et Voivenel, mais il est loin d'être la fonction la plus utile. Oui, c'est l'acte raisonné qui est le mâle, pour parler comme le maître Rabelais, et la rêverie la femelle.

En résumé, deux grandes opérations mentales se superposent en nous : la première, qui l'emporte de loin sur la seconde, consiste dans « l'adaptation immédiate au réel présent », que nos auteurs appellent « présentification » ou « immédiatisme » ; elle comprend, par surcroît, l'épanouissement complet de la volonté ; et elle relève du parfait fonctionnement des dendrites et des zones d'association travaillant de concert. La seconde exige encore la bonne intégrité des dendrites, toujours prêts à se souder les uns aux autres ; mais l'insuffisance de chromatine, source d'énergie, jointe à quelque tare des fibres d'association, fait qu'on n'aboutit ici qu'à l'imagination, au rêve, voire à la rumination intellectuelle.

Grâce à la « présentification », nous réaliserons l'homme supérieur, volontaire, agissant, utile. Sans elle, nous aurons ces rêveurs dont la longue théorie jalonne certaines époques dans les civilisa-

tions avancées, les *Werther,* les *Adolphe,* les *René,* les *Dominique,* les *Amaury* de *Volupté,* etc., etc. Est-ce à dire que les poètes, les rêveurs, les imaginatifs et les philosophes spéculatifs, pessimistes ou non, doivent être bannis de la République? Non, certes. Vulcain, dieu des ingénieurs, est nécessaire, mais quelle tristesse sur le monde sans la grâce d'Apollon! Il ne suffit pas aux hommes, a dit à peu près G. Ferrero (1), de dominer la Nature, ou mieux d'utiliser ses lois inflexibles, de dérober quelques parcelles d'énergie à ses forces éternelles, il faut de plus agir sur les âmes, endiguer les passions, développer les intelligences, instruire, éduquer, réfréner. Et c'est pourquoi les rêveurs, quoi qu'on dise, seront toujours les hôtes favoris de la Cité.

* * *

Mais revenons au Cafard, dont je ne me suis d'ailleurs jamais écarté. Sa première cause est, je le répète, l'ennui, dû à la fatigue, qui amène le recroquevillement des dendrites. Le mal paraît avoir pris naissance en 1916, à la suite des longs séjours dans la tranchée. C'est alors que les nerfs ont de temps à autre commencé « à prendre le dessus », ainsi que disent les troupiers. Mais comment n'en serait-il pas ainsi? Chaque heure du

(1) *Le génie latin et le monde moderne,* par Guglielmo Ferrero, (*Bernard Grasset, éditeur, 1917.*)

front creuse une tombe, avive une souffrance. Et toujours le même horizon !

Le matin, quand le soleil montre son bouclier d'or au-dessus des collines, ne vous avisez pas de le vouloir contempler, latins amoureux de lumière : l'ennemi est là et il y a des visions qui tuent. La nuit, ce sont les veillées funèbres auxquelles la lune prête son pâle flambeau; mais ce n'est plus la blanche Vestale dont parle *René* et « qui vient répandre dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages des mers » ; car les bois ne sont plus ! Mutilés par la guerre, ils dressent vers le ciel d'informes squelettes, et la lune n'est qu'une dangereuse indiscrète dont les blancs rayons sur la plaine ne font qu'aider à l'œuvre meurtrière. Là, tout est ruines, tout est mélancolie dans la nature.

Parlerai-je de l'atmosphère, et ne voit-on pas les atteintes du cafard varier selon les secteurs ? En Meuse, par exemple, où l'horizon est bas, où le vent ne cesse d'aboyer, où le manteau de nuages inlassablement pèse sur les êtres et les choses, les heures tombent plus lourdes qu'en Alsace, où l'air est plus léger, le ciel plus lumineux.

Et par-dessus tout, il y a la menace de l'inconnu, la tension perpétuelle des nerfs et les chocs émotionnels répétés. — Est-ce aujourd'hui, en cet instant, tout à l'heure, que la Mort, le licteur de Dieu, viendra me frapper sur l'épaule ? Monotonie

de la vie, tension incessante, sensibilité continuellement mise à l'épreuve, telles sont les sources principales de la fatigue cérébrale et, partant, du cafard.

Ennui, tristesse vague, sensation « d'incomplétude » par désadaptation, lassitude, nostalgie familiale ou professionnelle, voilà ses manifestations, ses signes, dans le domaine de la sensibilité. Au point de vue motricité, c'est l'aboulie, « la nolonté » et, quand l'individu est un violent, aux freins mal réglés, c'est l'impulsivité.

Le laboureur rêve à ses champs. — L'hiver, cela va encore, me disait un chef ; mais l'été, quand la terre est enrichie de moissons, il semble, ma parole ! que mystérieusement elle appelle nos paysans ; car, en vérité, ils s'ennuient davantage aux tranchées. Tel pense à ses enfants, et c'est tout son passé qui lui remonte au cœur pour le torturer. Oh ! la grande pitié de l'Empire du Sacrifice ! Nous parlons sans cesse du matériel, dont le soldat n'est que l'esclave broyé, mais il y a sa poitrine aussi, et son psychisme. Et c'est pourquoi le système nerveux est mis à de si rudes épreuves.

Au point de vue physique, le cafard peut à la longue engendrer l'inappétence, les troubles digestifs, l'amaigrissement, l'insomnie. D'ordinaire, l'apparence du sujet reste bonne, et à l'arrière on dira aux poilus agacés : Jamais vous ne vous êtes mieux portés ! — Le dehors vous émerveille, bons civils ; si vous voyiez dedans !

Ne croyez pas, au surplus, que le pronostic de ce mal étrange soit grave. Non seulement le poilu a ajusté ses muscles, perfectionné ses nerfs, mais encore il a connu l'âpre joie de la vie des hommes en troupeaux, qui fut longtemps celle des ancêtres. Il est retourné à la vie collective, qui a sa saveur propre. C'est par elle qu'il a compris nos vrais buts de guerre, qu'il lutte et meurt pour prouver qu'il est digne de vivre libre.

Aussi, dès que l'ennemi menace, le cafard se cache dans son trou, le faible ajuste son sac, le « rouspetteur » injurie l'adversaire, bref, le sens de la vie collective s'impose à tous, resserre la troupe autour de ses chefs, et en avant!...

Mais le traitement? direz-vous. Je pourrais vous renvoyer au livre où j'ai, maladroit frelon, trop impudemment butiné. J'aime mieux vous dire que la thérapeutique indiquée par mes auteurs est des plus simples et n'a pas varié, plus que les plans de guerre, depuis Napoléon. Le remède se limite à la forte nourriture et au repos, au bon repos. Les états-majors l'ont d'ailleurs parfaitement compris puisqu'ils ont organisé les formations d'assaut dont les hommes dépensent d'un seul coup, royalement, toutes leurs énergies accumulées et sont ensuite retirés en arrière pour refaire provision de forces nouvelles.

Ne pas trop faire fonds, ici, sur les prêches et les discours. La parole est un remède harmonieux qui plaît aux Latins, mais elle n'a qu'une fausse

vertu. Le temps a marché depuis les grognards enchaînés à leur idole et l'esprit de guerre a évolué. Tout en restant simple, au fond, le poilu est devenu plus compliqué, plus enclin à la critique; il faut lui parler autrement qu'à ses aînés, et c'est ce que comprit admirablement notre généralissime, en des jours sombres, effacés par tant de jours lumineux d'héroïsme. Sa circulaire, — la circulaire Pétain — sur le repos et dont je ne puis, pas plus que mes auteurs, donner le texte magique, a plus fait contre le cafard que cent proclamations; cette charte nouvelle du troupier est un pur chef-d'œuvre.

*
* *

Mais je n'ai rien dit. Pour faire saillir en juste relief le mérite de mes amis, il m'eût fallu résumer le pénétrant chapitre des « Tristesses et des Asthénies » ; de même, j'aurais dû vous recommander la description du cafard colonial, fils maudit du soleil de l'équateur. Celui-là, c'est la chaleur des tropiques et la lumière irritante qui le font naître, lui impriment sa marque et entretiennent sa misérable existence. Pas davantage je n'ai parlé du cafard des civils, peut-être plus dangereux que celui des poilus, et sûrement de cause moins noble, sinon plus louche; il se guérit surtout par la fuite : A la gare! A la gare!

Enfin, je n'ai pas osé, par crainte d'être trop indiscret, vous promener à travers notre Histoire, où, de siècle en siècle, le cafard serpente comme l'eau sous l'herbe qui la dissimule : cafard de l'An Mille, cafard des Croisés, cafard de la guerre de Cent Ans, guéri par une vierge guerrière qu'inspirait un saint armé du glaive, et des saintes, les mains pleines de fleurs : toute la force et toute la grâce de notre France...

*
* *

Et je m'arrête là, non sans avoir remercié MM. Huot et Voivenel, dont parfois la vigueur et la truculence font penser à quelque force de la nature déchaînée, alors qu'aux pages suivantes leurs analyses subtiles évoqueront un fin travail de dentellières aux mains délicates.

Et puis, tout cela n'est rien ; ce qui fait leur mérite, à ces braves, dont la croix de guerre s'orne de palmes et d'étoiles, c'est que la vie guerrière, la guerre cérébralement déprimante pour tant d'autres, n'a en rien diminué chez eux l'appétit intellectuel. On ne peut s'imaginer ce que leur livre, bourré de citations et d'exemples empruntés aux œuvres célèbres des diverses littératures, représente de lectures et de méditations poursuivies dans le demi-jour de la cagna, — la cagna,

fragile abri contre la mort qui plane, et refuge si sûr pour la pensée des forts !

Forts, mes amis le sont, et leurs conclusions, gonflées par le souffle de l'espérance, le prouvent bien mieux que je ne saurais l'écrire. Oh ! le bel optimisme ! Oh ! quelle reconnaissance ne leur devons-nous pas, à eux qui vivent ces jours glacés dont il est dit *non placent,* de nous avoir fait entendre, leur joyeux *Angelus !*

Pareils à ces marins hardis qui reviennent des terres inconnues, la tête bourdonnante de grandes aventures et les mains pleines de fruits merveilleux, ils nous apportent comme une brise du large, salubre et tonifiante. Ayons confiance dans l'avenir que nous feront les Poilus, ordonnent-ils. D'avoir su obéir, ils sauront commander ; d'avoir risqué chaque jour leur vie, ils trouveront la vie plus belle ; d'avoir tant agi, tant lutté, ils n'en aimeront que mieux notre pays et le voudront toujours plus grand, toujours plus fort. C'est une France rajeunie, aérée, une France sanctifiée par l'union des combattants, que nous annoncent MM. Huot et Voivenel, docteurs en optimisme, mes auteurs, avec leur indéfectible enthousiasme.

Oh ! que j'aime à les croire, moi qui porte le même costume qu'eux, mais qui n'ai pu les visiter à leur poste qu'à de trop rares intervalles. Nous avons néanmoins affronté suffisamment nos âmes, nous avons assez souvent communié dans l'amour de notre commune Mère, pour que m'aimant

comme je les aime, ils trouvent quelque douceur à ma louange. Certes j'eusse voulu mes pauvres lignes plus éloquentes, plus dignes de leur œuvre, mais ils me pardonneront de n'avoir su mieux faire, car du moins ils connaissent toute la sincérité de mon cœur, de ce cœur qui de loin applaudit à leur vaillance et les remercie.

Docteur FRANÇOIS HELME.

Paris, mai 1918.

INTRODUCTION

Le petit Larousse de poche que beaucoup de nos camarades emportent dans les tranchées dit :

Cafard, n. m., nom vulgaire de la blatte.

Blatte, n. f., insecte orthoptère vulgairement appelé cafard, cancrelat.

Dans ses concises « Histoires naturelles », Jules Renard note : « Noir et collé comme un trou de serrure »... et cela suffit.

De cet « insecte orthoptère » nul ne parlait au début de la guerre. En temps de paix, rarement, quelque collégien tiqueté d'acné ou quelque « mancenille » — dans le sens d'André Couvreur — l'évoquaient.

Depuis un an, il est à la mode. On prononce son nom à tort et à travers; chacun en parle.. surtout — ceci est la règle — ceux qui ne le connaissent pas.

On croit comprendre. On serait bien gêné pour préciser.

Votre dictionnaire vous fait voir simplement que le substantif « cafard » et ses dérivés donnent l'impression de choses hypocrites, insinuantes, de trahison.

*
**

L'hiver dernier, l'un de nous fut invité à déjeuner aux lignes dans une popote d'artillerie. Après le repas, la cagna devint un salon où l'on cause, presque d'aussi bon ton que celui, jadis, d'une madame du Deffand ou de son ex-amie, devenue, comme il sied, sa rivale, mademoiselle de Lespinasse. Songez donc... un répétiteur de l'École polytechnique, un ingénieur connu, un professeur de Faculté, un brillant lieutenant de vaisseau, et un jovial notaire, plus capitonné certes que la guitoune. Avouez que ça valait presque un président Hénault, un Walpole vieilli et un Régent fatigué.

On venait de fêter une nomination dans l'ordre du Cafard.

Le menu reproduisait une couverture de la *Vie parisienne* dessinée par Hérouard. L'idoine personne qui symbolisait la revue terrassait de la plume un énorme cancrelat.

La décoration octroyée au promu était un beau cafard en aluminium, ocellé de cuivre, dont

les yeux ronds étaient faits avec des débris de vitraux de la cathédrale de Reims.

Le récipiendaire dut jurer :

1° Qu'il n'avait jamais été vaincu par le vilain insecte ;

2° Qu'il le poursuivrait sans répit jusqu'à l'extinction de la race.

Puis, anticafardeuse, ce jour d'un troisième hiver de la guerre, la conversation s'anima, chacun des convives donnant, pour son compte, tort au mot de la courtisane vénitienne à Jean-Jacques : « Lascia le donne e studia la mathematica. »

*
* *

Influencé par ce déjeuner, l'un de nous — un jour de pluie peut-être — rédigea pour un journal médical un bulletin sur le *cafard*. Cet article tomba — hélas ! — sous les yeux de son médecin inspecteur, et c'est ainsi qu'en juin 1917 l'imprudent auteur dut faire sur ce sujet d'entomologie militaire une conférence devant des généraux et leurs états-majors.

Si, aujourd'hui, nous cédons à la tentation d'écrire un volume sur ce sujet, ce n'est certes pas pour pousser les civils à se gargariser plus souvent d'un mot qu'ils comprennent mal : c'est pour éclairer dans la mesure du possible les conditions anatomo-physiologiques d'un syndrome qu'on doit vaincre : c'est aussi… qu'à propos de ce

syndrome, nous pourrons nous élever jusqu'à la question, si touffue, des tristesses et des asthénies individuelles et sociales, éclairant leurs causes, suggérant par suite leur thérapeutique et traitant ainsi — indirectement mais sans phraséologie — de la culture de l'Énergie d'un homme et de sa Nation.

*
* *

Merveilleux créateur de mots-images, le soldat baptise CAFARD *le syndrome* (1) *qui trahit par des actes ou par des troubles de la cénesthésie* (2) *l'attaque insidieuse de son système nerveux, la lente corrosion de sa personnalité.*

*
* *

Nous allons montrer que le *Cafard* existe réellement avec son étiologie, sa pathogénie et sa symptomatologie propres.

Ce n'est pas l'opinion classique.

Le professeur Régis écrit en effet dans son *Précis de psychiâtrie*, après avoir exposé l'aliénation mentale chez les militaires : « Le terme de *cafard* n'est qu'un mot d'argot militaire qui ne correspond à aucune réalité psychiatrique et

(1) *Syndrome :* ensemble de symptômes.

(2) *Cénesthésie :* mot formé des deux mots grecs : κοινος : commun, et αισθησις : faculté de sentir, qui exprime notre sentiment fondamental de l'existence, notre *humeur*.

il serait vain, par conséquent, comme paraissent vouloir le tenter quelques travaux récents, d'y voir une véritable entité morbide avec sa physionomie et ses symptômes particuliers. Ce qu'on appelle vulgairement « le cafard » correspond le plus souvent à des crises d'excitation plus ou moins impulsive, survenant chez des soldats déséquilibrés, dégénérés, sous l'influence du climat et *surtout de l'alcool.* L'alcoolisme, en effet, plus répandu peut-être qu'on ne pense dans les troupes métropolitaines, sévit avec une réelle intensité chez les soldats d'Afrique et, de façon plus générale, chez les marins et les coloniaux (1). »

Donc :

Crises d'excitation, généralement alcooliques, chez des déséquilibrés, des dégénérés.

Le même facteur (dégénérescence) est aussi invoqué par le docteur Paul Rebierre, médecin-major dans les bataillons d'Afrique, où les joyeux « présentent une impulsivité qui dépasse l'impulsivité normale à la nature humaine ». « En définitive, dit-il, le cafard est l'expression de cet état de moindre résistance de la volonté qui peut faire naître en nous des impulsions exogènes, banales, mais moins aisément réprimées qu'à l'état normal ou même à la longue, des impulsions morbides (2). »

(1) Professeur E. Régis, *Précis de psychiatrie,* 5e éd., p. 1116. O. Doin, 1914.
(2) Docteur Paul Rebierre, *Joyeux et Demi-fous,* pp. 94 et 86. Maloine, 1909.

*
* *

En somme, avant la guerre actuelle, il est seulement admis que le cafard est à l'impulsivité ce que la volition est à la volonté.

Le cafard n'est pas, à proprement parler, un état. C'est un acte. C'est une impulsion réalisée. Le climat chaud « diminuant la volonté » exagère simplement une impulsivité constitutionnelle, et c'est pour cela que chez les « joyeux » le nombre des délits augmente dans les postes du Sud, où le climat est plus déprimant. Encore faut-il que cette action du climat soit aidée par l'action plus néfaste de l'alcool.

*
* *

Nous croyons au contraire que le *cafard* possède une indiscutable individualité et que — comme une pneumonie, comme une fièvre typhoïde, — *il peut atteindre les sujets les plus sains*.

Que la prédisposition soit chose importante, cela va de soi ; mais, dans la pneumonie, dans la typhoïde, dans la tuberculose surtout, dans toute infection quelle qu'elle soit, dans la plus contagieuse des maladies, le terrain joue son rôle à côté de la graine.

Cependant, prédisposition ou immunité relative, dès que le pneumocoque détermine des lésions pulmonaires spéciales, dès que le bacille

de Koch, ou tel autre, irritent la plèvre, il y a pneumonie ou pleurésie. Le prédisposé contractera plus facilement ces maladies et, une fois touché, leur résistera moins.

Le colonial de carrière qu'est l'un de nous, qui a vécu toute sa vie active dans nos diverses colonies, prétend que lorsqu'un fonctionnaire ou un chef de poste déclare : « J'ai le cafard », il exprime avec précision l'action du climat et du milieu sur son esprit ; il éprouve quelque chose qu'il n'éprouve que là où il est à ce moment, *dans la colonie,* et qu'il n'éprouvera plus de la même manière en France ; *et cela quelle que soit son impulsivité constitutionnelle, quelles que soient ses habitudes alcooliques.*

Il possède à cette heure un état d'esprit créé par la colonie, spécifique comme l'est l'état d'esprit créé par un toxique ; et *si la symptomatologie en est variable,* n'est-ce pas le fait de toute affection, qui est rarement identique chez des individus différents ? Là aussi est vrai l'adage : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades ». Le même pneumocoque, chez deux sujets, peut créer deux symptomatologies absolument dissemblables, prenant chez l'un la forme généralisée, septicémique, chez l'autre la forme nettement localisée. Le même bacille de Koch peut donner la tuberculose pulmonaire, la phtisie classique, une altération cutanée difficile à diagnostiquer, ou une lésion osseuse chirurgicale.

Chacun réagit avec son organisme et l'action nocive s'appesantit sur l'organe de moindre résistance.

« La qualité des réactions vitales est essentiellement conditionnée par l'organisme vivant lui-même (1). »

Ceci nous fait affirmer qu'en médecine mentale *chacun porte en soi la symptomatologie future des psychoses ou des névroses qui se développeront sous des influences nocives diverses.*

Par exemple, l'homme qui, sans être un malade, est défiant, soupçonneux, jaloux; dont l'égoïsme est volontiers agressif; qui interprète les faits avec exagération et donne facilement libre cours à un orgueil impétueux; celui qui, comme dans un conte de Courteline, ayant un différend avec son cocher paye ce dernier avec un billet de mille et — pour l'ennuyer — exige qu'il fasse la monnaie... celui-là possède une *constitution persécutrice* que les aliénistes appellent, d'une façon plus distinguée, la *constitution paranoïaque*. Si, sous l'influence des blessures de la vie, il « fait une psychose », cette psychose présentera une symptomatologie commandée par son tempérament mental. Comme dans un adagio de Beethoven reparaît le motif fondamental qui court sous toutes les variations (2), sa tendance

(1) Prof. Grasset, *La biologie humaine*. Flammarion, 1917.
(2) Jules Payot, *L'éducation de la volonté*. Alcan, éd.

principale, toujours renaissante, sous de multiples formes, sera comme l'âme à la fois diverse et une qui donne sa coloration particulière à sa folie; secoué par les déceptions, il deviendra non un mélancolique, mais un *délirant chronique persécuté;* si, à la suite d'une syphilis, il contracte une paralysie générale, il aura une de ces variétés avec idées de persécution, dites paranoïdes, comme celle qui tua Guy de Maupassant. De même, l'intoxication ou l'infection lui vaudront des formes délirantes spéciales de confusion mentale.

Les sujets qui possèdent la *constitution émotive,* si remarquablement décrite par le professeur Dupré, meurtris par les chocs, entreront dans l'aliénation par la porte de l'anxiété et de la psychose d'angoisse.

Ceux à qui une tendance originelle aux mensonges et à la fabulation donne une *constitution mythomaniaque* (Dupré), parmi ces portes aux « Cent mille peines » (Kypling) ouvriront la porte du délire d'imagination. Ceux enfin qui, dans le courant de leur existence, variant sans cesse du plus au moins, ont une courbe d'humeur sinusoïdale que le docteur Deny a nommée *cyclothymie* (humeur cyclique) — comme Schumann, Hugo Wolf, Coleridge — deviendront la proie de la folie intermittente.

Mettez donc au Soudan, ou en Indo-Chine, ou à la Guyane, un type de ces tempéraments men-

taux; chacun d'eux, s'il est assez meurtri par la colonie, s'aiguillera vers sa tendance spécifique, pathognomonique, et organisera une symptomatologie morbide personnelle, parce que, nous le répétons, « la qualité des réactions vitales est essentiellement conditionnée par l'organisme lui-même ».

*
* *

Si telle est l'action du *terrain,* il ne faut pas pour cela oublier l'action de la *graine,* de la *cause* qui se reconnaît à des signes généralement décelables derrière le tableau personnel. Les quatre sujets cités plus haut coloreront certes différemment une paralysie générale, mais qu'ils fassent une forme paranoïde, une forme fabulante, une forme anxieuse ou une forme cyclothymique, le clinicien averti sait retrouver sous chacune les signes somatiques (1) et psychiques de la paralysie générale, comme dans les formes diverses des psychoses d'intoxication il retrouve toujours les signes de l'intoxication causale.

La variabilité morbide du cafard colonial ne saurait donc être un motif pour discuter son existence; pas plus que la variabilité des formes de la scarlatine ou de la tuberculose ne permet de nier l'unité de ces maladies.

Malgré ses efflorescences dissemblables, le

(1) De σῶμα : corps, c'est-à-dire corporels, organiques.

cafard colonial naît d'une racine que nous mettrons à jour en étudiant l'action du climat et du milieu.

Et, si nous montrons que la colonie altère, ou peut altérer, les personnalités les plus robustes, si nous montrons que cette altération ne suppose pas, obligatoirement, la déséquilibration originelle et que sont injustes les paroles de Claude Farrère, comme celles-ci : « Nos coloniaux français véritablement sont d'une qualité par trop inférieure. Aux yeux unanimes de la nation française, les colonies ont la réputation d'être la dernière ressource et le suprême asile des déclassés de toutes les classes et des repris de toutes les justices. En foi de quoi la métropole garde pour elle, soigneusement, toutes ses recrues de valeur et n'exporte jamais que le rebut de son contingent. Nous hébergeons ici les malfaisants et les inutiles, les pique-assiettes et les vide-gousset..... Ceux qui défrichent en Indo-Chine n'ont pas su labourer en France; ceux qui trafiquent ont fait banqueroute; ceux qui commandent aux mandarins lettrés sont fruits secs de collège; ceux qui jugent et qui condamnent ont été quelquefois jugés et condamnés (1) »; si nous expliquons autrement que par la folie ou la cruauté héréditaires des drames coloniaux sur lesquels la malignité — ou plutôt l'ignorance —

(1) Claude Farrère, *Les Civilisés*, p. 91.

publique s'exerce; si nous vous disons : « Non seulement le colonial n'est pas un déséquilibré, un dégénéré, mais encore il possède souvent une résistance physique et morale superbe — comme ces coloniaux anglais dont Rudyard Kipling s'est fait l'historiographe — comme nos coloniaux français qui, après 1870, ont redoré notre histoire et qui, aujourd'hui, au delà des mers ou sur notre front se révèlent si héroïques; si nous vous disons donc : « Leur cafard, quand ils l'ont, leurs impulsions, leur aboulie, leurs actes inexplicables s'expliquent par la colonie comme la contracture musculaire du tétanos par le bacille de Nicolaïer, comme la paralysie infantile par un microbe spécifique »; si nous étudions les conditions des faits et leurs symptômes, nous aurons, non seulement la satisfaction d'avoir écrit une œuvre scientifique, mais encore la joie de vous avoir poussé, presque malgré vous, à *regarder* comme il faut ce colonial qui se sent, comme Psichari, le dépositaire lointain de l'honneur de la France, ce colonial qui connaît d'autant mieux son amour de la patrie qu'il est privé d'elle, ce colonial, dont la nostalgie aggrave les souffrances, ce colonial enfin qui, « en plein désert, avec son travail humain et l'accomplissement de sa mission sur la terre, a la charge d'imposer la France partout où il passe (1) ». Parce que « à chaque

(1) Ernest Psichari, *Le Voyage du Centurion*, p. 167.

jour de sa vie il engage le nom français », parce que « toute défaillance lui est interdite », parce qu' « il a le devoir de vaincre et l'obligation de réussir », parce que « ce n'est pas un rêveur, c'est un homme de réalités », parce qu'il est dans le monde « l'artisan de la souveraineté française », vous avez le devoir de le bien connaître et de lui rendre la justice qu'il mérite, comme vous devez rendre justice au soldat fatigué qui a le *cafard* parce qu'il est fatigué et non parce qu'il désespère.

*
* *

Si le cafard colonial existe, comme existe une maladie, aux réactions variables, suivant les constitutions, mais à l'étiologie bien personnelle (1), il en est de même du *cafard* du soldat dans la guerre actuelle.

Il faut l'étudier pour le combattre.

La connaissance de ce cafard nous obligera à penser un peu plus souvent que le soldat est un homme comme les autres et qu'il ne faut pas

(1) Les psychiâtres qui nient l'existence du cafard comme espèce nosologique se réfutent eux-mêmes quand ils décrivent ce qu'ils appellent la *soudanite,* la *biskrite*, la « *névrose sud algérienne de Melnotte* ». Si, comme l'écrit P. Rebierre, « c'est ce que les militaires d'Afrique appellent le *cafard* », en décrivant ce dernier, sous un autre nom (de création spéciale) ils démontrent indiscutablement son existence comme entité morbide.

croire qu'être de ces aristocrates du risque qui se font tuer pour sauver la nation signifie qu'on possède un corps et une âme surnaturels.

Jadis les guerres étaient différentes. Tantôt très courtes, tantôt très longues; mais dans ces dernières les accès des batailles duraient quelques heures ou au maximum quelques journées. Au moins pour l'armée victorieuse, les guerres étaient « fraîches et joyeuses », pour employer l'expression du général aux clous. On marchait, on maraudait. L'émotivité se mettait au vert entre les crises des combats. De plus, les hommes étaient des soldats de métier, habitués, déformés.

Aujourd'hui les civils qui forment la nation armée contre l'envahisseur n'ont de fraîche que la boue. Englués, enterrés, commotionnés, déchirés, ils luttent sans trêve derrière des réseaux de fils de fer dénués de poésie. Qu'est l'image de Raffet ou de Charlet — je ne me souviens pas au juste — montrant des soldats attendant dans un marais, de l'eau jusqu'à la hanche, un vieux grognard disant aux bleus : « Plus que cinq heures à attendre »? Qu'est cela — qui jadis nous paraissait le comble de l'endurance — à côté des nuits vécues, angoissantes, dans l'eau, dans la boue, sous la mitraille, pour, au petit jour, à l'heure des neurasthénies et des mélancolies, s'élancer au-dessus du parapet vers la mort lugubre?

Que les émotions brutales de l'assaut où l'hémorragie de la sensibilité ruisselle par tous les pores ; que les émotions drues et continues comme une pluie d'automne, des périodes prolongées de tranchées, développent un état organo-psychique qui dilue l'esprit d'offensive et l'énergie, quoi de plus simple !

Quoi de plus méconnu cependant !

S'il avait su cela, un sénateur — bien intentionné sans doute — eût-il, dans un journal du matin, jeté la pierre à un de nos corps d'armée composé en grande partie de ces admirables troupes que sont les chasseurs alpins ? S'ils avaient su cela, certains chefs, vieillis sous le harnois et qui ont depuis admiré la beauté d'une ville limousine, eussent-ils lancé dans des assauts mal préparés des régiments éreintés par l'effort de la veille et renvoyé au feu des hommes qui avaient une autre constitution nerveuse qu'une navette métallique? S'ils avaient compris cela, les juges du canonnier Bouret eussent-ils si rapidement, sans témoins, condamné ce commotionné à 11 heures du matin et l'eussent fait fusiller à 6 heures du soir ? S'ils l'avaient connu — et combien eux, les physiologistes, ont peu d'excuses ! — certains médecins — exceptionnels sans doute — eussent-ils en septembre 1914, à X..., reçu des blessés appartenant à telle province avec une rigueur contre laquelle le commandement dut s'élever ?

On a mis longtemps à connaître, militairement, que l'énergie n'était pas seulement une qualité psychique. On a mis longtemps à savoir qu'après avoir brillé, le courage pouvait défaillir; que l'homme n'était pas héroïque à toute heure comme il était blond ou brun et que, si on n'y veillait pas, son esprit d'offensive pouvait se briser comme verre. On a mis longtemps à connaître que de se tenir admirablement devant la mort nécessitait un effort *d'autant plus grand qu'il paraissait plus naturel.*

On a mis du temps, mais on a fini par savoir que le courage devait parfois se mettre sous cloche ou sous paillasson.

Que de fois il a fallu que le modeste chef de section d'infanterie dise : « C'est drôle... je me sens solide physiquement... mais moralement ce n'est pas ça... il me semble que je suis devenu peureux », pour qu'on s'aperçoive que l'entraînement et l'accoutumance n'étaient pas tout et que l'énergie pousse sur un sol qu'il fallait à nouveau phosphater. C'est que les officiers disaient cela entre eux.

L'écrire... Les écrivains qui se battaient étaient pris par le pittoresque ou le tragique de l'action, par le motif, par le métier malgré eux. La lutte ne les poussait pas à cette auto-analyse spéciale... ils n'étudiaient sur eux que les reflets des tableaux de guerre.

Les journalistes... l'eussent-ils pu? Le soldat à

l'arrière, instinctivement, ne tartarinise-t-il pas ? C'est si chic une attitude héroïque, un geste crâne, un mot spirituel devant une femme de la Croix-Rouge... Et puis, comment ne pas fournir à cet arrière ce qu'il demande ?... comment ne pas lui faire croire qu'on est toujours gai, toujours costaud, toujours courageux... toujours soldat, quoi !

Le poilu « fait » à l'intérieur une sorte de bovarysme inconscient que le milieu lui impose.

Les médecins... Oui, certes la neuro-psychiâtrie de guerre nous a valu des études remarquables... oui, certes, a-t-on pu dire, « si l'impôt des bénéfices de guerre existait pour la science, combien la neuro-psychiâtrie aurait-elle à payer ? » Mais on s'est surtout occupé de ce qui était nettement pathologique, alors qu'ici c'était de la psychologie d'observation qu'il eût fallu faire...

*
* *

La notion de l'asthénie psychique consécutive à l'assaut a tout de même fini par s'imposer, surtout après quelques douloureux échecs où l'on a vu — avec un étonnement qui a obligé la réflexion — des troupes, huit jours après avoir été admirables, offrir un très mauvais rendement.

Et pour cause... Elles avaient, la semaine précédente, vidé leur porte-monnaie des forces nerveuses, et nul banquier, en si peu de temps, n'aurait pu à nouveau garnir leurs bourses.

Et c'est ainsi que des deux côtés — car les conditions humaines sont les mêmes de chaque côté de la barricade — on a été amené à créer des troupes d'assaut... des troupes qui se reposaient entre deux batailles et qui refaisaient à l'arrière le potentiel usé dans des efforts violents.

*
* *

Dès ce moment-là, il restait encore entendu que l'accoutumance aux tranchées avait sculpté les hommes qui avaient gagné à cette vie nouvelle devenue une vie habituelle une constitution organo-psychique supérieure. On admit que la troupe pouvait se reposer d'une façon absolue dans des secteurs dits tranquilles et où, en effet, on n'avait affaire qu'aux balles, aux crapouillots, aux obus, aux torpilles, aux gaz... et autres choses inoffensives.

On l'admit d'autant mieux que les hommes conservaient une excellente mine et même engraissaient.

L'un de nous, il y a déjà quelque temps, a signalé qu'il fallait se méfier de cette façade.

L'apparence était fort belle en effet.

Elle aidait le public de l'arrière à tranquilliser son égoïsme.

Le soldat ne va pas à l'intérieur sans qu'on ne l'excède de félicitations sur sa santé apparente. Le premier clerc de notaire de la place, le chef de rayon du magasin de nouveautés, le secrétaire d'état-major de la région, le bourgeois qui se plaint de la fermeture précoce des cafés, s'extasient sur sa physionomie avec une abondance dont le manque de tact ne va pas sans énerver le poilu.

— « Ah! quelle bonne mine, mon cher! Le bien que cela vous fait, cette vie des tranchées! Ah! le grand air... il n'y a que ça. »

Et votre interlocuteur, après s'être — tel Tartarin, dont tous les hommes sont les collatéraux — persuadé que « cette vie des tranchées » lui manque réellement, l'estomac lesté d'un « mazagran » et l'esprit libéré par la manille ou le bridge, va se glisser avec patriotisme dans un lit réchauffé par une sulamite aux radiations toniques. Bien heureux le poilu quand, avec son délicieux égoïsme, l'homme de l'arrière ne démontre pas au soldat que la vie du « pays » est intenable, qu'il est lui-même exténué de travail et que le « surmenage » le tuera plus sûrement qu'une balle.

*
* *

En réalité, dans les périodes un peu longues de vie aux tranchées de première ligne, le soldat et l'officier, sous une façade physique de belle allure, sentent leur système nerveux s'effilocher peu à peu sous la succession des petites émotions continuellement répétées. Il se produit un état de lassitude générale et d'émotivité morbide sur lequel nous insisterons et dont la connaissance aurait évité bien des incidents pénibles. Si la guerre ne crée pas de toutes pièces ces névroses ou psychoses aux noms modern-style que quelques psychiâtres ont décrites — et qui ne sont souvent que des cas d'aliénation mentale classique chez des prédisposés — elle développe, dans les conditions actuelles, un état d'esprit que le soldat a admirablement baptisé *cafard* et qui image bien l'action corrosive, lente, insidieuse, sur son énergie, du renouvellement incessant des émotions.

Il faut avoir vécu en permanence avec les combattants pour connaître le cafard. Il faut l'avoir ressenti soi-même pour le décrire.

Il est à l'esprit du soldat ce que « l'insecte orthoptère », qui lui a donné sa carte de visite, est aux vieilles murailles. *Il est dû à la série des petits chocs émotifs répétés des semaines, des mois, des années ; à la série de chocs que seule la guerre — et une guerre de longue durée —*

peut dérouler. C'est pour cela que ce terme n'a fait son apparition réelle qu'au commencement de l'hiver 1916; *pour cela qu'il définit avec une précision parfaite un syndrome qui doit prendre désormais place dans les traités de psychologie morbide.*

***

Les centres nerveux sont les dépositaires de notre énergie.

Si nos muscles et nos organes sont les rouages de notre machine, le système nerveux les commande. Dans la fatigue émotionnelle, c'est lui qui est le premier épuisé.

Lagrange a comparé l'homme qui travaille à un mécanisme actionné par l'électricité. Cette comparaison exacte nous permet de ne pas insister sur la nécessité qu'il y a à ne pas déduire la tonalité nerveuse d'un organisme de son aspect extérieur.

Le soldat, l'officier éprouvent donc d'abord une sensation de fatigue qui est le signal d'alarme de la personnalité blessée. Leur caractère se modifie; leur irritabilité se fait jour; à l'arrière l'homme, plus suggestible parce qu'épuisé, se laisse aller à des écarts de paroles et de gestes.

Le pessimiste voit là des motifs de désespérance. Il les interprète comme des changements essentiels de l'âme du combattant.

« *Ce n'est pas vrai* », lui crions-nous sans périphrase. Le soldat demeure en substance ce qu'il était. Seulement la culture de son énergie n'est pas chose banale.

Si cette étude, toute d'observation, donne des clartés sur cette culture, nous aurons obtenu infiniment plus que nous n'osons espérer de ce modeste travail.

*
**

On comprend, par tout ce qui précède, que nous mettons à la base de nos états d'âme notre personnalité physique — et ceci en dehors de toute conviction religieuse que nous respectons — Il ne saurait exister médicalement du « mental pur ». Les états de tristesse et d'asthénie ne se traitent pas uniquement par la suggestion.

Lorsque Paul Bourget, qui est un auteur remarquablement averti des problèmes de pathologie mentale et pour qui la psychiàtrie est à la littérature d'imagination ce que l'anatomie est à la peinture des corps, veut peindre un tempérament mental, il montre sa concordance physique. Ses Henriette Scille, ses madame de Sauve, ses Lazarine, ses Alba ou Catarina Steno, ses Graffeteau, etc., ont une silhouette que le médecin reconnaît de suite. Nos bons écrivains actuels et nos meilleurs auteurs dramatiques comprennent

la leçon que donne Léonard de Vinci quand, dans ses dessins, ce grand artiste décompose les gestes dans les mouvements des muscles. Les uns et les autres suivent ainsi la vraie tradition : celle de Molière qui avait étudié avec Gassendi, celle de Shakespeare qui lisait Montaigne avec des préoccupations scientifiques, celle de Balzac qui avait appris la psychologie morbide, sans quoi, malgré son visionnisme, il n'eût pu composer ni *Lambert*, ni *Ursule Mirouet.* « Je crois, écrivait Paul Bourget à l'un de nous, que la critique des constructeurs de types (*don Quichotte, Robinson, Adolphe, Manon, Werther, etc...*) faite du point de vue de la psychiâtrie actuelle serait bien intéressante et irait très loin. »

En tout cas, quelles que soient les théories, l'âme ne se manifeste qu'à travers notre corps, et l'évolution de notre intelligence et de notre sensibilité est corrélative de l'évolution de notre système nerveux.

Toute maladie de la fonction ou suppose une maladie de l'organe (*théorie organique*), ou à la longue créera une maladie de l'organe (*théorie fonctionnelle*).

Nous devons faire précéder notre étude clinique du *cafard* de l'exposé anatomo-physiologique indispensable à la compréhension complète du sujet.

Notre premier chapitre sera consacré au

SUBSTRATUM HISTOLOGIQUE.

*
* *

Le cafard manifestant l'usure lente du système nerveux, soit sous l'action corrosive du climat et du milieu coloniaux, soit sous l'action des émotions renouvelées ; cette usure nous touchant au double point de vue sensitif et moteur ; allant, *sensitivement*, de l'ennui passager au spleen et à la mélancolie ; *motricement,* se traduisant tantôt par la lésion de la faculté d'agir, c'est-à-dire par l'*aboulie,* tantôt par la lésion de la faculté d'arrêt, de la « nolonté », c'est-à-dire par l'*impulsivité;* le soldat étant enfin un homme comme les autres, obéissant aux lois organo-physiologiques qui nous régissent tous, nous exposerons aussi clairement que possible la question assez touffue des

TRISTESSES ET DES ASTHÉNIES.

*
* *

Nous serons ainsi armés pour comprendre les tristesses et les asthénies d'un homme normal vivant aux colonies ou supportant l'intarissable pluie des émotions guerrières. Tout naturellement alors — lo-gi-que-ment, dirait Stendhal — notre troisième chapitre sera consacré aux

CAFARDS NORMAUX { DU COLONIAL,
{ DU COMBATTANT.

*
* *

Ceci fait, nous aurons encore laissé de côté ceux qui, précisément d'après les auteurs classiques, sont les sujets — et les seuls sujets — du « cafard » admis avant la guerre actuelle : c'est-à-dire les déséquilibrés, les dégénérés, les excentriques. Comme ils ont malgré tout leur place dans l'armée, leur valeur combative étant souvent très appréciable, nous leur devons, dans notre étude, une assez large part..Nous les trouvons fréquemment devant les juges du conseil de guerre. L'un de nous, à la même Division depuis le mois d'août 1914, a observé, soit comme médecin de bataillon, soit comme médecin chef d'ambulance, à peu près tous les inculpés susceptibles d'examen médical, le commissaire du gouvernement lui confiant les fonctions d'expert.

La plupart de ces inculpés revenaient dans des régiments et c'est ainsi que nous avons eu un champ d'observation unique au point de vue médical, ces soldats ne faisant aucun séjour dans les formations sanitaires; assez normaux pour ne pas être évacués, assez anormaux pour être examinés et traités avec indulgence.

Ici encore nous ne pénétrerons pas dans le domaine de la « pathologie » proprement dite, quand nous traiterons du

CAFARD DES SOLDATS ANORMAUX.

*
* *

Enfin, comme l'homme est à la fois individuel et social — ce qui a servi de plan directif à notre interprétation du *courage* — comme il est parfois difficile de savoir jusqu'à quel point sur sa sensibilité meurtrie ou son énergie blessée l'état social influe, nous sommes amenés à étudier dans notre dernier chapitre

LA SOCIÉTÉ ET LE CAFARD.

C'est là plutôt l'indication d'un sujet trop grand pour notre envergure.

Les cafards sociaux, les vagues de *plus* et de *moins,* les cyclothymies grégaires ont fait l'objet des travaux des Sighele, des Tarde, des Gustave Le Bon, des Cabanès et Nass, etc... Il y a encore beaucoup à dire. Les périodes de foi alternant avec les périodes de scepticisme, l'écoulement et la reproduction incessante du potentiel énergétique social, la France des dandys de l'ennui après celle de la Révolution, la génération des intellectuels avant celle des sportifs...

Il faut, pour traiter entièrement un tel sujet, une hauteur d'esprit qui n'est pas la nôtre.

Nous essaierons simplement de savoir, dans l'osmose individuo-sociale, quelle est la vertu tonique ou paralysante des substances que la société infuse dans l'âme du combattant.

Nous verrons si l'armée, à son tour, est appelée à modifier l'esprit de la nation qu'elle sauve.

LE CAFARD

CHAPITRE I

Substratum histologique.

Sans nous « couvrir » par des discussions philosophiques, nous allons exposer des faits.

La lettre suivante, datée du 14 août 1917, que l'un de nous reçoit à l'heure exacte où il commence ce chapitre, nous évitera toute question de doctrine. Elle émane d'un de nos plus sagaces et érudits psychiâtres, le docteur Victor Parant père. Il est de ces hommes qui sont l'honneur d'une profession et chez qui les années qui s'accumulent laissent intactes la faculté d'observation et la fraîcheur d'âme. Cet homme, que nous croyons ne pas gêner en disant qu'il est, comme

le professeur Grasset, un spiritualiste et un chrétien convaincu, nous écrit :

« Les gens de l'arrière — alors même que comme moi ils peuvent avoir un lointain souvenir sur ce qu'ils ont vu en 1870 — ne sont guère à même d'apprécier ce que voient et sentent ceux qui comme vous sont, ou ont été, aux premières lignes. Mais en fait, nous pouvons comprendre et admettre sans difficulté que, dans vos données, vous touchez au fond véritable des choses. Ce que vous dites de l'efflorescence nerveuse, de son action et de son épuisement, est si bien en rapport avec ce que nous voyons en bien d'autres circonstances, que nous ne pouvons nous étonner de le voir porté au maximum au milieu d'actions aussi poignantes, aussi bouleversantes que celles de la guerre actuelle, qui ne ressemble à aucune autre du passé. *Et moi qui suis en tout temps convaincu que la solidité du moral est en raison directe de la solidité du physique, moi qui ne crois guère à ce qu'on nomme la « psychothérapie » prise strictement en elle-même*, je constate avec quelque satisfaction que le moyen auquel vous aboutissez pour restaurer l'épuisement, *ce n'est pas l'action en bonnes paroles, ni la suggestion :* c'est le repos. J'en vois bien le témoignage dans un de mes jeunes et héroïques amis qui a été fortement éprouvé au cours des actions dans la région de Craonne, tant par la commotion que par l'intoxication; il a eu

des phénomènes hystériformes portés à un haut degré : tremblement, contractures violentes (trois hommes ne pouvaient lui plier les articulations), arthralgies, voire même convulsions, et qui tout d'abord ont fait une impression désastreuse. Eh bien! on l'a mis au repos, on l'a bien nourri, on lui a fait des massages. Il vient de passer un mois au bord de la mer et il m'écrit qu'actuellement il se sent aussi frais, aussi jeune, aussi dispos que s'il n'avait rien eu. Et son congé fini, il retournera alertement à son poste. Et ainsi la plupart des épuisés de la guerre, convenablement reposés, peuvent reprendre leur bonne énergie et recommencer des actions efficaces. La pile était déchargée; elle se recharge et se remet à fonctionner. »

Dans *Ma Grande*, ce livre minutieux où Paul Margueritte établit, en psychologue averti, la « constitution paranoïaque » d'une vieille fille, il nous montre un poète ultra-futuriste — aussi grêle et fluet que Guillaume Apollinaire est gras — et qui, fils de l'honorable M. Castor, herboriste, rue Monsieur-le-Prince, a comme carte de visite « une plaque de papier du Japon, à l'angle de laquelle s'éployait un oiseau d'or, et ceci, en profondes lettres rouges, s'incrustait : EDÈSE KASTOR ». Victor Hugo! Fi! Renan! Fi! Lui seul a du génie. Ce grandiose pessimiste possède un estomac détestable et des jambes... des jambes plus fines que sa littérature. Mais voilà qu'il se

met, après un séjour à la campagne, plus hygiénique que les soirées bâillées dans les brasseries du « Quartier », à manger comme tout le monde, et, qu'à la fin du livre, nous voyons revenir, cette fois, un monsieur, qui s'appelle prosaïquement Eugène Castor, s'habille comme son digne père, apprécie Victor Hugo et Renan, et, fiancé à une fille bien en chair, se décide à continuer le commerce de son ascendant... Le rôle du bifteck dans la littérature d'un raté anémique n'est pas toujours négligeable.

Ceci n'est pas aussi exagéré que vous le pensez, tant il est vrai que nous jugeons de tout à travers notre *humeur* et que celle-ci est colorée par *nos humeurs*. N'a-t-on pas fait jouer un rôle aux graisses (on dit aujourd'hui *lipoïdes* : c'est plus chic) de Renan qui lui donnent un caractère si sacerdotal; n'a-t-on pas suggéré que Calvin devait être un constipé chronique... et Pascal lui-même n'a-t-il pas parlé, en ce sens, de la gravelle de Cromwell?

Nous citons ces cas à allure paradoxale et volontiers caricaturale qui ne font qu'exprimer en traits exagérés les relations indiscutables d'un physique et d'un moral. Cela nous suffit, car insister posément sur une chose évidente serait d'une cuistre pédagogie à lunettes. Le « *Bouvarpécuchélisme* » ne nous paraît intéressant que... chez les autres.

*
**

Parce que le système nerveux est le premier épuisé dans la fatigue, parce que c'est lui qui « reçoit l'énergie extérieure sous forme de lumière, son, mouvement mécanique, qui l'emmagasine, la transforme, l'émet à l'extérieur sous forme de pensée, langage, mouvement » ; parce qu'il « régularise et unifie la vie individuelle tout entière » ; parce qu'il est « le directeur de la résistance à l'étranger et l'organisateur de la victoire ou tout au moins de la défense » ; parce que, enfin, comme l'a dit Cuvier, « le système nerveux est, au fond, tout l'animal ; *les autres systèmes ne sont là que pour le servir* », il est, lui et sa fonction, le mécanisme anatomo-fonctionnel qui conditionne le cafard.

*
**

Rassurez-vous. Nous ne referons pas ici son anatomie.

Nous utiliserons surtout son histo-architectonie parce que c'est dans les relations fines des cellules nerveuses et dans leurs altérations vérifiées au cours des maladies de l'esprit que réside le problème peut-être le plus passionnant de la science de l'homme.

*
* *

1° Le système nerveux se compose d'un tissu spécial constitué par la cellule nerveuse et ses dépendances.

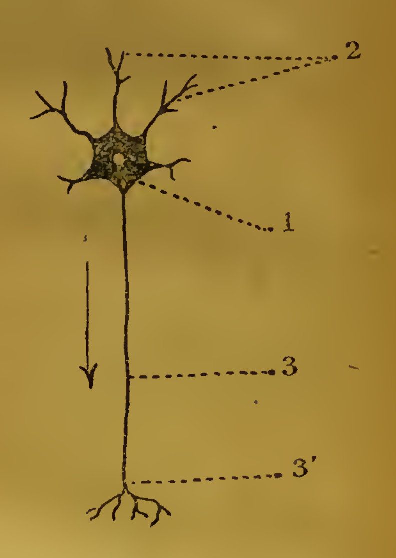


Fig. I. — *Cellule nerveuse schématique.*

1) Corps cellulaire avec son noyau ; — 2) prolongements protoplasmiques ; — 3) prolongement cylindraxile avec 3', son arborisation terminale libre (d'après Testut).

2° Cette dernière est disposée d'une façon particulière.

Cette *structure* et cette *disposition géogra-*

phique nous donneront des notions très précieuses pour la compréhension de notre sujet.

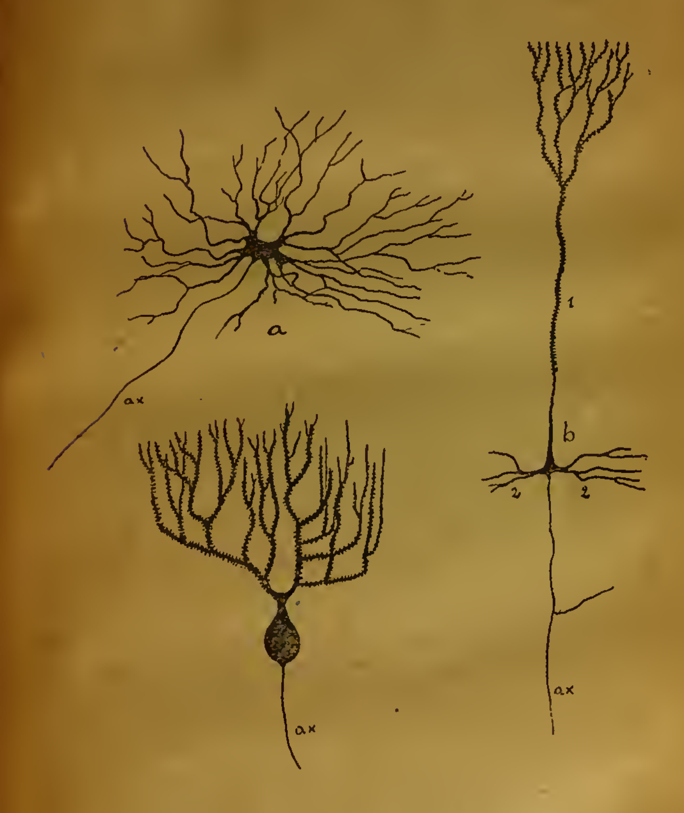


FIG. II. — *Trois types de cellules nerveuses.*

a) Cellule de la moelle épinière ; — *b*) cellule de l'écorce cérébrale (dite pyramidale) ; — *c*) cellule du cervelet (dite de Purkinje) ; — *ax*) prolongement cylindraxile.

I

L'unité est la cellule nerveuse, appelée *neurone,* composée d'un corps cellulaire, d'un noyau et de prolongements. De ces prolongements, l'un d'eux, qui se continue dans les nerfs dont il forme les fibrilles, s'appelle le *cylindraxe.* Fin, uni, de contours très nets, il se divise assez rarement pour que les premiers auteurs aient fait de son indivisibilité un de ses principaux caractères.

De tout le reste du pourtour de la cellule partent d'autres prolongements plus gros, divisés, eux, à l'infini, nommés *prolongements protoplasmiques.*

On dirait que le neurone est construit pour déverser sa force, son influx, ou son fluide — peu importe le nom — dans le cylindraxe, comme les travaux d'une mine aboutissent au câble transbordeur.

Les trois figures ci-jointes, d'une cellule de la moelle épinière, d'une cellule du cervelet et d'une cellule du cerveau, donnent bien cette impression, en même temps qu'elles précisent que, malgré leurs différences, les cellules nerveuses sont bâties sur le même type. Divisés à l'infini, comme les branches d'un arbre, pour ce motif, les prolongements protoplasmiques ont reçu le nom de *dendrites* (de δένδρον : arbre).

Le corps cellulaire du neurone contient une

substance formée de granulations élémentaires agglutinées entre elles par une matière amorphe homogène (Marinesco). Cette substance est caractérisée par sa grande affinité pour les colorants qui lui a valu le nom de *chromatine* ou *substance chromatophile* (c'est-à-dire qui prend la couleur). Elle s'organise en masses polygonales irrégulières disposées plus ou moins concentriquement autour du noyau, pénétrant dans les dendrites, mais jamais dans le cylindraxe.



FIG. III. — *Corps cellulaire d'un neurone avec ses amas de substance chromatophile.*

La chromatine est en rapport avec l'activité propre de la cellule considérée comme centre d'énergie. Elle diminue avec le fonctionnement du neurone et disparaît presque entièrement à la suite d'un excès de travail.

Marinesco suppose que « l'onde nerveuse subit une augmentation d'énergie potentielle due à

l'ébranlement des éléments chromatophiles ; les vibrations nerveuses augmentent d'ampleur, d'intensité ».

*
* *

La substance chromatophile et les prolongements protoplasmiques — ou dendrites — vont nous donner, par leurs modifications dans la fatigue et dans les maladies, des indications précieuses.



Fig. IV. — *Extrémités des prolongements protoplasmiques d'une cellule nerveuse avec leurs épines.* (Ramon y Cajal.)

*
* *

Ajoutons, avant d'étudier les conséquences psychologiques de ces modifications, que les pro-

longements protoplasmiques, irrégulièrement calibrés, « plus ou moins coudés, noueux, variqueux », sont « hérissés de piquants, ce qui leur donne un aspect épineux ». (Testut.)

Ces aspérités, appelées *épines de Cajal*, — car elles ont été découvertes en 1891 par l'histologiste espagnol Ramon y Cajal, — décrites après lui par Mlle Stéphanowska et Berkley, serviraient, d'après quelques auteurs, à établir des contacts plus intimes et plus étendus entre les prolongements des divers neurones.



Etablissons en effet, dés maintenant, que *chaque neurone forme une unité indépendante.* Les cellules nerveuses sont en contiguïté et non en continuité, par leurs prolongements.

Cette indépendance, vivement combattue par des histologistes étrangers : Apathy, Bethe, Auerbach, Held, Nissl, a résisté à tous les assauts et ne semble que plus certaine après les travaux récents de Mathias Duval, Lugaro, Boule, van Gehuchten, Collin et surtout Ramon y Cajal.

« Le neurone, écrit le professeur Testut, avec son corps cellulaire et ses deux ordres de prolongements : les uns protoplasmiques et cellulipètes ; l'autre cylindraxile et cellulifuge est toujours une individualité libre et indépendante, n'entrant en relation avec les neurones voisins que par de

simples contacts.... La doctrine du neurone domine et dominera longtemps encore toutes les questions se rattachant à la morphologie nerveuse (1). »

En juillet 1917, le professeur Grasset, dans sa *Biologie humaine*, qui est un résumé de sa vaste *Physio-Pathologie*, peut affirmer : « *Le neurone reste une unité physiologique* ».

*
* *

Dans cette unité, anatomique et physiologique, *la substance chromatophile est le réservoir de l'énergie nerveuse.* C'est elle qui représente la pile chargée, si bien qu'un nerf séparé par section de ce centre énergétique dégénère.

*
* *

Ces notions anatomiques, précises et indiscutables, complétées par l'action sur les éléments nerveux, de la fatigue, des intoxications et des infections, vont jeter une lumière sur le problème touffu des tristesses et des asthénies, partant, sur le cafard.

*
* *

Les prolongements protoplasmiques posséderaient la propriété de se rétracter, de se raccour-

(1) L. Testut, *Traité d'anatomie humaine*, 6e édition, t. II, p. 479. O. Doin.

cir; par suite, par isolement consécutif des neurones, de supprimer le mouvement de l'influx nerveux et de créer ainsi le *sommeil* (Lépine, Mathias Duval, Papin, Deyber). Les *rêves* seraient le résultat de rétractions topographiquement irrégulières, et le *réveil* la conséquence du rétablissement des contacts.

Les substances toxiques et la fatigue raccourcissent les prolongements nerveux.

C'est ce qui ressort des expériences de Demoor, de Mlle Stéphanowska, qui ont étudié l'action sur le neurone du chloral, du chloroforme, de la morphine, de l'éther, du gaz d'éclairage;



FIG. V. — *Ramifications protoplasmiques d'une cellule cérébrale d'une souris adulte épuisée par la fatigue* (d'après Manouélian).

de Querton, qui a utilisé les excitations physiologiques répétées de l'écorce cérébrale; de Manouélian qui, dans le laboratoire de Mathias Duval, a soumis des animaux à l'action de la fatigue jusqu'à épuisement complet.

Ce dernier a assisté à de véritables désarticu-

lations intercellulaires. Comme les auteurs précédents, il a vu les épines de Cajal disparaître et les dendrites se raccourcir en prenant un « état



Fig. VI. — *Désarticulation de deux cellules nerveuses de souris épuisée par la fatigue* (d'après Manouélian).

perlé » ou « monoliforme » reproduit dans le dessin ci-joint.

« Nous avons eu sous les yeux, écrit Mathias Duval, deux ou trois pièces où la désarticulation est évidente ; les arborisations, qui se pénètrent à l'état normal, se sont écartées comme les doigts

des deux mains qui se séparent après s'être enlacés. »

Un nouveau dessin ci-contre, tiré du travail de Manouélian, fait saisir admirablement cette désarticulation.

Ramon y Cajal et Soukhanoff auraient même découvert dans certaines formations nerveuses des fibres, d'une extrême délicatesse, qui commandent la rétraction des dendrites.

*
* *

Quoi qu'il en soit : que le raccourcissement soit physiologique, dû à une simple rétraction (1); *ou qu'il soit consécutif à la disparition des épines de Cajal, c'est-à-dire à une lésion, il est toujours une des conséquences de la fatigue et de l'intoxication.*

Si nous réfléchissons que le fonctionnement de l'intelligence — qui est, non une entité, mais le résultat du travail synergique de l'écorce cérébrale — suppose l'arrivée normale des impressions, leur transformation facile en sensations et aperceptions, leur mise au point par comparaison ; si nous réfléchissons qu'il faut que toute l'armée des neurones soit unie admirablement pour que l'adaptation au milieu soit parfaite, et qu'il faut pour cela une merveilleuse synergie fonction-

(1) Ce qui n'est pas encore assez rigoureusement établi.

nelle, nous comprendrons dès l'instant *qu'un des premiers signes de la fatigue sera la diminution de l'adaptation au réel.*

Cette désadaptation entraînera la disparition de la gaieté et de l'euphorie par exacte correspondance de l'organisme avec le milieu. Être d'une humeur heureuse peut se traduire par l'expression « être comme un poisson dans l'eau ».

Donc, première constatation : *la fatigue et l'intoxication nous désadaptent.*

*
**

Mais continuons.

Nous avons dit que la substance chromatique, qui forme la chair du neurone, était le parc du génie cérébral, la réserve du matériel énergétique que nous verrons, plus loin, comparé à un réservoir d'eau quand, à propos du rôle des émotions successives, nous exposerons la théorie hydro-dynamique du potentiel nerveux.

Les recherches sur ce que devient ce magasin d'énergie dans le travail et la fatigue ont été, vous le pensez bien, innombrables. Citons les noms de Flesch, Nissl, Vas, Hodge, Mann, Lugaro, Pugnat, Guerrini, Holmgren, van Durme, Tello, Rámon y Cajal. Elles n'étaient pas commodes ces recherches, et les premiers résultats ont paru contradictoires. On est arrivé cependant assez vite à cette constatation : *l'activité détruit*

une partie de la substance chromatique, en même temps qu'elle atténue son affinité pour les colorants. Cette destruction s'appelle, en termes de laboratoire, *chromatolyse* ou *chromolyse* (1). Quand la fatigue est très marquée, la cellule, après s'être œdématiée, se creuse intérieurement comme un fromage de Gruyère, devient vermoulue, prend « *l'aspect vacuolaire* ». Certains neurones, entièrement « vidés », ressemblent à des vésicules claires.

On saisit ici sur le vif l'appauvrissement du magasin nerveux, le siège anatomique de l'asthénie.

Précédemment, c'était la *désadaptation*. Maintenant c'est, en plus, *la faiblesse*.

*
* *

La vieillesse, qui est la fatigue progressive de l'organisme par la vie, illustre encore ces faits.

Le neurone s'enrichit en prolongements et en substance chromatique jusqu'à trente ans, atteint alors son apogée et, suivant les individus, se maintient sur ce plateau jusqu'à cinquante ou soixante ans.

Ceci est comme la matérialisation de la courbe de l'énergie individuelle.

Après cet âge, la fortune nerveuse baisse. Les

(1) De deux mots grecs qui signifient *destruction de la couleur*, c'est-à-dire destruction de la substance colorable par les réactifs.

corpuscules chromatiques se déforment, se rapetissent, se résorbent. Des granulations graisseuses infiltrent le neurone qui s'engraisse comme l'organisme d'un homme, coq qui se mue en chapon avec l'âge. Puis la cellule nerveuse finit par s'émietter, grignotée par des éléments particuliers appelés leucocytes, et c'est ainsi que les coupes histologiques fines des cerveaux des vieillards (Marinesco, Léri) ont fait voir non seulement que l'écorce cérébrale présente beaucoup de cellules flasques et vidées, mais encore que les neurones y sont bien plus rares que chez l'adulte.



Tous les multiples états pathologiques de l'existence, spécialement toutes les intoxications, augmentent la rapidité de cette évolution (1).



Arrivés à la limite de cet exposé *tissural* du système nerveux, avant de passer à l'exposé *architectural*, on voit donc deux conséquences de la fatigue et de l'intoxication :

1° La désadaptation;

2° L'anémie énergétique : l'asthénie.

(1) Le perfectionnement des méthodes de coloration des divers éléments nerveux (méthodes de Nissl, de Ramon y Cajal, de Donaggio, de Bethe, de Bielchowsky, d'Anglade, de Lhermitte, etc.) a permis de suivre la désintégration anatomique, parallèlement à la désintégration mentale, dans cette terrible affection qu'est la paralysie générale, à laquelle ont succombé Maupassant, Nietzsche, Jules de Goncourt, Schumann. (Voir Rémond et Paul Voivenel : *Le génie littéraire*. Alcan, 1911.)

II

L'étude de l'*architectonie nerveuse* va nous montrer de nouvelles raisons de désadaptation et d'asthénie.

*
* *

Le cerveau, il n'y a pas bien longtemps encore, puisque Flourens défendait cette manière de voir, était considéré comme un vaste territoire dont toutes les parties s'équivalaient. Peu à peu les physiologistes, les cliniciens, aidés des anatomo-pathologistes, parvinrent à déchiffrer cette « terra incognita », et la science des localisations cérébrales se créa. Les centres psycho-moteurs émergèrent, puis les centres sensoriels, ensuite les centres du langage, enfin les centres intellectuels supérieurs. Flechsig, utilisant les méthodes dites des dégénérescences et des myélinisations successives, vit que les cellules de certaines régions du cortex ou projetaient leurs fibres vers les territoires médullaires, ou recevaient des cylindraxes jaillis de ces territoires, tandis que les neurones des zones voisines allongeaient leurs fibres d'un hémisphère cérébral à l'autre. Les régions dont les fibres « se projetaient » dans la moelle épinière ou venaient de cette moelle devinrent les

zones de projection; celles dont les ramifications unissaient des parties similaires du cortex cérébral devinrent les *zones d'association*.

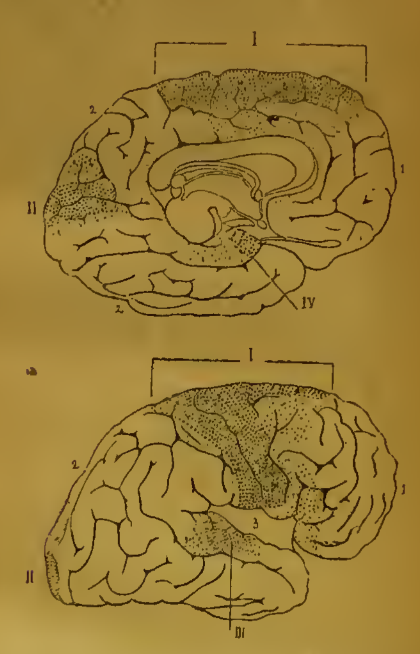


Fig. VII et VIII. — *Les centres de projection* (en pointillé) *et les centres d'association* (en blanc) *vus sur les deux faces des hémisphères cérébraux* (d'après Flechsig).

I. Sphère tacite; — II. Sphère visuelle; — III. Sphère auditive; — IV. Sphère olfactive. — 1) Centre d'association antérieur ou frontal; — 2) centre d'association postérieur ou temporo-pariétal; — 3) centre d'association moyen ou insulaire.

Ainsi, lentement, par l'union de l'anatomie, de la physiologie et de la clinique, se délinéa la

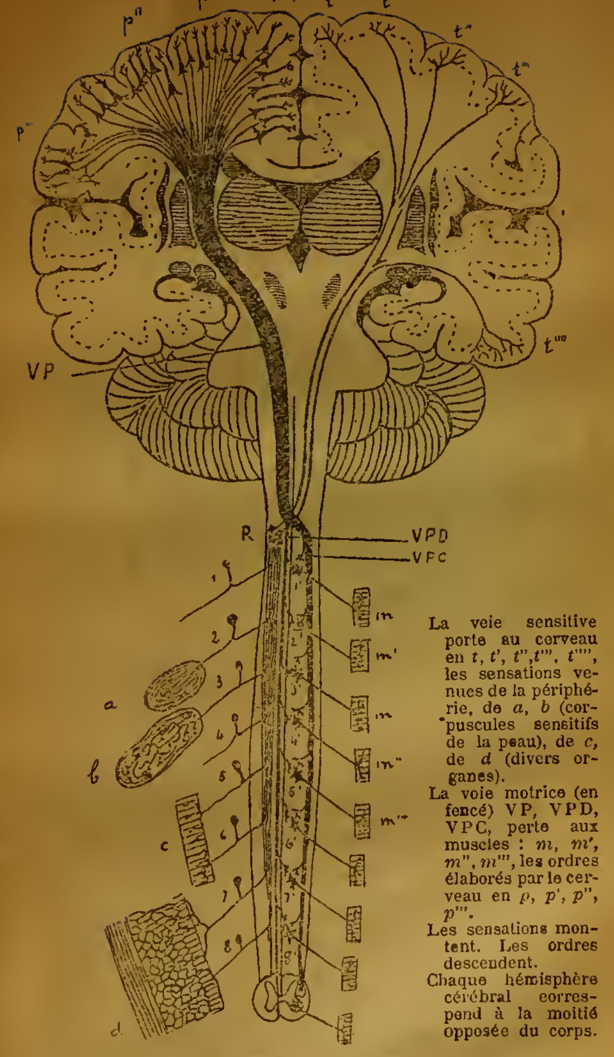


FIG. IX. — *Schéma des voies de projection,* motrice et sensitive, réunissant le cerveau à la périphérie de notre organisme.

carte du cerveau. Charcot en fut l'explorateur le plus génial.

Il faut une certaine *indépendance* de ces zones (ou centres) pour que chacune puisse fonctionner avec le maximum d'efficacité, comme, dans l'armée, il faut une indépendance relative de la

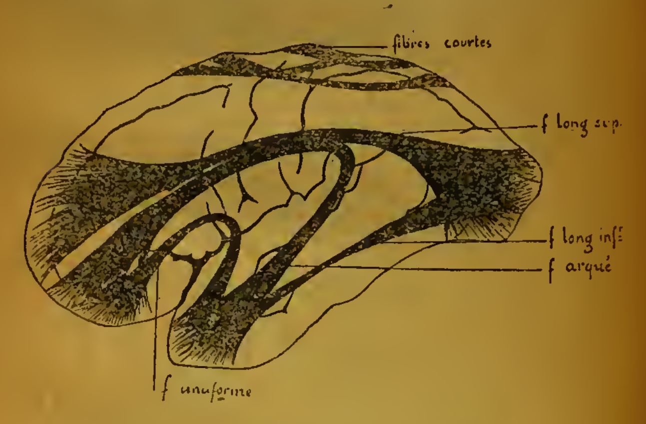


Fig. X. — *Schéma des voies d'association.*

division, de la brigade ou même du régiment... Et c'est ainsi qu'on peut marcher, parler, écrire, faire de la musique automatiquement; c'est ainsi que les lésions de centres « automatisés » peuvent demeurer localisées, comme l'incendie d'une maison un peu isolée dans un village; ainsi qu'un Pasteur, hémiplégié, privé des « centres psycho-moteurs » d'un hémisphère cérébral, conserve son intelligence géniale; ainsi que, dans les apha-

sies, la symptomatologie morbide peut être limitée aux troubles psycho-sensoriels; ainsi que dans la folie, qui s'attaque surtout aux zones plus

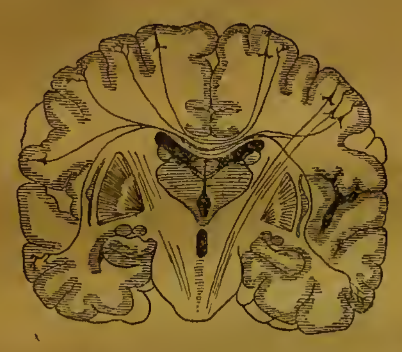


Fig. XI. — *Coupe frontale du cerveau montrant des fibres d'association et des fibres de projection.*

fragiles d'association, les zones de projection peuvent se dresser intactes au milieu de l'écroulement (1).

*
* *

Mais si l'*indépendance* relative est utile — utile surtout à l'automatisme, — la *dépendance* est encore plus nécessaire.

L'initiative personnelle du régiment, de la brigade, de la division n'est possible que pour une

(1) Paul Voivenel, *Des résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence.* Rousseau, Schumann, Nietzsche. *Revue des idées,* 16 octobre 1911.

activité circonscrite de cette vaste personnalité qu'est l'armée. La mise en action de la personnalité totale suppose l'*interdépendance*..., si bien que la perfection de l'armée sera surtout fonction des liaisons entre ses différentes unités..., si bien que le perfectionnement de notre personnalité — qui est, comme l'a dit Ribot, un *consensus* — sera conditionné par le système de liaison de notre organisme. Ce système permettra l'*unité*, résultat de la hiérarchie et de la synergie.

L'acte intellectuel, conscient, l'acte réfléchi volontaire, la comparaison des motifs d'action, la frénation des tendances, supposent l'appréciation exacte de toutes les impressions reçues de l'organisme et de toutes les réactions consécutives; *ils nécessitent par suite l'association des diverses zones, sensitives, psycho-motrices, sensorielles, intellectuelles.*

*
* *

C'est dans le nombre et dans la complexité des liaisons intercellulaires du système nerveux que réside le substratum anatomique des progrès intellectuels de la race humaine.



Les associations nerveuses dépendent de la richesse des prolongements dendritiques des

neurones. Or l'anatomie microscopique comparée nous démontre que les grands panaches

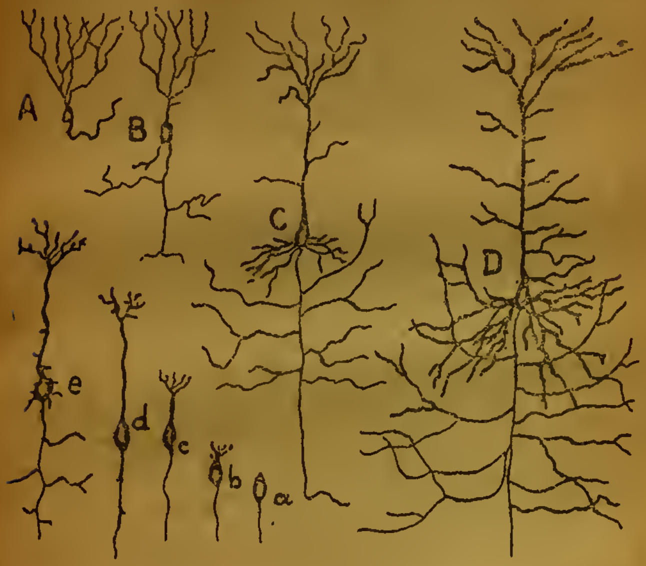


FIG. XII. — *Schéma de l'évolution des cellules nerveuses du cerveau dites pyramidales* (d'après Ramon y Cajal).

1° La série supérieure des cellules montre la cellule pyramidale ou psychique chez divers vertébrés : A, chez la grenouille ; B, chez le lézard ; C, chez le rat ; D, chez l'homme.

2° La série inférieure indique les phases évolutives que traverse la cellule psychique : *a*) chez l'embryon, elle n'a pas encore de tige protoplasmique ; *b*) début de tige ; *c*) tige plus développée ; *d*) apparition des collatérales ; *e*) formation des expansions protoplasmiques.

terminaux des dendrites sont d'apparition ontogénique (1) et phylogénique (2) récents.

(1) *Ontogénie* le développement individuel depuis la fécondation de l'œuf jusqu'à l'être parfait.

(2) *Phylogénie* : développement paléontologique des espèces.

Chez l'individu, en effet, le cylindraxe apparaît le premier, se forme complètement avant que ne bourgeonne un seul prolongement protoplasmique.

Les dendrites et leurs panaches sont les dernières conquêtes du neurone.

Dans la comparaison des espèces, le nombre et la complexité des dendrites se révèlent *proportionnels à la noblesse de la race.*

Le cylindraxe est déjà complètement formé (*a*) avant que les dendrites (qui se développent en *b*, *c*, *d*, *e*) aient bourgeonné.

Les deux tableaux ci-joints sont extrêmement significatifs et n'ont pas besoin d'être commentés.

On voit, comme nous l'avons déjà dit, que — ainsi que deux arbres dans une forêt — à rapprochement égal — le contact entre deux neurones sera d'autant plus intime que leurs panaches seront plus touffus.

*
* *

Si l'on regarde attentivement des séries de coupes histologiques de l'écorce cérébrale, on s'aperçoit, en outre, que cette écorce est sillonnée par *des faisceaux de fibres marginales*, fibres d'association supplémentaires dont l'importance est capitale. Elles se disposent sur toute la hauteur de l'écorce et les faisceaux qu'elles forment, en allant de la surface vers la profondeur, ont



Fig. XIII. — *Schéma montrant les fibres nerveuses de l'écorce cérébrale.*

1) Enveloppe du cerveau (pie-mère) : — 2) strie d'Exner ; — 3) strie de Bechterew ; — 4) strie externe de Baillarger ; — 5) strie interne de Baillarger ; — 6) strie de Meynert ; — 7) fibres d'association sous-corticales.

reçu, en souvenir des auteurs qui les ont décrits, les noms de : strie d'Exner (fibres tangentielles proprement dites), strie de Bechterew, stries externe et interne de Baillarger, strie de Meynert.

L'un de nous a dit ailleurs (1) :

Les panaches terminaux complets, réunis par le réseau d'Exner, n'existant que chez les mammifères supérieurs et surtout chez l'homme, on peut dire que c'est là le substratum anatomique du raisonnement, et que les fibrilles autochtones d'association, qu'Exner a, le premier, mises en évidence au moyen de l'acide osmique, sont les fibres nécessaires aux associations intellectuelles supérieures, à la mécanique de l'association des idées.

Pour ajouter une preuve lumineuse, il faudrait que la *lésion initiale* de la folie fût la destruction de ces fibrilles.

C'est ce qui a été démontré.

L'état des stries d'association permet, en médecine mentale, de préciser quel était le fonds intellectuel des sujets (2), à condition de savoir toutefois à quel âge la maladie a débuté.

« Une méningite chronique survenant chez un enfant et une méningite chronique survenant chez un adulte se traduisent par des troubles intellectuels totalement différents. Si l'on ne peut

(1) Paul Voivenel, *Revue des Idées*, 16 octobre 1911.
(2) Marchand, *Manuel de médecine mentale*, 1908, p. 438.

pas dire par l'aspect du cerveau quels étaient les idées délirantes et les troubles de perception présentés par le sujet, du moins peut-on dire, s'il est atteint de telles ou telles lésions, que celles-ci se traduisent par une faiblesse ou un affaiblissement intellectuel, de l'incohérence dans les idées, une perte de jugement plus ou moins absolue (1). »

Quelles sont les lésions cérébrales tout à fait initiales de la folie?

Primitives ou secondaires, elles sont diffuses, *superficielles* et siègent surtout sur la convexité des hémisphères cérébraux.

Ce sont les fibres d'association tangentielles qui sont lésées les premières.

Dans cette maladie mentale protéique qu'est la paralysie générale et qui résume en elle toute la séméiologie psychique, au début, quand le diagnostic clinique est encore douteux, dans les cas où la mort accidentelle a permis l'examen nécropsique, on a constaté l'altération et la disparition du réseau d'Exner.

« Les lésions, écrit Régis, paraissent *progresser de la surface vers la profondeur.* Une des altérations les plus précoces et les plus constantes est *la diminution ou la disparition des*

(1) Marchand. *Les lésions de la folie. Revue scientifique,* 7 septembre 1907.

Voir aussi les travaux de Ch. Ladame *in Encéphale,* 1909; *Nouvelle iconographie de la Salpêtrière,* 1910; *Encéphale,* 1901.

fibres tangentielles les plus superficielles, celles du réseau d'Exner, immédiatement sous la pie-mère (Tuczek) : les autres fibres tangentielles diminuent et disparaissent ensuite, puis les fibres radiées (1). »

*
* *

Les observations que suggèrent l'étude du *tissu* nerveux et l'étude de son *architectonie* se renforcent donc mutuellement.

*
* *

Si nous considérons en effet, à nouveau, que l'*adaptation active au milieu* et la *volonté* sont le résultat d'une synergie nerveuse parfaite; que cette synergie est fonction des associations; que la personnalité est une coordination; si, d'autre part, nous songeons que ces associations sont hiérarchisées; depuis les associations des centres de projection les uns avec les autres, qui coordonnent notre ψυχη : l'âme végétative des anciens; jusqu'aux associations intellectuelles qui harmonisent notre νοώς : l'âme raisonnante des anciens; si, enfin, nous nous souvenons que ces dernières et plus fines associations sont lésées dans la fatigue et dans les maladies — intoxication ou infection — ... nous nous expliquerons que le

(1) Régis. *Précis de psychiâtrie,* 5ᵉ édition, p. 861. O. Doin.

premier symptôme morbide au point de vue psychique sera une *diminution de l'adaptation au milieu et de la volonté.*

C'est bien là, à notre avis, la manifestation initiale de la fatigue, qu'elle soit déterminée par le climat et le milieu coloniaux ou par les conditions particulières de la guerre actuelle.

L'intelligence — ou, mieux, le raisonnement — est loin d'être en effet la fonction cérébrale la plus perfectionnée. Elle n'est d'ailleurs pas, il s'en faut de beaucoup, la plus utile.

L'opération mentale la plus élevée, celle qui, dans son existence, implique le mieux le consensus et la coordination, celle qui groupe le maximum d'éléments, en un mot le généralissime de notre personnalité, est celle que nous appelons d'un mot un peu rugueux, mais significatif : la *présentification,* c'est-à-dire l'adaptation active, souple et immédiate au Réel présent.

Cette opération demande, à la fois, intégrité splanchnique, sensorielle, psychique, intégrité du fonctionnement nerveux automatique et conscient, intégrité de l'attention, intégrité de la volonté, de cette dernière surtout qui, à l'inverse de ce qu'ont affirmé Spinoza, Hume, Spencer, Taine, joue un grand rôle dans toutes nos croyances et nos idées.

L'activité *adaptée au Réel présent* est une chose infiniment plus supérieure qu'on ne le croit généralement, qu'on ne le croyait en particulier

avant la guerre, quand on admirait les intelligences spéculatives.

« Ce qui caractérise l'homme d'action, dit Bergson, c'est la promptitude avec laquelle il appelle au secours d'une situation donnée tous les souvenirs qui s'y rapportent, mais c'est aussi la barrière infranchissable que rencontrent chez lui, en se présentant au seuil de la conscience, les souvenirs inutiles ou indifférents (1). »

La fonction du Réel est la première des fonctions cérébrales. Si l'examen individuel et la réflexion — et l'observation — nous imposent cette conclusion, la société nous l'impose bien davantage qui a autrement besoin de *caractères* que d'*intelligences.*

Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur ce que nous pourrions appeler la « maladie de l'analyse » avec ses conséquences paralysantes et narcissiques.

Le docteur Pierre Janet dit que l'adaptation rapide demande un niveau très élevé de ce qu'il appelle la « tension psychologique », tandis que la rêverie, le raisonnement syllogistique peuvent être considérés comme des phénomènes de basse tension « correspondant à un niveau mental inférieur »; et il rappelle cette phrase de Dostoïewski: « Vous êtes à la fleur de l'âge, vous appréciez

(1) Bergson, *Matière et Mémoire,* 1896, p. 166.

au delà de tout l'intelligence humaine ; le piquant de l'esprit et la déduction abstraite de la raison vous séduisent... quelle erreur est la vôtre ! » ; et cette pensée d'Hamlet : « Par l'action nous sommes des anges ; par la pensée, nous ne sommes que des hommes ». L'aptitude des psychasthéniques — comme Amiel — à l'introspection psychologique lui paraît simplement une conséquence de la faiblesse de leur esprit. « L'introspection, écrit-il, se rapproche de la rumination et de la rêverie ».

Il constate que chez les psychasthéniques « les opérations mentales ne sont pas troublées quand il s'agit simplement de l'imagination » et qu'elles « ne présentent du désordre qu'au moment où il s'agit de les appliquer à la réalité ».

***

Les troubles de la Présentification *entraîeront une sensation d'* « Incomplétude » *sur laquelle viendront se greffer d'autres signes que nous aurons à étudier quand nous nous occupe-rons des tristesses et des asthénies.*

***

Dans la création du tableau complet des troubles mentaux de la fatigue, de l'intoxication

ou de l'infection, *le coefficient personnel du sujet* va maintenant, — comme nous l'avons dit dans notre introduction, — jouer un rôle prépondérant, *donnant sa formule à la névrose ou à la psychose.*

Pourquoi, en effet, la fatigue ou l'intoxication agissant sur deux individus feront-elles, de l'un, un *impulsif* qui se conduira à tort et à travers, et, de l'autre, un *aboulique,* un paresseux, un inerte ?

C'est qu'ici la constitution mentale originelle colore la réaction, *et cela d'autant mieux que, la faculté d'adaptation, la présentification, étant diminuée, le « moi » tiendra moins de compte du « non-moi »*. Il sera ainsi beaucoup plus lui-même.

Dépouillé de sa façade, de son masque social, le « moi » se montrera à nu avec ses tendances. L'association des idées « cristallisera » au nom seul de notre psychisme, sans être corrigée par la notion du réel. Cette association des idées *non corrigée* est la chose la plus néfaste en pathologie mentale. Elle étend comme une tache d'huile l'obsession à toute la personnalité. Elle bâtit autour de l'idée fixe morbide tout un polypier mental qui envahit l'esprit, comme chez l'Henri Nayrac de *Terre promise*, de Paul Bourget; comme dans *Ma Grande*, de Paul Margueritte; comme dans *la Sœur aux scrupules,* de Georges Rodenbach.

Le *paranoiaque* (1) organisera ainsi un « délire systématisé » qui, suivant sa tendance principale, sera : mystique, persécuté, persécuteur, jaloux, inventif ou politique. Le *mythomane* construira un « délire d'imagination » (Dupré), où la fabulation se nourrira de ses fables. L'*émotif* cultivera une « névrose d'angoisse ».

Une fois les fibrilles d'association interneurotiques détruites, — et c'est là la lésion essentielle de la folie, — la vraie personnalité du sujet s'étale au grand jour parce qu'elle ne s'adapte plus; si bien que le terme d' « aliénation » (qui veut dire « étranger à soi-même » : *alienus a se*) est le seul qu'il eût fallu ne pas employer pour désigner la folie, car *le fou est trop lui-même et rien que lui-même.*

D'où ce conseil : si vous voulez bien connaître les gens, fatiguez-les. Ne vous mariez jamais avant d'avoir fait un long, et surtout *fatigant* voyage avec votre fiancée et sa famille. Si le « tempérament », le « caractère » de la jeune fille et de la belle-mère ne ressortent pas à vos yeux, c'est qu'il sera fameusement épais ce bandeau de l'amour grâce auquel « la blanche » est...

... Au jasmin en blancheur comparable,
La naine un abrégé des merveilles des cieux

... Et la Béjart... une femme aimée d'un Molière.

(1) C'est-à-dire celui qui possède la « constitution persécutrice » ou « paranoiaque ».

III

Le système nerveux n'est pas qu'un système qui juge et compare. Il est aussi le *dépositaire de l'énergie.* Nous avons étudié à ce sujet la substance chromatophile du corps cellulaire.

Le neurone reçoit l'énergie extérieure, la place en réserve, la transforme, puis l'émet sous forme d'actes.

Toute cette énergie lui vient de l'organisme splanchnique. Celui-ci représente pour le système nerveux, qui commande notre vie de relations, qui nous défend, ce que le pays et ses usines représentent pour notre armée.

Ribot a, dans un merveilleux petit livre (1), prouvé que tout notre « moi » repose sur les conditions organiques de la personnalité, qui expliquent tout le reste.

« On peut considérer, écrit-il, comme très vraisemblable que le sens du corps devient de plus en plus prépondérant, jusqu'au moment où il devient l''individualité psychique tout entière. Mais chez l'homme et les animaux supérieurs, le monde bruyant des désirs, passions, perceptions, images, idées recouvre ce fond silencieux : sauf par intervalles, on l'oublie, parce qu'on

(1) Th. Ribot, *Les Maladies de la personnalité*, p. 20. 16e éd., Alcan.

l'ignore. Il en est ici comme dans l'ordre des faits sociaux. Les millions d'êtres humains qui composent une grande nation se réduisent pour elle-même et pour les autres à quelques milliers d'hommes, qui sont sa conscience claire, qui résument son activité sociale sous toutes ses faces : politique, industrie, commerce, culture intellectuelle. Pourtant ce sont ces millions d'êtres ignorés, à existence bornée et locale, vivant et mourant sans bruit, qui font tout le reste : sans eux, rien n'est. Ils constituent ce réservoir inépuisable duquel, par sélection rapide ou brusque, quelques-uns montent à la surface; mais ces privilégiés du talent, du pouvoir ou de la richesse n'ont qu'une existence éphémère. La dégénérescence fatalement inhérente à tout ce qui s'élève les abaissera, eux ou leur race, tandis que le travail sourd des millions d'ignorés continuera à en produire d'autres et à leur imprimer un caractère. »

Des masses obscures de l'organisme monte vers le cerveau et ses dépendances (bulbe, etc.) *l'énergie,* résultat de tout le travail d'intégration et de désintégration splanchnique. Cette énergie accourt vers lui grâce au splendide mécanisme de voies fluviales que sont les vaisseaux sanguins et lymphatiques.

Le grand Directeur du ravitaillement est le *Nerf grand sympathique.* Avec ses « plexus » et sa double chaîne ganglionnaire, située tout le

long de la colonne vertébrale, il forme le système nerveux de la vie végétative.

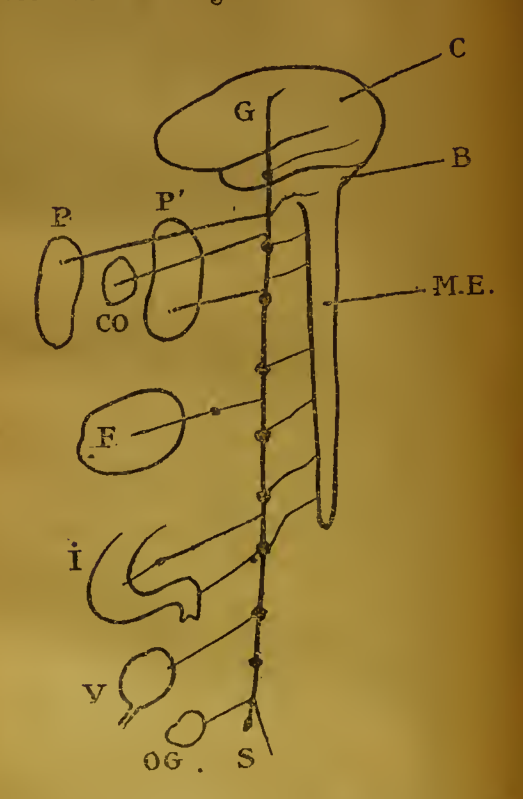


Fig. XIV. — *Schéma des relations du système-nerveux grand sympathique, GS, avec le système nerveux cérébro-rachidien.*

GS, grand sympathique; — C, cerveau; — B, bulbe; — M.E., moelle épinière; — PP', poumons; — CO, cœur; — F, foie; — I, intestin; — V, vessie; — OG, organes génitaux.

Il resserre ou dilate avec une exquise précision les vaisseaux nutritifs.

Autrefois, on le croyait relativement indépendant. Aujourd'hui, on sait que ses relations sont intimes avec la totalité du système nerveux de la vie de relation.

Les études les plus récentes ont souligné la multiplicité et la perfection des relations du cerveau et du grand sympathique (Morat, Aschner, Camus et Roussy, Claude et Lhermitte) (1). Ainsi s'explique : d'une part, que tout dépende du cerveau, même la digestion (expériences de Pawlow sur le « suc gastrique psychique ») ; et d'autre part, par réciprocité, que notre état mental dépende de la santé de nos organes.

Notre humeur est le reflet de notre cénesthésie, c'est-à-dire de l'ensemble de nos sensations organiques.

Le rôle de l'affectivité dans la folie est très grand ; le délire mélancolique est la réplique intellectuelle de l'hypotonie, comme l'état d'esprit neurasthénique est la conséquence de l'épuisement réel.

Notre euphorie, notre courage, notre confiance viennent en droite ligne de notre corps, comme la fleur naît du travail souterrain des racines. On ne saurait trop le répéter, devant l'ardeur

(1) Claude et Lhermitte. *Le syndrome vestibulaire. Presse médicale,* 23 juillet 1917.

dangereuse déployée par certains spécialistes à prôner exclusivement la suggestion dans le traitement des neurasthénies.

Nous n'insisterons pas davantage. La neurologie d'aujourd'hui a décrit, dans ce qu'elle appelle les « neurasthénies locales » (Huchard, Deschamps), l'action, sur notre découragement, de la lésion de tel ou tel organe splanchnique (neurasthénie cardiaque, neurasthénie rénale, neurasthénie hépatique, etc...). Disons encore — nous l'avons déjà dit ailleurs — que le mot « em..... » devrait avoir droit de cité dans le dictionnaire de l'Académie, comme étant un des plus expressifs... et des plus physiologiques. Il a d'aillèurs son blason depuis Cambronne.

*
* *

Nous en aurons fini avec ces considérations quand nous aurons dit un mot sur ces organes, jadis mystérieux : *les glandes à secrétion interne.* Elles sont tellement vascularisées, elles possèdent une telle richesse nerveuse — en filets du grand sympathique surtout — qu'on comprend *a priori* que leur action sur notre émotivité et sur notre énergie puisse être très grande.

Vous connaissez le *corps thyroïde* qui siège au devant du larynx et dont l'altération donne le goître. Extirpez-le à M. Clémenceau et le « tigre » lui-même deviendra un individu œdémateux et

stupide. Supposez-le irrité chez le plus flegmatique des Anglais et vous verrez ce gentleman aussi peureux, agité, nerveux, qu'il était flegmatique. — Il y a, au-dessus de chacun de nos reins, deux vilains petits triangles d'un brun jaunâtre, manquant de tenue, mollasses, s'effritant désagréablement sous le doigt, pesant habituellement de cinq à six grammes à peine; pourtant leur altération — souvent légère — cause une terrible maladie, la « maladie bronzée » découverte par Addison, en 1855, qui se caractérise par une pigmentation foncée des téguments et des muqueuses et par une asthénie singulière qui augmente jusqu'à la mort. Ce sont les *capsules surrénales*. — Quant à la *glande pituitaire*, c'est une minuscule cerise de trente à quarante centigrammes, située sous le cerveau et logée dans une cavité de la base du crâne que les anatomistes — qui se piquent parfois de poésie — ont comparée à une selle turque. A quoi cela peut-il bien servir? Et voilà qu'on s'aperçoit qu'en elle réside la cause du gigantisme et d'une affection particulière nommée « acromégalie », dans laquelle les pieds, les mains..... et autres extrémités qui servirent aux succès des Lauzun et des Richelieu... atteignent des dimensions anormales. — Il est enfin d'autres organes, dans le suc desquels Brown-Séquard crut trouver l'élixir d'une longue vie... virile. Quand ils commencent à se scléroser, des troubles apparaissent : c'est le

retour d'âge masculin si bien décrit dans *la Flamme*, de Paul Margueritte (1). L'été de la Saint-Martin de ces glandes s'appelait jadis, poétiquement, *le Démon de midi*; et leur involution peut expliquer l'amour... littéraire de certains auteurs pour des héros aux formes juvéniles et indécises. — Nous ne parlons pas... bien entendu... du *Martyre de saint Sébastien*. — Leur action sur l'esprit est trop connue... Vous savez que ce pauvre Numa Roumestan ne trouva son superbe discours de Chambéry qu'après sa victoire amoureuse sur la petite Bachellery... et le poilu qui n'a pas fait d'anatomie a, pour apprécier un homme plein d'énergie et de courage, uue expression qui évoque la force virile.

Sur ce, comme nous deviendrions mal élevés — c'est-à-dire véridiques — nous clôturons ce long, mais nécessaire chapitre.

*
* *

Ce faisant, nous avons parcouru en quelque sorte le domaine anatomo-physiologique du *Cafard*, comme on parcourt un pays, avant de l'avoir vu, en étudiant la carte d'état-major.

Pour conclure, nous insistons électivement sur les lésions des fibres d'association nerveuses et

(1) A. Rémond et Paul Voivenel. *Troubles psychiques de la ménopause chez la femme et chez l'homme. Encéphale*, 1911.

l'état de la substance chromatique du neurone qui expliquent admirablement les syndromes que nous allons observer.

La désadaptation sera cause de la tristesse, du spleen, de la mélancolie ; elle facilitera la suggestibilité morbide ; elle provoquera l'imprégnation rapide par les influences nocives. Elle nous expliquera pourquoi le colonial fatigué se laisse imbiber par le milieu exotique (car *s'adapter* veut dire aussi : modifier le milieu pour l'utiliser personnellement et non seulement se laisser modifier et désagréger par le milieu).

Derrière la désadaptation, l'état du potentiel énergétique est à considérer. — Si (soit parce que le sujet est un sanguin ou un nerveux sthénique — soit parce que la cause nocive agit plutôt par intoxication que par épuisement), malgré la déficience de ce que nous avons appelé la « présentification », la tension nerveuse demeure haute ; si, malgré l'ennui, l'énergie persiste, c'est le *spleen* des actifs : de Flaubert, de Mme du Deffand ; c'est l'irritabilité d'un être encore puissant. Si, au contraire, le potentiel énergétique baisse (soit chez des débiles constitutionnels, soit chez des épuisés (en particulier par les émotions renouvelées), il y a, à la fois, désadaptation et asthénie. C'est le cas d'un *Obermann* et d'un Amiel qui sont et des faibles et des inadaptés à qui le milieu paraît lointain et confus ; c'est le cas des mélancoliques pour qui, si souvent, les

choses environnantes s'estompent et s'éloignent; c'est le cas des anxieux, comme Alba Steno dans *Cosmopolis,* arrivés au terme de leurs épuisantes anxiétés; c'est enfin, si la désadaptation augmente : la *confusion mentale*, et si la saignée énergétique s'exagère : *la stupeur.*



Tout ceci jette une vive lumière sur la question des asthénies et des tristesses que nous allons aborder, à plus forte raison sur les syndromes nets et précis que sont, à notre avis, le *cafard colonial* et le *cafard du soldat.*

CHAPITRE II

Les Tristesses et les Asthénies.

Elles ont fait l'objet de nombreux travaux contemporains.

Tandis que les uns isolaient des modalités cliniques de plus en plus étroites, les autres essayaient d'établir des transitions insensibles entre les divers syndromes isolés par les premiers. Il en est résulté un ensemble assez confus, accessible, en médecine même, seulement au spécialiste, car les querelles de mots sont, ici, extrêmement fréquentes.

Nous allons exposer la question au point de vue général, heureux si, grâce au chapitre précédent, nous possédons un fil directeur d'honnête solidité.

*
**

Il nous permet déjà de croire qu'il y a une progression constante de l'*ennui* plus ou moins tem-

poraire, à l'*ennui chronique,* puis au *spleen* qui est l'ennui avec idée de suicide, enfin à la *mélancolie simple* et à la *mélancolie anxieuse* qui sont déjà du domaine de la psychiâtrie.

Au point de vue énergétique, on va de la sensation simple de *fatigue* vite réparée à la *fatigue chronique*, puis à *l'aboulie* et à *l'amyosthénie,* enfin à *l'épuisement* le plus complet.

L'action du coefficient personnel nous fait admettre : des *tristesses abouliques, hyposthéniques* dans lesquelles, derrière la désadaptation, la tension nerveuse est diminuée; et des *tristesses hypersthéniques,* caractérisées par le maintien élevé du potentiel énergétique.

Nous verrons la démonstration clinique de ces affirmations dans la symptomatologie du *cafard colonial* et dans la description du cafard de l'*épuisé* et du cafard de l'*intoxiqué,* au cours de cette guerre.

I

Sur *l'Ennui,* Émile Tardieu a écrit un livre élégant mais essentiellement littéraire : le livre d'un pessimiste qui recherche et trouve l'ennui partout. Il le met à la base de la pauvreté et de la richesse, de la jeunesse et de la vieillesse, de l'intelligence et de l'idiotie, de la maladie et de la santé. Tout le volume est dans la phrase ter-

minale : « L'ennui ira toujours en augmentant et s'opposera au triomphe final du bien... c'est l'aiguillon qui précipite la course de ce monde et qui ne sera jamais émoussé. »

Ce livre montre combien il faut se méfier des développements littéraires.

Elle est terrible l'influence de la littérature.

Je vis depuis plus de trois ans au milieu des catastrophes de la guerre. Je les vois. Je les accepte. Je vis. Je n'en suis pas « ennuyé » quand je ne suis pas épuisé. Evidemment, l'habitude. Hier, 17 août, à Braisne — en arrière du Chemin des Dames — un motocycliste tua par accident un enfant de cinq ans. Les indigènes civils sortirent, ramassèrent le pauvre gosse, et pas un cri. Certainement, en temps de paix c'eût été des vociférations contre le coupable.

Est-ce épuisement de la faculté de sentir ? Non.

J'ai terminé cette nuit *Cosmopolis* de Paul Bourget. Je le lisais pour vérifier la construction des caractères, avec l'esprit de l'analyste si théoriquement réfractaire à la sensation. Eh bien ! quoique je fusse à la seconde lecture de ce livre et que je l'eusse étendu devant moi comme un cadavre à disséquer, j'ai ressenti une anxiété très pénible pendant la préparation et l'exécution du suicide de l'émotive et fine Alba Sténo. Tout à l'heure, un avion allemand s'est précipité sur une de nos « saucisses » qui s'est embrasée en

un clin d'œil. Quelques secondes après, il ne restait dans le ciel qu'un peu de fumée sombre et qu'un parachute à l'extrémité duquel se détachait, aussi tragique que possible, la silhouette de l'observateur poussé par le vent vers les lignes ennemies. Je constatai que je n'étais presque pas plus ému qu'à la lecture des pages dont je viens de parler, et, pourtant, que n'aurais-je donné et fait pour sauver l'observateur (qui atterrit sain et sauf dans nos lignes)? Regardant et questionnant mes camarades, j'obtins d'eux des impressions analogues et je songeai, une fois de plus, que *l'émotion devant le tragique vu est, plus généralement qu'on ne le croit, moindre que l'émotion devant le tragique raconté, surtout écrit avec talent.* Combien d'Emma Bovary côtoyons-nous chaque jour, dont les souffrances nous laissent indifférents? Mettez un « petit épicier » dans une œuvre de François Coppée, un « pion » dans celle d'Alphonse Daudet, etc..., etc..., et vous voilà tout remué par leurs chagrins. Et pourtant!

Paul Hervieu — un soir d'embarras gastrique sans doute — écrivait : « On s'embête de haut en bas de l'échelle sociale. Le menuisier s'embête en rabotant et l'épicier en vendant au poids, aussi bien que l'ambassadeur en remettant ses lettres de créance. Les femmes s'embêtent en observant leurs devoirs ou en les trahissant. » (*L'embêtement.*) C'est si bien dit — comme un discours de ministre — qu'on le croit ainsi qu'on

croit Flaubert quand il affirme dans sa *Correspondance* : « L'existence n'est tolérable que dans le délire littéraire. Mais le délire a ses intermittences, et c'est alors qu'on s'embête. »

Et auteurs qui traitent de l'ennui de recueillir ces citations, d'y échafauder parfois par-dessus des chapitres et de réussir... à s'autosuggestionner au point d'éprouver eux-mêmes un ennui qu'ils n'auraient jamais eu... s'ils n'y avaient pas pensé.

Nous ne nous méfions jamais assez de « cette habileté de mots grâce à laquelle les vétérans des lettres arrivent à écrire des phrases passionnées sans émotion aucune, et de manière à tromper les plus fins critiques ». Sans compter que souvent — comme le *Werther* de Gœthe — l'expression de la tristesse leur sert de thérapeutique préventive. « Ces dilettantes, dit Paul Bourget, célèbrent l'amour pur avec d'autant plus de ferveur au sortir d'un mauvais lieu ; ils goûtent les simples félicités de la famille plus vivement dans l'atmosphère d'un café de bohémiens ; ils aiment leur maîtresse avec une tendresse plus passionnée quand ils la trompent (1). »

Lisez ceci, de Tardieu : « La réalité, c'est notre jardin d'un arpent et non pas la forêt de Fontainebleau ; c'est notre femme et non pas toutes les femmes ; c'est la ville que nous habitons et non

(1) *Physiologie de l'amour moderne,* méditation XVII.

l'univers ; c'est notre champ cadastré que mesurent nos pas d'automate. Toutes choses sont tirées de leur brume, se découpent à arêtes dures ; et l'adulte qui juge tout et qui se juge fonde son ennui sur sa vision analytique du monde, sur un réalisme systématique, tranchant et dur (1). »

Oui ! c'est un excellent développement d'école. On s'y laisse facilement prendre et nos ex-nitzschéennes doivent trouver cela « adorable », elles qui jouaient aux ennuyées dans les endroits de plaisir, après avoir tout fait pour y aller.

Qu'un douloureux par hérédité, qu'un désharmonisé comme Gérard de Nerval, qu'un Musset au petit jour des nuits de bombe, qu'un Edgar Poë dipsomane, qu'un Baudelaire dégonflé par une goule noire, qu'un Léopardi malingre, faisant de leur aphorie une règle, déclarent la réalité cruelle et cherchent le bonheur dans le rêve; qu'un auteur ami de l'opium nous dise : la vie est fausse, seul le subtil opium donne la vérité..., soit; mais nous ressasser que l'adulte s'ennuie parce qu'il y voit clair..., nous reconjuguer à la moderne le symbole d'Isis..., nous cuisiner sans cesse la légende de l'arbre de la science..., et Psyché et l'Amour..., et les antinomies entre l'instinct de vie et l'instinct de connaissance... c'était, avant 1914, être atteint d'un « pénélo-

(1) *L'ennui*, p. 183.

pisme » boiteux... ; c'est, depuis que nous avons vécu la vie des tranchées, radoter sinistrement.

Il faut réagir contre cette tendance à ennoblir les infirmités et à excuser les paresses ; tendance qui fait oublier « les magnificences cachées dans la vie du devoir ». On s'ennuie moins qu'on ne le dit. *On s'amuse à s'ennuyer quand on n'est pas malade,* parce que l'ennui a un je ne sais quoi de littérairement supérieur. « Il me faudrait un petit chagrin », minaude cette grue du monde qu'est Mme de Moraines (1).

Quand vous venez de lire un chapitre de pessimisme distingué, regardez donc autour de vous. Je le fais à cette heure. Vous verrez comme moi des gens de toute situation qui ne réclament l'attendrissement sur eux-mêmes ni d'eux ni des autres, et qui comprennent à merveille le sens de la fable sur « la Mort et le Bûcheron ». Parmi ceux qu'aux tranchées j'ai vu joyeusement « jouer au bouchon » entre deux bombardements se trouvaient, je vous l'assure, des esprits très remarquables.

Ne laissons plus se développer cet élégant snobisme de la noblesse de l'ennui. L'homme normal qui l'exprime n'est pas plus réellement ennuyé que Baudelaire n'est féroce quand il dit : « Ne trouvez-vous pas que la cervelle de petit enfant a comme un arrière-goût de noisette ? »

(1) *Mensonges.*

Les héros de roman sont généralement inoccupés. S'ils « exerçaient » un métier, ils ne feraient pas si facilement l'auto-analyse de leurs « cristallisations » et de leurs « décristallisations » successives; ils s'ausculteraient moins l'âme... *post cogitum triste...* dans leurs « aimoirs », « pensoirs » et « souffroirs », où leur « adolphisme » se dilate dans une atmosphère de tabac russe.

Je ne vous conseille pas tout à fait d'imiter « *les deux greffiers* » de Flaubert qui, regrettant leur métier, se dictent mutuellement chaque jour un journal entier, jusqu'aux annonces; mais vous ne sauriez croire — malgré les affirmations contraires — ce qu'il y a de vertu tonique dans le métier choisi et aimé... Peut-être certains poètes vont-ils m'injurier. Je ne crains rien des grands artistes, qui ont toujours chanté la joie du travail soutenu.

« Quant aux romanciers ou aux auteurs dramatiques qui se piquent de vivre pour écrire et qui cherchent l'inspiration ailleurs que dans la régularité des habitudes et qu'à leur table de travail, leur œuvre est frappée de stérilité par avance. Obscur ou célèbre, riche ou pauvre, un artiste doit d'abord être un artiste et en pratiquer les vertus profondes : l'application patiente, la technicité consciencieuse, l'absorption modeste dans la besogne (1). »

(1) *Cosmopolis*, chap. IV.

*
* *

Nous ne voulons pas dire par là que l'ennui ne visite pas l'homme normal, et, pour employer l'expression classique un peu pédantesque, qu'il ne se présente pas chaque fois qu'il y a « arrêt d'une tendance », mais il ne faut pas confondre *les ennuis* avec *l'ennui,* la sensation passagère avec la manière de sentir habituelle.

Il y a dans notre existence trois grandes périodes où, normalement, on s'ennuie et dont, normalement, on guérit.

Ce sont les trois périodes critiques de la vie humaine, au cours desquelles le « moi » physique et le « moi » mental se modifient trop brusquement.

La première est la *puberté.* Nous n'insisterons guère. Chérubin, René, Fantasio, Mlle de Maupin, Rose des Boys (1) vous renseigneront plus agréablement que nous.

Deux mots cependant, avec mille et une excuses.

Ce que nous avons dit du rôle de nos divers organes, et en particulier des glandes à secrétion interne, dans le ravitaillement nerveux en potentiel énergétique, nous fait comprendre qu'il y a *accroissement brusque de tension nerveuse*

(1) Remy de Gourmont, *Un cœur virginal.*

dans une personnalité qui cherche maladroitement sa voie... de décharge.

« L'ennui, à l'époque de la puberté, résulte d'un besoin vague dont l'objet est inconnu à celui qui l'éprouve ; ce besoin fait naître comme une inquiétude qui jette dans la tristesse, laquelle porte à l'ennui (1). »

« Le jeune homme est à tel point ignorant de la nature de son ennui, écrit Le Savoureux (2), qu'il lui advient souvent de fuir la société des femmes » ; et cet auteur rappelle que l'ennuyé pour lequel le docteur Simplice (3) formulait ses consultations ne put être guéri que « lorsqu'il eut obtenu des éclaircissements sur les causes de son mal ».

René, « accablé d'une surabondance de vie », se trémousse « pour remplir l'abîme de son existence » et « embrasse dans les vents » l'objet de son idéal ; puis, quand il a appris l'amour d'Amélie, « ses passions, si longtemps indéterminées, se précipitent sur cette première proie avec fureur ».

Cet ennui est celui que doit avoir la chrysalide au moment où elle va déchirer sa prison.

(1) Esquirol, *Maladies mentales*, t. I, p. 553.

(2) Henri Le Savoureux, *Le Spleen*, thèse de Paris, 1913.

(3) *Consultations pour un ennuyé, Union médicale*, 3e s., IX; pp. 281, 317, 357. Paris, 1870.

*
**

Il est ensuite une seconde période de l'existence où l'ennui provient non pas d'une augmentation subite, mais, au contraire, d'une perte rapide du potentiel nerveux, soit par une série de petites émotions, soit à la suite d'une émotion violente. C'est ce que nous pourrions nommer *la deuxième brisure;* le moment — variable suivant l'éducation et le sexe — où, cessant d'être les élèves et les reflets de la vie des autres, nous commençons à vivre réellement, pour notre propre compte ; le moment où tout ce que nous croyons, nos illusions et nos rêves, se heurtent à ce qui existe. C'est le conflit de l'Idéal et du Réel. C'est Hamlet, c'est Molière et la Béjart, c'est Hypérion trahi pour un satyre, c'est Musset pour Pagello, etc...

Les émotions agissent sur la cellule cérébrale à la manière d'un traumatisme qui blesse les arachnéennes fibres d'association nécessaires à l'adaptation de notre personnalité au milieu.

Cette altération du neurone, consécutive à l'émotion, augmente la dysharmonie, le désaccord entre le « moi » et le « non-moi » ; et alors, c'est plus que l'ennui : c'est quelquefois l'anxiété... et c'est le suicide... suicide du poète... suicide de ceux que Melchior de Vogüé appelle si joliment les « âmes d'avril ». A vingt-cinq ans, après

avoir écrit l'émouvant *Livre du Désir,* Charles Demange se tuait. Grand, mince, pâle, frère du Jean de Fresnois du *Passé vivant,* on trouva près de son corps une biographie de Byron. Un autre, d'apparence moins tragique, Léon Deubel, presque avec sérénité, se laissait couler dans la Seine. Franck nous léguait *la Danse devant l'Arche.*

Ceux qui, trop émotifs, souffrent longtemps de leur blessure, font de l'ironie, et comme ce Jean de Tinan, à la fois sentimental et moqueur, ne veulent pas avoir l'air de se duper.

Dans ces déceptions, il faut voir, à notre avis, l'origine du mouvement symboliste qui, ne pouvant s'adapter à la vie, se réfugiait dans le salon de la Rose-Croix, dans la maison de bois de la rue de Rennes, chez Clarisse, rue Jacob, au Procope et dans diverses chapelles où les encens consolateurs fumaient.

C'est sur ces heurts de l'idéal que s'établit enfin la légende de la supériorité de l'hallucination mentale sur la réalité — comme si la vie ne méritait pas d'être vécue activement et comme si, malgré nos souffrances et nos déceptions, elle n'était pas la plus belle des choses... précisément parce que la vie — ; on en arrive à envier les fous qui « seuls peuvent être heureux sur la terre, car pour eux la Réalité n'existe pas (1). »

(1) Guy de Maupassant, *Madame Hermet.*

Ce pauvre Guy de Maupassant, plus poète cette fois qu'observateur, disait d'eux : « Il suffit d'un caprice de leur volonté illusionnante pour qu'ils soient princes, empereurs ou dieux, pour qu'ils possèdent toutes les richesses du monde, toutes les choses savoureuses de la vie, pour qu'ils jouissent de tous les plaisirs, pour qu'ils soient toujours forts, toujours beaux, toujours jeunes, toujours heureux, toujours chéris. »

En vérité, cette *deuxième brisure* est physiologique chez l'homme. « Quel homme, dit Paul Bourget dans un de ses *Essais*, n'a été Hamlet, un jour, une heure? Qui n'a connu le désenchantement de la terrasse d'Elseneur? » *Parce que physiologique, elle se répare admirablement;* et c'est en ce sens que nous estimons exagérée, comme nous l'avons dit plus haut, la thèse d'Émile Tardieu. La légende d'Isis, de Psyché, etc..., ne saurait représenter qu'un moment de la vie, un des soubresauts de la courbe humaine qui, d'elle-même, se régularise.

La réalité comprise et acceptée est aussi belle que les rêves. Se croire homme et non pas dieu n'est pas, il nous semble, une preuve de faiblesse. Seuls les poitrinaires, les « cholémiques héréditaires », etc... (nous sommes volontiers barbarement techniques) déroulent, toute leur vie, des litanies passionnées à Notre-Dame de Sleeping-Car. Les autres vont à Aiguesmortes, Bruges, Venise... prendre une attitude dolente...

et, plus ou moins rapidement guéris, après cette bonne petite crise plus ou moins littéraire de bovarysme, s'en retournent sagement chez eux.

*
* *

Il est enfin une troisième période caractérisée par une variation assez brusque de potentiel, comparable, en sens inverse, à la puberté. Les mêmes organes, qui s'étaient alors si rapidement développés, s'involuent presque aussi rapidement, avant qu'apparaisse la vieillesse au cours paisible. Cette troisième brisure de la courbe est la plus douloureuse. Nous laissons aux littérateurs le plaisir de développer pourquoi : le passé, l'avenir, etc..., etc..., etc...

Une expression énergique dit qu'il faut « dételer ». Le plus triste, c'est qu'il n'existe pas d'hôtel Drouot pour la vente de nos dernières illusions.

Mais, ici encore, il n'y a qu'un barrage difficile à passer. Si Tartarin, déplumé, ne s'était pas lancé imprudemment sur le pont qui menait à Beaucaire, il ne serait pas mort. Les retraités meurent surtout les premiers temps de leur retraite ; puis, une fois bien engagés dans le sentier de la vieillesse, vont indéfiniment. Les *deux greffiers* de Flaubert copient le journal ; Blaise de Monluc entame d'une plume non écachée ses *Commentaires ;* le capitaine Coignet noircit

ses *Cahiers ;* les fonctionnaires de la République président des conseils d'administration.

*
**

La sensation est au système nerveux ce que l'électricité est au muscle. Le cerveau est normalement excité par la sensation. Une contraction musculaire violente rompt le muscle. Une émotion trop vive peut tuer.

L'émotion seule crée le surmenage. Il n'y a pas de surmenage intellectuel, il n'y a qu'un surmenage émotionnel.

*
**

Il faut à tout organe son excitant normal. Il ne lui en faut pas trop.

*
**

Sans excitant, il se rouille, ou, mieux, il s'atrophie. Les muscles qui commandent les mouvements d'une articulation sont frappés de « paralysie réflexe » quand cette articulation s'immobilise et s'ankylose. Nous avons vu dans notre premier chapitre que si l'on sectionnait le cylindraxe d'un neurone, son extrémité périphérique dégénérait parce que séparée du corps cellulaire ; mais, chose non moins intéressante, ce corps cellulaire lui-même — qui ne peut plus fonctionner

parce que privé de son bras — s'atrophie. (Marinesco, Goldscheider.)

Si continuellement n'exerce ta mentule,

disait Rabelais.

L'étude histologique du neurone ainsi mutilé dévoile une destruction de sa substance chromatique. Ici, c'est un processus d'*atrophie* simple; sur le cylindraxe c'était de la *dégénérescence.*

« Quoique survenant sous l'influence d'une même cause, dit Testut, les troubles nutritifs observés ici ne sont pas de même nature que ceux qui surviennent sur le bout périphérique de l'élément nerveux. Sur le bout périphérique, c'est un processus essentiellement actif aboutissant rapidement à la destruction matérielle de la formation anatomique. » Sur le bout central du cylindraxe et sur le corps cellulaire, c'est un processus à marche essentiellement lente.

De même un cerveau qui ne reçoit pas sa rosée de sensations, d'émotions, est comme une plante sans eau. L'ennui apparaît. Il colore le fond de l'*ataraxie* des Orientaux et du *kief* des Arabes sous un ciel « monochrome, toujours bleu » et qui lasse. Il teinte en gris le *candra* russe, cette tristesse qui monte comme une buée des solitudes sans fin (1).

(1) Quant à l'*athumia* ou *acedia* des moines du moyen âge dont parlent Cassien et saint Jérôme, c'est un état qui dépasse l'ennui. Fait d'un état mélancolique confusionnel hallucinatoire, il apparaissait surtout chez des débiles mentaux.

De Vallencourt a écrit, dans le Dictionnaire de Furetière : « L'homme, abandonné à lui-même, à ses propres pensées, ne peut se défendre de l'ennui qui l'accable dès qu'il est sans action. »

« *L'homme a besoin de désirer*, dit Esquirol. Il tombe de la satiété de la vie dans le terrible ennui qui conduit au suicide : quitter la vie est un acte aussi indifférent que celui d'abandonner une table splendidement servie quand on n'a plus faim, ou d'abandonner une femme que l'on adorait et que l'on n'aime plus. »

« L'ennui est la maladie des peuples extrêmement civilisés et opulents, des hommes et des femmes que la fortune a le plus favorisés (1). » Chateaubriand avait employé un joli mot en se plaignant de la « persécution de la prospérité », et Flaubert, qui, pour d'autres motifs, — comme nous le verrons — était un gros ennuyé, écrit : « La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeaux; quand on veut s'en recouvrir, tout part au vent et l'on reste empêtré dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes (2). »

Il faut renouveler l'air du cerveau. Sans émotion l'âme se moisit; elle respire une lourde atmosphère. Un auteur a trouvé que ceux qui montrent aux visiteurs les châteaux en ruine,

(1) J. P. Falret, *De l'hypocondrie et du suicide*, Paris, 1822.
(2) *Correspondance*, avril 1846, 1re série, p. 181.

tous les gardiens des cathédrales ou des antiques bâtisses, ont une physionomie particulière « qui traduit une des mille influences secrètes des endroits sur les personnalités ». « Ce sont des visages qui sentent l'humidité, croirait-on, des nuances de teints verdâtres, une sauvagerie d'oiseau de nuit dans l'œil et dans la bouche. »

*
* *

Paul Bourget parle ainsi d'une de ses héroïnes, Mme de Moraines : « Elle ressentait cette courbature intime que produit l'assouvissement continu, cette lassitude à la fois physique et morale qui s'observe surtout chez certaines femmes entretenues, que l'on voit tout à coup, avec stupeur, désorganiser une vie échafaudée jusque-là avec un art infini. »

Cet ennui est un mélange d'inoccupation et de saturation.

*
* *

Et nous passons ainsi à l'ennui des gens *qui ont trop demandé à leurs nerfs.*

Le cerveau épuisé ne réagit plus, ou réagit par la tristesse.

C'est l'ennui de *Don Juan ;* c'est celui de l'*Eugène Oniéguine,* de Pouchkine ; c'est la disparition de l'excitabilité qui éteint les grandes pas-

sions et dont *Sapho,* de Daudet, est une si émouvante description; c'est le célèbre viveur de Gavarni, en habit de gala, dans un bal, avec la légende « Un qui s'embête à mort »; on pourrait à son sujet transcrire cette phrase de Paul Hervieu sur le bal de l'Opéra : « De tous côtés on souhaite une bataille de femmes, des gifles entre clubmen, une mort subite, enfin n'importe quoi qui modifie la situation »; c'est le Faust de Farrère qui dit à Satan : « La coupe où je voulais boire, tu l'as faite si large que je m'y suis noyé »; c'est Alfred de Musset qui a trop demandé aux choses : « Il a voulu d'un trait, âprement et avidement, savourer toute la vie; il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée : il l'a arrachée comme une grappe, et pressée, et froissée, et tordue, et il est resté les mains salies aussi altéré que devant » (Taine); c'est l'ennui du « taureau triste » qu'est Maupassant; c'est celui de Baudelaire sur lequel les Brunetière, les Scherer, les Nordau ont dit tant de bêtises :

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre,
Ce pays nous ennuie. O Mort ! appareillons.
Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe !
Au fond de l'inconnu, pour avoir du *nouveau* (1).

Cet ennui à base de saturation et d'épuise-

(1) Le roman récent de Charles Henry Hirsch, *La grande Capricieuse* n'est que le développement de cette curiosité de la mort chez des blasés.

ment pervertit facilement la femme imaginative — surtout certaines de nos poétesses dont l'origine étrangère augmente le déséquilibre, — elles finissent par désirer

> Fumer de l'opium dans un crâne d'enfant,
> Les pieds nonchalamment allongés sur un tigre !

ne sachant pas au juste si leur désir est une simple imagination ou un besoin ; oubliant souvent de l'exprimer avec cette ironie qui leur permettrait, à la rigueur, de nous traiter de « jobards » ; elles ont la nostalgie de l'Hôtel de Pimodan, elles en arrivent à étaler voluptueusement leur sexe et à écrire avec leur clitoris, n'hésitant pas, comme la douloureuse « Muse aux violettes », à chanter les incomplètes joies de l'inversion féminine.

*
* *

Et c'est ainsi que l'on finit par atterrir aux rivages du *spleen*.

> Ma chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres...

La saturation (1) surtout (accompagnée d'un épuisement moins net que la saturation) exagère la sensation d'ennui. Le système nerveux lésé, comme nous l'avons vu, empêche l'adaptation, et, chez des gens dont le potentiel d'énergie est

(1) La saturation, c'est-à-dire la trop grande abondance des motifs de joie, qui empêche le désir et qui intoxique en quelque sorte l'affectivité comme la nourriture trop abondante intoxique l'organisme.

encore élevé, l'idée de suicide apparaît et s'ancre.

C'est le cas célèbre de Philippe Mordaunt, beau, heureux en amour, bien apparenté et riche, cousin du comte de Petersboroug qui, à 27 ans, se tua d'un coup de pistolet, laissant les vers suivants :

> L'opium peut aider le sage,
> Mais, selon mon opinion,
> Il lui faut, au lieu d'opium,
> Un pistolet et du courage.

Le *spleen* est essentiellement, à notre avis, un état de désadaptation affective, originel ou acquis par saturation-épuisement, chez des gens dont la tension nerveuse est relativement haute.

Nous ne partageons pas entièrement l'opinion de Le Savoureux (1), pour qui l'originalité de cet état « réside dans l'intégrité des énergies physiques et mentales, et, particulièrement, dans la *parfaite* conservation de la volonté et de l'activité ».

La saturation s'accompagne inévitablement d'épuisement; seulement, ici, c'est la désadaptation qui commande le syndrome ; car, d'une part, chez certains, l'épuisement est peu marqué ; d'autre part, chez d'autres, le capital originel d'énergie est tel que l'apparence du sujet est toujours celle d'un volontaire. Il ne saurait y avoir

(1) H. Le Savoureux, *Le Spleen*. Thèse de Paris, 1913.

« intégrité » de l'énergie mentale et « parfaite conservation de la volonté et de l'activité », quand cette « intégrité » et cette perfection » ont pour résultat un suicide (1).

Dans le *spleen,* la lésion, en quelque sorte spécifique, est l'altération de ce que nous avons appelé la *présentification,* dont nous avons établi dans notre premier chapitre les conditions anatomo-physiologiques.

L'adaptation complète et immédiate au réel, signature de la souplesse nerveuse, est, nous l'avons dit, une faculté supérieure à l'intelligence. Défaillante, elle crée un sentiment d'incomplétude qui développe l'ennui chronique. C'était le cas de Flaubert et de M[me] du Deffand.

Sans chercher à discuter si Flaubert était un « hystéro-neurasthénique » (Dumesnil, Hennequin); si ses crises « mnésiques » étaient, ou non, de l'épilepsie vraie ; s'il présentait tous les stigmates de la psychasthénie (de Lastic), nous pouvons affirmer que : quand Augustin Filon le considère comme le « patron des ratés » ; quand Anatole France dit qu'il n'est pas intelligent; quand Brunetière — décidément peu compré-

(1) On voit par cela que le *spleen* ne saurait être un état spécial à une race, en particulier à la race anglaise comme on l'a cru à la suite d'une *véritable légende* propagée par Montesquieu, Boissier de Sauvages et les aliénistes français de la fin du XVIII[e] siècle : Pinel, Moreau (de la Sarthe), Dubuisson, Roubaud-Luce, Anceaume. D'une part, en Angleterre, le mot *spleen* ne possédait aucune signification précise et correspondait à peu près au mot *vapeurs* chez nous; d'autre part, l'Angleterre est, au contraire de ce qu'on croyait, le pays où l'on se suicide le moins (Durkheim).

hensif de certains génies — lui reproche sa « sottise », comme il la reprochait à Baudelaire; quand Tardieu écrit qu' « il n'avait pas cet équilibre heureux qui est le propre de l'intelligence »..., ces critiques confondent la « présentification » avec l'intelligence.

Flaubert, travailleur acharné, écrivain glorieux, qui posséda l'amour plastique de Louise Collet, l'amour platonique de Mme Schlesinger et l'amour..... pathologique de la « mancenille » égyptienne Ruchouk Hanem, n'était jamais complètement adapté au présent.

Il exprime son sentiment d'incomplétude, en disant : « Il me semble que je traverse une solitude sans fin pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois, le désert, le voyageur et le chameau. »

« Il fuyait, écrit H. Le Savoureux, le présent d'une façon plus active encore par la création d'œuvres d'imagination. Mais, à dire vrai, tandis qu'il peinait sur *Salammbô,* il songeait incessamment au plaisir d'écrire un roman moderne de mœurs bourgeoises. Et ainsi de même toujours, il tendait vers ce qui n'était pas l'occupation forcée du moment. Pendant le labeur de *Madame Bovary,* il rêve de *Salammbô ;* pendant celui de *Salammbô* il songe à l'*Éducation sentimentale ;* ce dernier roman n'est pas plutôt fini qu'il voudrait écrire *Saint-Julien-l'Hospitalier* et *Hérodias :* et, tout en copiant les traités anciens de

vénerie, à la Bibliothèque nationale, il désire déjà entamer *Bouvard et Pécuchet.* Entre deux ouvrages, lorsqu'il est livré à lui-même et au spectacle des bourgeois de Rouen, il s'enfuit dans la Thébaïde où se déroule la *Tentation de saint Antoine.* »

Mme du Deffand avait la même sensation d'incomplétude que Flaubert, et elle l'exprimait avant lui dans des termes identiques, quand, au milieu d'une soirée, elle disait à Walpole : « Je me crois dans un désert. »



Nous avons démontré que, derrière la lésion fine — constitutionnelle ou acquise — des fibres d'association interneurotiques, se faisait jour le *tempérament* mental du sujet conditionné par la personnalité splanchnique.

Supposez que les fibres d'Exner soient altérées (1), mais que, dans le corps cellulaire, la substance chromatique soit abondante ; que, du territoire des organes, du pays, monte à l'armée du système nerveux un potentiel énergétique suffisant, et vous aurez un homme inquiet dont le « gueuloir » est assez puissant pour être comparé à une « voix de brigadier de dragons »

(1) C'est le cas dans l'hystéro-neurasthénie. S'il y a un stade hystéroneurasthéniforme au début de presque toutes les psychoses, c'est parce que ce stade correspond aux toutes premières lésions où le réseau d'Exner seul est touché.

et vous aurez une madame du Deffand « d'une faiblesse herculéenne » qui, aveugle, à 70 ans, ajoute Walpole à une respectable liste d'amants, l'appelle « mon petit » et fait mener à ce « petit » de cinquante ans une vie de noceur qui lui coupe ses moyens.

Ceci prouve que le mécanisme cérébral est altéré ou déficient dans la plus délicate et la plus évoluée de ses fonctions, sans que l'organisme splanchnique soit touché.

Nous constaterons cela à nouveau quand nous aurons à étudier le *cafard* du soldat normal, devenu ennuyé et désadapté, derrière une façade physique demeurée superbe.

II

Supposez maintenant qu'à la désadaptation s'ajoute une montée insuffisante de potentiel énergétique — ou un épuisement héréditaire — ou un épuisement par altération organique quelconque (que nous ne détaillerons pas, car il faudrait parcourir la pathologie tout entière) et vous aurez *l'asthénique* (1).

(1) Il y a ici pas mal de chicanes de mots. Faut-il dire *asthénique, neurasthénique, psychasthénique ?* En réalité, certaines discussions littérales sont byzantines et ne peuvent que pousser les esprits ironiques à se moquer de quelques tendances médicales. Puisque c'est en résumé le système nerveux qui est le dépositaire de l'Énergie, c'est en lui que se marquera l'épuisement général, c'est sur lui que retentira la *dysergie locale* (soyons byzantins, nous aussi). Par conséquent : asthénique, neurasthénique ou psychasthénique... au choix !

Au sentiment d'inachèvement, d'incomplétude, à la diminution de la fonction du réel, s'ajouteront les symptômes physiologiques de l'épuisement nerveux. C'est *Obermann,* c'est Amiel, c'est *Adolphe,* c'est Sully-Prudhomme, c'est *Dominique,* etc... Inadapté et, d'autre part, aboulique, le sujet se réfugie dans son « moi ». Il s'ouate dans l'auto-analyse dans laquelle il fait preuve souvent d'une exquise lucidité. Pierre Janet a publié les belles « observations » de ses malades : Claire, Nadia, Jean, dont il a souligné le langage élégant et les notations fines.

Ces asthéniques deviennent facilement rêveurs parce que la rêverie suppose un automatisme psychologique, un « mentisme » qui, chez eux, est moins troublé par la réalité. Contrairement à ce que disait Amiel, leur timidité n'est pas la cause, mais la conséquence de leur éloignement du réel. « Le rêveur, écrit de façon imagée Tardieu, aux pas errants de funambule, aux mains ballantes, à l'esprit flottant et bercé, ignore le réel et ne fait pas de conquêtes ; il reste pauvre, désarmé, Pierrot blême en conversation avec la lune, étranger tombé des nues dans ce monde terrestre confisqué par les lutteurs robustes. »

Écoutez Amiel : « Aimer, rêver, sentir, apprendre, comprendre, je puis tout, *pourvu qu'on me dispense de vouloir ;* c'est ma perte, mon instinct, mon défaut, mon péché. J'ai une sorte

d'horreur primitive pour l'ambition, pour la lutte, pour la haine, pour tout ce qui disperse l'âme en *la faisant dépendre des choses et des buts extérieurs* (1). »

« ...Les autres me paraissent des songes et je suis un songe aux autres. »

Voyez *Obermann*, qui est comme une autobiographie de l'auteur, dont la débilité organique était connue : « Je demandai aux hommes s'ils sentaient comme moi ; je demandai aux choses si elles étaient selon mes penchants, et je vis qu'il *n'y avait d'accord ni entre moi et la société,* ni entre mes besoins et les choses qu'elle a faites. » Il est « absent dans le monde vivant. »

Dans sa correspondance, Benjamin Constant écrit : « Je ne veux rien voir fleurir autour de moi. Je veux que tout ce qui m'environne soit triste, languissant, fané... Je passerai comme une ombre sur la terre, entre le malheur et l'ennui. »

Medio de fonte leporum, nescio quid amari surgit, quod ipsis in floribus angat, disait le poète. C'est le mot d'un des malades de Devaux et Logre (2) : « Au moment où la joie va fleurir dans mon âme, je sens comme une invisible main qui la resserre et qui l'étouffe. »

(1) Amiel, *Journal intime*, I, p. 168.

(2) Devaux et Logre, *Les anxieux*. Masson, 1917.

Voir dans le livre de Devaux et Logre un très beau chapitre sur la psychologie de la « constitution anxieuse » (que présentait Sully-Prudhomme) et, dans le livre d'Albert Deschamps sur les *Maladies de l'énergie* (Alcan), un délicieux chapitre sur l'enfance des asthéniques héréditaires.

F. Heckel, *La névrose d'angoisse*. Masson, 1917.

*
**

Cette désadaptation, à un degré plus marqué, peut entraîner des troubles graves de la personnalité dont l'intégrité suppose : la *perception* exacte, l'*appropriation* personnelle et le *classement* mnémonique des sensations. L'impression d'incomplétude et de désaccord entre le « moi » et ce qui l'environne s'agrandit au point que le sujet finit par douter de lui-même. Il est alors atteint de *dépersonnalisation* (1).

*
**

Si enfin les troubles neuro-organiques sont plus graves, s'il s'ajoute à cette « désadaptation » et à cette « asthénie » une intoxication qui augmente et l'une et l'autre, on aboutit à la séparation mentale complète du sujet et du monde extérieur, qui caractérise le *mélancolique*.

Le psychasténique, comme Amiel, incapable d'agir, comme le Frédéric de *l'Éducation sentimentale*, « tourne dans son désir ainsi qu'un prisonnier dans son cachot ».

L'Ennuyé, loup stupide, a marché dans son moi
Comme les bêtes vont et viennent dans les cages.
(Victor HUGO.)

Le mélancolique est, lui, définitivement bouclé

(1) Dugas et Moutier, Alcan, 1911. Hesnard, Alcan, 1909.

dans ses croyances morbides. Le monde extérieur ne saurait rien modifier à ses convictions. Il est riche et se croit ruiné. Il est honnête et se dit criminel. Rien n'y fait. Il s'accuse. Il gémit. Il présente ce que les psychiâtres appellent l' « anesthésie psychique douloureuse ».

*
* *

Un degré de plus dans la confusion et nous avons la *confusion mentale,* et enfin, si cette dernière persiste, la *démence précoce.*

*
* *

Nous croyons ne pas avoir, dans ce chapitre, abandonné le fil conducteur dont nous avions parlé et, à la suite de l'exposé histo-physiologique, avoir parcouru en totalité le domaine des tristesses et des asthénies.

Nous l'avons parcouru comme on parcourt un bois en y traçant des layons ; suffisamment pour en connaître et l'orientation et la disposition intérieure. C'est à la psychologie descriptive et à la clinique qu'il appartient de faire la patiente description de chacun des arbres.

Nous pouvons résumer.

— L'homme normal ne saurait avoir que *des ennuis* et non un état d'ennui permanent.

— L'hérédité ou l'altération des plus fines fibres d'association interneurotiques, chez l'homme intelligent (1), créent l'*ennui chronique* (Flaubert, Mme du Deffand).

— Le *spleen* est l'aggravation de cet ennui, avec idée de suicide.

*
* *

Jusqu'ici, la tension nerveuse se maintient. Seule la présentification est déficiente.

La raison pathognomonique de la tristesse est la désadaptation.

*
* *

Lorsque le potentiel nerveux baisse — par hérédité ou par épuisement acquis — les divers états affectifs précédents se compliquent d'*asthénie.*

C'est la *neurasthénie* commune que le public nomme très justement *épuisement* (qui peut aussi s'appeler *psychasthénie*) et qu'amènent, soit la dégénérescence, soit le surmenage émotif.

De la neurasthénie à la *mélancolie,* par action plus nocive de l'hérédité, ou par adjonction d'une intoxication, la transition est insensible.

(1) Il ne saurait être, ici, question de l'*idiot* ou de l'*imbécile*, car la tristesse venant de la dysharmonie entre le « moi » et le « non-moi » suppose un « moi » développé, dont les aspirations se heurtent au réel.

CHAPITRE III

Le Cafard colonial.

Tout ce qui précède va trouver son application ici.

On a vu que l'altération, même légère, du cerveau, laissant indemne l'intelligence, diminue la « présentification », c'est-à-dire l'adaptation complète, rapide et souple au réel. L'adaptation est une faculté active. S'adapter n'est pas être adapté par le milieu : c'est *se conserver* contre le milieu, puisque, selon la belle formule de Félix Le Dantec, « être c'est lutter, et vivre c'est vaincre ».

Le colonial, blessé dans son système nerveux, assistera donc à la modification, et quelquefois à l'absorption de sa personnalité par le milieu.

La désadaptation désagrégeant notre commandement cérébral, diminuant la synthèse mentale, les tendances du sujet ne sont plus réprimées. C'est dire que, si la paresse de l'indolent augmente, l'impulsivité du violent s'exagère.

*
**

Les actions nocives du milieu sont multiples. Elles vont du soleil, de la lumière, de l'humidité jusqu'aux influences toxiques ou infectieuses variées, en passant par les causes morales, isolement, nostalgie, jalousies, etc....

Partis du *cafard*, nous aurons, pour embrasser tout le sujet, à parcourir rapidement la médico-psychologie du colonial.

*
**

Mais nous entendons seulement par le mot cafard les modifications lentes du caractère et du jugement, sous l'action unique du climat et du milieu (1).

C'est là un syndrome incontestablement spécifique et *qui disparaît dès que le colonial revient dans la métropole.*

*
**

Que sont d'ailleurs, avons-nous dit dans notre introduction, les termes de *Soudanite* et de *Biskrite* employés par A. Le Dantec dans son *Traité de pathologie exotique*, et par Régis dans son *Précis de psychiâtrie*, sinon une

(1) Dans le *Petit Var* du 5 octobre 1917, Guynplaine dit que le général Marchand reçut en 1899 les insignes de l'ordre du Cafard octroyé à quiconque avait séjourné un certain temps au delà d'une certaine latitude.

façon de reconnaître qu'il existe une psycho-névrose coloniale bien distincte ?

Nous ne voyons pas pourquoi on ne conserverait pas le nom imagé de *cafard* qui traduit infiniment mieux ce qu'il y a d'insinuant, de cauteleux, d'hypocrite dans l'action d'un climat qui modifie les âmes avant d'avoir, en apparence, modifié les corps.

*
* *

On croit — on veut croire souvent — que le colonial porte en lui son « cafard », c'est-à-dire sa dégénérescence. Le bourgeois trouve l'excuse à ses pantoufles dans des romans comme *Les Civilisés* de Claude Farrère.

Nous ne saurions trop protester.

Aujourd'hui, nos possessions d'outre-mer ne sont plus, comme il y a vingt ans, peuplées surtout de déséquilibrés, mais sont vivifiées par une population de plus en plus importante d'industriels et de colons énergiques — qui se défendent souvent admirablement contre la nocivité du milieu.

Tout centre administratif, si modeste soit-il, est maintenant doublé d'un centre commercial relié aux centres voisins à l'aide de moyens de communication ou de transport de plus en plus perfectionnés. Le poste perdu, complètement isolé dans la brousse, n'existe plus qu'à l'état de légende.

Il en résulte que nos fonctionnaires coloniaux, affranchis en partie de l'influence déprimante de l'isolement complet, bénéficiant au surplus des progrès réalisés en matière d'hygiène coloniale et de prophylaxie du paludisme, sont soumis, soit de la part de leurs voisins, soit de la part de leurs chefs, à un contrôle qui diminue les manifestations morbides de leurs psycho-névroses.

*
* *

La *chaleur* et l'*humidité* viennent en tête des causes nocives, et les deux vont généralement ensemble, à cause de l'évaporation intense qui se produit dans les régions équatoriales. Il existe en effet autour de l'équateur une zone épaisse de nuages : le *cloud-ring* (anneau de nuages) des Anglais. Comme elle voile le soleil quand elle passe sur un pays, les matelots français l'ont baptisée : le *pot au noir*. Cette zone se déplace avec le soleil. Elle crée la *saison des pluies*, si néfaste à l'Européen, au cours de laquelle il faut se garder de mettre en mouvement toute expédition, qui serait vouée à un désastre.

La Guyane, à la fois la plus chaude et la plus humide de nos colonies, est la plus malsaine. L'histoire de certaines tentatives de colonisation est véritablement dramatique. On appelle « désastre de Kourou » la tentative de 1764 qui vit mourir en quelques mois douze mille émigrants.

Alors que « les régions tempérées sont des colonies de peuplement pour la race blanche, les régions chaudes ne sont que des colonies d'*exploitation* agricole ou des colonies de *domination*, car la race blanche tend à y disparaître ou ne s'y maintient que grâce à l'effort incessant de nouvelles immigrations ». (Le Dantec.)

Quand « le pot au noir », arrêté par des montagnes trop élevées, retombe lourdement en totalité sur le même sol, comme, au pied de l'Himalaya, sur les inextricables forêts du Téraï, du Sikkim et du Khasia, comme dans les bas-fonds marécageux couverts de roseaux et peuplés d'éléphants, l'homme y succombe, miné par « la fièvre des bois » ou les « fièvres des jungles ». « La ceinture boisée du Téraï est une ceinture de mort où l'on ne pénètre jamais sans crainte et sur la lisière de laquelle vit une race chétive, au teint blême, au ventre protubérant, rappelant le type des Solognots de France. » (A. Le Dantec.)

***

L'action nocive, aiguë ou lente, du *soleil* a été connue de tout temps. Lacassagne a signalé dans la Bible des cas de mort par insolation. Galien nous a raconté l'amusante histoire des habitants d'Abdère qui, venant d'assister, sous un soleil de plomb, à la représentation de l'*Andromède* d'Eu-

ripide, s'éparpillèrent dans la ville en récitant des vers.

Plaute, dans son *Trinummus,* parle du *morbus solstitialis.*

L'insolation a été dès le XVII[e] siècle remarquablement étudiée par les médecins anglais de marine sous le nom de *calenture* (de l'espagnol *calentura :* fièvre).

Nous n'insistons pas sur cette action aiguë du soleil, qui n'appartient pas au sujet que nous traitons (1).

*
**

L'action lente est indiscutablement nocive.

Pour les criminalistes italiens Bosco, Ferri, Morselli, il existe un rapport précis entre l'augmentation de la température et celle de la criminalité. Les statistiques de Planès, de Legoyt et Ogle montrent que le maximum d'entrées dans les asiles d'aliénés a lieu en juin.

« J'ai vu, pendant des étés très chauds, dit le docteur Deschamps (2), des asthéniques pouvant à peine quitter leur lit, n'ayant plus ni appétit, ni sommeil, ni repos, et souffrant de la chaleur, au

(1) Voir, si la question intéresse :
Aulagnier, *De insolatione.* Thèse de Montpellier, 1789.
Beissier, *Dissertation sur la calenture,* Thèse de Paris, 1832.
Hestrès, *Étude sur le coup de chaleur.* Thèse de Paris, 1872.
Dony, *De la folie consécutive à l'insolation,* Thèse de Paris, 1884.
Meignié, *Contribution à l'étude des psychoses d'insolation.* Thèse de Bordeaux, 1906.

(2) Albert Deschamps, *Les maladies de l'énergie.* Alcan, p. 355.

sens propre du mot. J'en pourrais citer un en particulier que l'été terrassait complètement. L'automne lui rendait quelques forces, mais bientôt l'hiver l'affaiblissait de nouveau, et le printemps ne l'avait pas plutôt ragaillardi que l'été recommençait ses méfaits. Cela dura plusieurs années. Et sans doute il n'aurait pu guérir chez lui s'il ne s'était décidé à s'installer à la montagne où il put passer des étés meilleurs et remonter peu à peu sur sa bête. » En 1883, Le Dantec convoya un transport de femmes récidivistes en Nouvelle-Calédonie par la voie du cap de Bonne-Espérance. Dès qu'on entra dans la zone chaude, « le démon thermique secoua le convoi ».

*
* *

On a invoqué, pour expliquer l'action du soleil aux colonies, diverses théories : la suppression de la perspiration cutanée, l'auto-intoxication, les effets sur le cœur, sur le sang, sur le système nerveux.

« Suivant toutes les probabilités, le calorique agit à la façon d'un véritable poison, et, comme la plupart des poisons, il frappe plusieurs éléments à la fois. C'est ainsi qu'il produit la leucolyse (1), la coagulation de la myosine, la fusion de

(1) Leucolyse = Destruction des globules blancs (ou leucocytes) du sang.

la myéline des nerfs et la chromatolyse des cellules nerveuses (1). »

Mais le soleil n'agit pas que par ses rayons calo-riques et chimiques. Il agit aussi grandement par ses rayons *lumineux*. Les anciens disaient que l'insolation entrait dans le cerveau par les yeux ; et l'on sait que Denys le Tyran plaçait ses prisonniers, au sortir du cachot, devant un mur blanchi à la chaux qui réverbérait la lumière solaire.

L'influence de la lumière sur le système nerveux est rendue évidente par son action sur les névropathes, qui sont comme de sensibles instruments enregistreurs. Quand un neurasthénique passe brusquement d'une pièce obscure dans une chambre vivement éclairée, le sphygmomanomètre indique une hausse de plusieurs centimètres de mercure (Maurice de Fleury).

« De toutes les heures du jour, quand le temps est superbe, écrit Amiel dans son *Journal intime,* c'est l'après-midi, vers 3 heures, que je trouve surtout redoutable. Jamais je ne sens plus qu'alors « le vide effrayant de la vie », l'anxiété intérieure et la soif douloureuse du bonheur. Cette *torture de la lumière* est un phénomène étrange. Le soleil, de même qu'il fait ressortir les taches d'un vêtement, les rides du visage et la décoloration de la chevelure, éclaire-t-il d'un jour inexorable les déchirures

(1) A. Le Dantec, *Traité de pathologie exotique*, p. 144.

et les cicatrices du cœur? Donne-t-il honte d'être? En tout cas, l'*heure éclatante* peut inonder l'âme de tristesse, donner goût à la mort, au suicide, et à l'anéantissement, ou à leur diminutif, l'étourdissement par la volupté (1). »

Oh! que la vie est longue aux longs jours de l'été
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !

soupire Sainte-Beuve.

Pour ces psychasthéniques, l'excitation lumineuse est trop forte.

Les différents rayons lumineux n'agissent pas dans le même sens, et toute une thérapeutique nerveuse a été basée sur cette constatation (2).

Le rouge est excitant. Le vert reposant.

D'après une vaste enquête faite aux États-Unis, rappelée par Deschamps, les hommes préféreraient le bleu, le violet et les couleurs foncées; les femmes, qui ont le culte de la force — comme les peuples sauvages et primitifs — aiment le rouge et le jaune.

*
* *

Action d'abord excitante; ensuite déprimante; tout concorde pour nous expliquer que le soleil

(1) Amiel, *Journal intime*, 31 mars 1873.

(2) Sur l'action de la *chaleur* et de la *lumière* nous ne disons ici que ce qui nous est strictement indispensable. Nous renvoyons ceux que la question intéresse aux ouvrages spéciaux de pathologie exotique de A. Le Dantec, Manson, Grall et Clarac ; aux publications des ophtalmologistes sur le « coup de lumière », et aux études récentes si curieuses sur la chromothérapie.

tropical pourra exagérer le tempérament impulsif des violents et les mener jusqu'à la cruauté; comme aussi son action, continue sur la série des générations, peut développer l'indolence des peuples des pays chauds.

* * *

Si nous ajoutons que le soleil des tropiques diminue la résistance aux maladies, on comprendra quel redoutable adversaire il est pour l'Européen qui va aux colonies. Ici, les maladies sont particulièrement graves. C'est le *paludisme,* avec sa désastreuse influence sur le système nerveux; c'est la *fièvre bilieuse hémoglobinurique,* c'est la *dysenterie,* c'est la *diarrhée chronique,* c'est la *trypanosomiase,* c'est la *congestion tropicale du foie,* c'est l'*embarras gastrique calorique,* c'est l'*anémie tropicale.*



Tout ceci prouve qu'en fait de résistance physique et morale, il doit être demandé au futur colonial plus qu'à tout autre. Les hommes faits se défendent le mieux. Les jeunes fondent au soleil des tropiques. Dans une expédition coloniale chaque soldat ne doit porter que son fusil et ses cartouches et doit posséder un coolie indigène. Malgré toutes les précautions, la mortalité

de ces expéditions, par maladie, est toujours très grande.

*
* *

Bien entendu pour le cafard colonial, comme pour toute psychose, névrose ou maladie quelconque, il faut tenir compte de la prédisposition ou de l'immunité. Cela va de soi, et nous ne ferons pas l'injure au genre de lecteurs auxquels nous nous adressons, d'insister davantage sur cet axiome. Nous connaissons tous des coloniaux qui ont résisté et résistent admirablement aux colonies. Nous connaissons tous des soldats qui ont supporté avec une divine intégrité physique et mentale tous les dangers et toutes les fatigues.

*
* *

Nous encourrions un reproche si, enfin, avant de passer à la description clinique, nous ne disions pas un mot des causes prédisposantes qui font souvent le lit du *cafard*, en particulier des substances toxiques : alcool, opium, haschich, kava, coca, caféine, bétel....

D'abord, toutes les préoccupations excessives, surtout d'ordre sentimental qui déclanchent ce surmenage *émotif* que nous avons dit si dangereux. C'est ainsi que nous avons vu, très rapidement corrodés par le milieu, ces fonctionnaires partis sur un ordre inopiné, laissant en Europe

une fiancée à laquelle ils pensent sans cesse, rongés par l'idée fixe, s'adaptant mal, se défendent par conséquent de façon déplorable. C'est là un thème usé de la littérature coloniale, depuis Loti.

Quant aux poisons, hélas ! le danger n'est que trop réel. L'Européen à tempérament actif usera, de préférence, de l'alcool pour fouetter son activité. L'imaginatif imitera les Orientaux, et, pour connaître les délices officielles de l'*ataraxie* et du *kief*, s'adressera à l'opium. Les pages faussement voluptueuses de certains écrivains agissent aujourd'hui sur les déséquilibrés comme jadis les pages enthousiastes de Thomas de Quincey. Le climat lourd, chaud, humide, la nostalgie, l'oisiveté, et du Claude Farrère chantant : « Le viol radieux des poumons par la fumée noire ! »

« Perdus dans la solitude impressionnante de la brousse, écrit un malade de Dupouy (1), combien en avons-nous vu tirer de la fumée odorante le secours moral qui leur faisait vaincre les difficultés et surmonter le spleen.... »

Nous admirons grandement le talent de Claude Farrère, mais nous enfermerions volontiers dans « l'Enfer » de la Bibliothèque nationale tel de ses livres qui recrute chaque jours des fidèles à la drogue dont il s'hallucine, au point de célébrer

(1) Roger Dupouy, *Les opiomanes*. Alcan, 1912.

ses vertus sur les « margouillats, cafards, fourmis, araignées, mille-pattes, scorpions », à qui elle donne « des lueurs d'intelligence — d'intelligence calme et confiante !! » Que l'hydrothérapie ferait de bien à cet écrivain ! « L'opium, réellement, est une patrie, une religion, un lien fort et jaloux qui resserre les hommes. Et je me sens mieux frère des Asiatiques qui fument dans Fou-Tchéou-Road, que des Français inférieurs qui végètent à Paris, où je suis né. »

Comment voulez-vous que le faible d'esprit, le déséquilibré, ou simplement le poète, le curieux, qui lisent cela, qui lisent des pages analogues dans *la Bataille*, dans *les Petites alliées*, ne soient pas poussés à conquérir — surtout s'ils sont nostalgiques — cette singulière patrie des rêves ; suivant leur situation ils s'empoisonneront avec le « chandoo », le « bang », le « poust », le « dross », ou le « kokenar » infect des misérables.

Étonnez-vous si, après cela, vous assistez à des drames pénibles dans le genre de ceux que raconte Jules Boissière dans ses *Fumeurs d'opium :* « Un sergent qui laisse surprendre et massacrer ses hommes » ; « Un soldat breton, fils d'officier, qui déserte, trahit et arme son fusil contre ses chefs et ses camarades », etc... C'est encore le sergent de la légion étrangère dont parle la *Revue de Paris* du 1er juillet 1903 (1) ;

(1) X.... L'*Ennemi invisible. Revue de Paris*. 1er juillet 1903, p. 129.

c'est aussi le commandant dont le docteur Petit de la Villéon nous a raconté l'histoire : « Il fumait dans sa case quand on lui signale que l'ennemi approche, le cerne ; indifférent, insensible, il ne veut ni bouger ni se défendre ; les visages jaunes surviennent, entrent et lui tranchent la tête sur sa pipe. » Tous ceux-là sont les frères de ce déséquilibré dont Paul Bonnetain nous conte la vie dans *l'Opium*.

Désirant nous maintenir strictement dans notre sujet, nous ne dirons rien des troubles psychiques dus à ces toxiques et qui n'empruntent aucun élément symptomatologique à la colonie.

*
* *

Description clinique du cafard colonial.

Les chapitres précédents nous permettent de dire :

La première action organique nerveuse du climat et du milieu exotiques sera la lésion des parties les plus fragiles et les plus évoluées des neurones, c'est-à-dire de l'extrémité de leurs panaches dendritiques et des fibres d'Exner. Résultat : défaut de présentification, digestion *par le milieu* de la personnalité du colonial, qui perdra ses notions éthiques européennes pour prendre les notions éthiques coloniales, deviendra par con-

séquent, par rapport à nous, un *perverti du sens moral.*

Derrière cette « dépresentification », les deux cas que nous avons déjà envisagés :

— Ou un sujet à potentiel intra-neurotique faible ou diminué, ayant peu d'énergie ;

— Ou un sujet à potentiel énergétique élevé, un fort, un volontaire, un actif.

Le premier sera digéré par le milieu sans réactions violentes.

Le second verra sa tendance à la brutalité se libérer de ses freins et présentera une symptomatologie très curieuse.

I

Le cafard de l'hyposthénique.

Quelles étaient, surtout au début de notre expansion coloniale, les conditions d'existence du Français dans nos possessions d'outre-mer ? Notre colonial, officier ou fonctionnaire, allait rejoindre un poste isolé en pleine forêt ou en pleine savane, distant de plusieurs centaines de kilomètres du port le plus voisin, sans plus aucun moyen de communication avec le reste du monde que l'arrivée mensuelle du courrier de France lui apportant des siens des nouvelles vieilles de

plusieurs semaines ou de plusieurs mois; sans autres relations avec le reste de la colonie, ses camarades ou ses chefs, que la réception ou l'expédition des pièces administratives périodiques. Quant au poste lui-même, entourant une immense place d'armes inondée de soleil, quelques huttes de glaise et de chaume édifiées avec les seules ressources de la forêt voisine, sans autre préoccupation que d'abriter contre le soleil et la pluie.

Les miliciens vivent avec leurs familles, pêle-mêle de négresses, d'enfants, de cabris, de volailles, qui glapissent, bêlent, gloussent, se disputent parmi les nuages de fumée bleuâtre des cuisines en plein air. Tout alentour, le silence lourd, angoissant de la forêt impénétrable aux émanations chaudes, ou bien le miroitement aveuglant de la savane embrasée. Plus loin, tapis à l'ombre des sous-bois, les premiers villages indigènes, muets, assoupis aux heures chaudes de la journée et ne s'éveillant qu'au crépuscule, au ronflement sourd et cadencé des tams-tams.

Tel est le cadre au milieu duquel notre colonial, le plus souvent seul Européen, abandonné à lui-même, va vivre pendant des mois, des années, réduit, au point de vue de son existence matérielle, à peu près aux mêmes ressources que les indigènes.

Quelles sont ses occupations, ses distractions? Quel est le champ ouvert à son activité intellec-

tuelle, et surtout quel est le rapport entre ses besoins intellectuels et ses ressources intellectuelles? Il est logique que ses occupations professionnelles emploient la plus grande partie de son activité; mais peuvent-elles suffire à l'absorber tout entière? Une intelligence normale et normalement cultivée est diverse dans ses manifestations comme dans ses besoins. Que fera notre colonial, surtout pendant les longues semaines d'hivernage, de chaleur torride, de pluies diluviennes qui le retiennent emmuré dans son poste? Ce bon rêveur de La Fontaine a proposé une solution : songer. Parbleu oui! il songe, notre colonial. Il songe même tant et si bien, la cervelle embrumée de souvenirs, de regrets, de désirs, qu'il ne cherche bientôt plus qu'à s'évader de sa rêverie douloureuse. Lire des journaux, des revues de six mois de date, l'entretenant d'événements, de personnalités si loin dans le temps et l'espace qu'ils ne l'intéressent plus? Lire des romans, débordant de passion, qui ne lui font éprouver que plus péniblement le néant de sa vie sentimentale? S'adonner à l'étude, se réfugier dans le sanctuaire de la science, de la philosophie ou de la littérature? Certes, il est des privilégiés qui se trouvent mieux armés contre les difficultés d'une semblable situation...; mais les autres?

Eh bien, les autres, ne trouvant pas en eux-mêmes les ressources suffisantes pour vaincre

l'ennui, cherchent autour d'eux, dans la population des villages indigènes.

Nous n'étonnerons personne en disant que ce qu'ils y trouvent en premier lieu, c'est la *femme indigène.*

Et voilà franchie la première étape de la digestion de leur personnalité par le milieu ; *le premier contact établi avec le milieu indigène qui, par l'intermédiaire de cette créature, va de plus en plus attirer, absorber le colonial et l'amener à se fondre en lui.*

L'attitude passive de cette femme, considérée par les siens comme un animal de rapport, un article d'échange, son humilité craintive de chien battu, sa réserve poussée jusqu'à la sauvagerie, le séduisent, flatté qu'il est par cette faiblesse que sa présence fait trembler. Il se penche sur cette créature mystérieuse et en son esprit germe la curiosité de pénétrer cette vivante énigme, de découvrir ce qu'il y a de pensées derrière les prunelles fuyantes. Il n'y trouve, à vrai dire, rien de particulièrement emballant, même quand, apprivoisée, elle se montre telle qu'elle est : un petit animal puéril, gai, bruyant, inconsistant et fourbe, encerclé dans l'étroit horizon de ses appétits matériels. Mais, que ce soit par autosuggestion — l'homme taillant toujours sa statue féminine au gré de ses aspirations, — ou par manque de terme de comparaison, ou par impulsion sexuelle, il finit par lui trouver on ne sait

quel charme de nouveauté qui l'impressionne. Et rien n'est surprenant comme la rapidité avec laquelle cette odieuse petite guenon met son emprise sur cet homme et arrive aisément, peut-être même inconsciemment, à l'attirer au milieu des siens.

Après quelques mois, notre sujet est méconnaissable, complètement englué. Il est maintenant installé parmi les indigènes, *adapté à eux, ou mieux, par eux, à la suite d'un lent travail de transformation de sa personnalité.* Plus rien de leurs gestes, de leurs usages, de leurs opinions, de leurs superstitions de primitifs ne l'étonne, ni ne le choque. Aussi bien la mollesse de son caractère, ses tendances contemplatives lui créent-elles de mystérieuses affinités avec ces indigènes apathiques.

Les conditions d'isolement que nous avons exposées, l'absence de témoins, de contrôle, s'ajoutant aux lésions initiales de la personnalité, permettront les premières manifestations de l'imagination débridée.

Les aberrations sexuelles sont les plus précoces et les plus variées. On comprendra que nous n'y insistions pas outre mesure. Généralement, d'ailleurs, l'imagination du colonial est aidée par l'exemple des indigènes. C'est ainsi que, jadis, tels administrateurs ne faisaient qu'imiter les chefs indigènes en se constituant un véritable harem de jeunes personnes exclusivement vêtues

de tatouages, de colliers de verroterie, d'anneaux de fer, de cuivre ou d'ivoire. Et ces noires épouses, dans ce simple et pittoresque appareil, ne cessaient de faire retentir de leurs chants, de leurs danses et de leurs querelles les dépendances du poste qui prenait ainsi les allures scandaleuses d'un mauvais lieu. Certains autres coloniaux, particulièrement sensibles à la saveur excitante des fillettes non encore nubiles, les incorporaient à leur harem et se réservaient de savoureuses voluptés en assistant chaque jour à leur lent épanouissement.



Par dérivation extra-sexuelle des facultés affectives, se multipliaient les cas de *zoophilie*. Il n'est pas de poste où l'on ne soit assailli dès son arrivée par les gambades, les grincements de dents de familles de singes littéralement adorés par leurs maîtres qui en font souvent leurs commensaux complets. Au Congo, un ménage de fonctionnaires sans enfant affichait des sentiments de paternité cocasse en conduisant chaque soir à la promenade, bien sage entre eux deux et leur donnant la main, un hideux chimpanzé élégamment vêtu de velours grenat et coiffé d'un amour de toque cerise et or.

L'un de nous n'a, peut-être, jamais éprouvé au cours de son existence coloniale de sensation

aussi désagréable que certain soir, où il reçut l'hospitalité dans un poste militaire du Dahomey. Après une longue et fatigante période « en colonne », il s'introduisait avec volupté dans un vrai lit lorsque, tout à coup, ses pieds nus rencontrèrent un objet animé, mou, lisse, froid, grouillant, qui s'enroula autour de ses jambes. Il poussa une violente exclamation d'épouvante qui attira l'attention de l'amphytrion, un sympathique capitaine d'infanterie coloniale, occupant la chambre voisine.

— « Qu'avez-vous? » demanda-t-il.

Il n'obtint comme réponse qu'une série d'interjections terrifiées :

— « C'est froid... ça remue... ça grimpe... »

Déjà le capitaine était dans notre chambre, en bannière, riant aux éclats :

— « Ah ! — expliqua-t-il enfin — c'est cet animal d'Auguste qui a choisi ce soir votre lit pour se mettre au chaud. »

Et, introduisant ses mains sous nos couvertures, il en retira un superbe serpent python, long de deux mètres, qui protestait de toute son énergie en gigotant, en sifflant et en brandissant une tête courroucée. Auguste, ancien dieu déchu, échappé d'un de ces temples en terre que les Dahoméens consacraient au culte des serpents, Auguste était l'enfant gâté des officiers du poste qui l'avaient adopté et lui toléraient, entre autres privautés, le droit de partager leur lit.

— « Seulement, avec nous, conclut le capitaine, il sait se conduire et ne gigote pas. »

Un chef de poste du Congo avait apprivoisé un caïman qui le suivait à la promenade, recevait délicatement la nourriture de ses mains et grandissait en force et en sagesse jusqu'au jour où, une vieille négresse ayant eu la curiosité d'explorer le tonneau défoncé qui lui tenait lieu d'aquarium, il trancha net d'un coup de mâchoires la main indiscrète. Il fut mis à mort séance tenante.

*
* *

Ainsi dévient les facultés affectives de ces colonaux sur lesquels, peu à peu, les négresses prennent une définitive influence.

Dans certains cercles placés depuis trop longtemps sous la direction du même administrateur, nous avons vu jadis de ces fonctionnaires si complètement dominés par leurs femmes noires que c'étaient, en réalité, celles-ci qui, conformément à leurs intérêts et à l'intérêt de leur village, dirigeaient la politique indigène du cercle. Cette situation était si bien reconnue, acceptée par les administrés que ce n'était jamais à l'administration mais à sa négresse favorite qu'ils adressaient leurs requêtes ou leurs doléances, naturellement appuyées de sérieux cadeaux.

Le colonial finit ainsi par s'amalgamer si bien au milieu indigène qu'il en *adopte les coutumes*

et la manière de vivre, qu'il en *acquiert la mentalité* et qu'il en *partage les croyances*. Son palais, jadis délicat, se délecte des immondes cuisines locales, des fritures de sauterelles et de vers palmistes, des « foutous » au manioc, des ragoûts de caïman à l'huile de palme ou à l'huile de termites. Quelques fonctionnaires s'ornent les poignets de bracelets en coquillages ou en crins d'éléphant, doués de propriétés préservatrices, et, les jours de tam-tam, vont gravement se mêler aux danses, rivalisant de bouffonnerie obscène avec les indigènes. Nous avons connu un fonctionnaire, ancien élève de l'École centrale, qui, bien que disposant d'un médecin dans son voisinage, n'avait jamais recours qu'aux bons offices du sorcier et se soumettait avec la plus entière confiance à ses pratiques fétichistes.

Ce que nous avons dit de la suprématie de la « présentification » sur l'intelligence nous permet de comprendre — et ceci ne fait qu'étayer nos affirmations anatomo-psychologiques des deux premiers chapitres — que la plus vive intelligence est loin d'être un obstacle à cette imprégnation de la personnalité du colonial par le milieu. Bien mieux : les intellectuels, après un premier recul devant un milieu si notoirement inférieur, sont les plus promptement absorbés par lui, prouvant ainsi que l'intelligence n'est pas le dernier degré du développement du cerveau et qu'au-dessus se trouve la faculté d'adapta-

tion au réel (1) faite d'intégrité nerveuse absolue, de souplesse et de coordination.

Nous avons vu combien les psychasthéniques — si mal adaptés, en proie au doute, aux scrupules morbides, aux phobies — sont des êtres intelligents, des analystes brillants, des écrivains remarquables.

*
* *

Le milieu absorbe si bien ces êtres sensitifs et intelligents que, pour certains fonctionnaires coloniaux depuis longtemps dans un poste isolé de la brousse, le retour dans un des centres européens de la côte était regardé comme une disgrâce extrêmement pénible. Il en est d'autres tellement envoûtés qu'ils voient arriver avec regret le jour du retour en France.

Voici à cet égard une anecdote remontant déjà à plusieurs années.

Le héros en est un fonctionnaire civil qui commandait alors un poste isolé au Gabon. Il était réputé pour sa négrophilie exagérée. Il accomplissait sa cinquième année de séjour ininterrompu dans ce poste, ayant toujours refusé son rapatriement. Il s'était toujours acquitté fort convenablement de ses fonctions. Aussi fut-on étonné et inquiet au chef-lieu lorsqu'un mois,

(1) Nous rappelons ici que cette adaptation est une faculté *active* qui défend l'intégrité de la personnalité contre le milieu et *adapte celui-ci à la personnalité.*

puis deux mois se passèrent sans apporter les courriers administratifs périodiques. Des demandes d'explications réitérées demeurèrent sans réponse. Fait plus extraordinaire encore : son mandat de solde fut retourné avec la mention mise de sa main : Refusé. Alors l'Administration s'avisa de recourir aux moyens héroïques : elle envoya un inspecteur faire une enquête. Cet inspecteur trouva le poste complètement abandonné, envahi par la grande brousse, saccagé par les libres incursions des bœufs et des éléphants. Après de minutieuses perquisitions, il finit par découvrir dans une case d'un village voisin notre fonctionnaire adorné d'une barbe de fleuve, gravement drapé dans une étoffe indigène et fumant sa pipe au milieu d'une smala de négresses et de petits mulâtres, produits incontestables de ses œuvres. L'entrevue fut dépourvue de cordialité. Calme et digne :

— « Je vous suis reconnaissant de votre visite — déclara l'ex-fonctionnaire, — mais que ce soit la dernière. J'entends vivre librement, à ma guise, et dégagé de tout lien avec la civilisation. »

Et il ajouta, en décrochant un vieux fusil à pierre, long de deux mètres, suspendu à un panneau de la case :

— « Dites bien au gouverneur que le premier Européen qui s'avisera de venir me troubler dans ma retraite sera reçu à coups de fusil. »

L'inspecteur court encore.

*
* *

Nous voyons apparaître ici, comme conséquence de l'absorption par le milieu indigène, des réactions contre la civilisation européenne.

Il semble que, même chez les coloniaux calmes, hyposthéniques, il y ait une tendance à l'impulsion dangereuse qui nous a frappé.

Nous avons rarement observé dans les pays du soleil ces neurasthénies essentiellement et constamment abouliques, à peine secouées de crises d'irritabilité à fleur de peau, qu'on voit chez nos asthéniques par épuisement. La paresse, l'insouciance, l'aboulie du plus hyposthénique des coloniaux ne sont jamais complètement passives. *Elles sont traversées d'actes auxquels nous associons l'effet excitant du soleil.*

Dans les formes les plus calmes, les plus simples du cafard, le colonial qui — après une période d'ennui — subit la dégradation lente de sa personnalité éprouve ce « besoin de faire une conerie » dont parlent nos troupiers d'Afrique.

La disparition des notions éthiques européennes, la perversion du sens moral, facilitent l'exécution de cette « conerie » dont les conséquences pourraient parfois être très importantes.

Voici un suggestif exemple :

Cela se passait en 1890, dans une petite île voi-

sine de Madagascar et déjà placée sous notre autorité à cette époque. Le résident de France, l'administrateur V..., avait invité, un soir, à sa table le commandant d'un navire de commerce américain stationné sur rade. Vers la fin du repas, l'entretien tomba sur les attributions, les droits en matière juridique des administrateurs, et le résident V... revendiqua parmi ses prérogatives celle de faire incarcérer, en cas de délit, les sujets français ou étrangers. Protestations du commandant, qui eut l'imprudence de dénier à notre administrateur le droit de l'incarcérer, lui tout particulièrement, en sa qualité de sujet américain. Aussitôt V... d'appeler à la rescousse quatre solides miliciens qui appréhendent le commandant malgré sa vive résistance, le malmènent quelque peu et l'enferment dans la prison du poste. Le lendemain matin, V..., triomphant, son plus gracieux sourire aux lèvres, va délivrer son hôte courbaturé, ecchymosé, qui l'accueille avec une fureur indescriptible. L'affaire fut suivie d'une sanction exemplaire, cela va de soi. Mais ce qu'elle présente de particulièrement intéressant est la curieuse inconscience de l'administrateur, convaincu *d'avoir agi dans la plénitude de son droit* par ce seul fait que l'autre lui avait jeté un défi. *Il n'a jamais pu comprendre pourquoi il avait été déplacé.*

*
* *

Ceci est bien caractéristique, pathognomonique, pouvons-nous dire.

La première action de la colonie sur la personnalité est le grignotage des notions éthiques européennes. Le colonial prend une morale nouvelle. L'altération de sa synthèse mentale permet l'extériorisation non réfrénée de ses tendances.

Jusqu'ici, chez les hyposthéniques, nous n'avons vu que des symptômes relativement anodins.

Chez les hypersthéniques, chez les violents, nous allons assister au débridement des énergies, désormais aveugles. Nous verrons alors se dérouler les drames coloniaux, dont les acteurs, — au nom de leur morale nouvelle, inconsciemment acquise, — se justifient entièrement auprès de leur conscience.

II

Le cafard de l'hypersthénique.

Saluons, au passage, ces grands premiers rôles de toutes les entreprises coloniales.

Puissants et sanguins, énergiques et volontaires, ce sont des audacieux qui triomphent des

pires difficultés et qui luttent admirablement contre le climat et le milieu. Ils appliquent si bien les lois de l'hygiène physique et morale qu'il faut souvent que le paludisme ajoute son action nocive à celle des radiations solaires pour altérer leur personnalité. Si les circonstances les immobilisent dans l'inactivité monotone de la vie de poste, ils savent se défendre contre l'ennui. Leur camp n'est plus le camp familial des tirailleurs visité paternellement par le commandant de poste appartenant à la catégorie précédente, mais bien une active fourmilière toujours tenue en haleine. Les timides chasses à la pintade sont remplacées par de véritables expéditions contre les lions, les panthères. Pendant les pluies torrentielles qui murent dans le poste les plus enragés, cet officier ou fonctionnaire, après s'être occupé de ses tirailleurs, s'astreint à des travaux qui ne laissent point de place à la rêverie. Tel artilleur, deux heures par jour, manie les équations algébriques. Tel autre, — en dehors des rares et courts ébats sexuels, — se fait initier par la femme indigène aux différents dialectes, se renseigne sur la vie détaillée de son village et des villages voisins.

Cet homme énergique se laisse difficilement absorber par le milieu, qu'il utilise, au contraire, dans l'intérêt de sa puissante personnalité ; et c'est ainsi que, si aucune influence nocive nouvelle ne se fait sentir, non seulement il conserve

intactes ses belles qualités humaines, mais encore les efforts déployés, la discipline physique et morale strictement observée sculptent davantage sa statue.

Cependant, à son insu, le climat agit sur lui, et il faut sa remarquable organisation défensive pour ne pas se laisser entamer. Il connaît les moments particulièrement dangereux, le passage de ces psychasthénies collectives hivernales pendant lesquelles le cafard, plus actif, augmente les conflits entre fonctionnaires, les actes délictueux, les abus d'autorité. Il sait la cause semi-morbide qui l'énerve et l'irrite, et se surveille davantage, exerçant son autocritique.

*
* *

Mais, hélas! le paludisme accourt généralement à la rescousse du climat et du milieu, impuissants à lézarder cette personnalité.

Alors se produisent les altérations déjà connues :

— Le colonial cesse de modifier à son profit d'Européen le milieu indigène et va au contraire se laisser modifier par le milieu.

— Les notions éthiques qui guidaient son activité vont disparaître. Une morale coloniale nouvelle s'établira en son esprit désharmonisé.

— Sa personnalité, moins groupée, moins diri-

gée, sera menée par ses tendances, dont la violence s'exagère.

*
**

Les premières manifestations se traduisent par des accès de colère violents, mais éphémères, suivis d'une brusque détente. Un de nos plus brillants explorateurs, — en qui nous avons perdu, lors de sa mort récente, un ami très cher, — ne pouvait certains jours affronter avec tout le calme et la lucidité nécessaires les mensonges, les faux-fuyants des palabres indigènes qu'après s'être préalablement détendu en jetant à la tête de ses interlocuteurs un certain nombre des objets qu'il avait à sa portée. D'autres prononcent, par véritables explosions, des sanctions d'une sévérité exagérée, qu'ils doivent ensuite rapporter.

Ces accès sont souvent suivis d'une crise de paludisme ou d'une poussée de congestion hépatique. Quelques sujets se rendent compte, dès le début de la journée, de leur irritabilité plus grande et se tiennent sur leurs gardes. L'un de nous a pu faire, maintes fois, sur lui-même cette constatation. Il pressentait, certains jours, avant de se rendre à son service, une irritabilité anormale, prête à se déchaîner à la première occasion, et arrivait ainsi, par un effort continu de sa volonté, à se maintenir sous le contrôle de sa raison

Mais, le climat minant peu à peu les personnalités, ces crises d'excitation deviennent de plus en plus rapprochées. La détente consécutive se produit plus tardivement et est moins complète. La constitution psychique des individus finit par se caractériser par un éréthisme permanent.

L'esprit de contradiction s'installe en eux. Ils ne peuvent supporter chez les autres une façon de penser, de juger ne concordant pas avec leurs propres opinions, leur propre jugement.

L'un de nous, au cours d'une de ses explorations en collaboration avec un administrateur auquel il était déjà uni par de solides liens d'amitié, a pu faire l'observation suivante :

Nous avions emporté parmi nos bagages de mission une caisse de douze bouteilles de médoc, destinées à fêter les étapes particulièrement heureuses de notre exploration. Sevrés depuis plus de deux ans de toute boisson alcoolique, épuisés en outre par le surmenage physique et intellectuel qu'entraîne une pareille entreprise, nous avions acquis, l'un et l'autre, une telle susceptibilité à l'égard des doses les plus faibles d'alcool, que l'absorption, à intervalles éloignés, de chacune de ces bouteilles provoquait invariablement entre nous des discussions d'une telle violence que nous renonçâmes à renouveler l'expérience, et nous arrivâmes au terme de notre exploration avec notre caisse de médoc aux deux tiers intacte.

Sous l'influence de perpétuels froissements, les amis les plus chers se trouvent bientôt séparés par d'inconciliables antipathies, leur imagination surexcitée ne cessant de rechercher ou de forger entre eux des griefs imaginaires. Les discussions se transforment en graves altercations, aboutissant à des menaces ou à des voies de fait.

Autrefois, dans de petits postes perdus au centre de l'Afrique, l'étranger de passage avait, assez souvent, la désagréable surprise de dîner entre deux fonctionnaires ou officiers plaçant ostensiblement leur revolver à côté de leur assiette et n'échangeant pas une parole pendant toute la durée du repas. Les moins déraisonnables se faisaient servir isolément dans leur chambre, évitant de se rencontrer, traitant toutes les questions de service par correspondances, dépourvues, cela va sans dire, de toute aménité. Si l'infortuné passager était contraint par sa mauvaise étoile de séjourner dans ce poste, il recueillait de chacun de ces malheureux pris en particulier des accusations monstrueuses sur son voisin. Ils se traitaient réciproquement de fous furieux, se prêtaient les intentions les plus criminelles et, gravement, montraient les liens qu'ils tenaient tout préparés pour faire ligoter leur adversaire à la première occasion. Était-il surprenant, dans de semblables conditions, que ces haines morbides aboutissent parfois à des dénouements tragiques?

Elles sont les premières conséquences de l'altération cérébrale chez des combatifs-nés. Ces hommes d'action, passionnés, ardents, extrêmement ambitieux, poursuivent avec une d'autant plus inlassable ténacité le but qu'ils se sont proposé que, dans ce milieu colonial, entreprenant et audacieux, ils sentent s'agiter autour d'eux une foule d'autres énergies avides de se donner carrière à leur tour. C'est, dans les profondeurs ignorées de cette mystérieuse Afrique, une lutte de volontés. Pressés de vaincre, de triompher, ces courageux serviteurs de la lointaine patrie sont bientôt enclins à ne voir autour d'eux que des rivaux qui cherchent à voler leur gloire. Aussi, après quelques semaines, après quelques mois d'une collaboration cordiale, voit-on les différents membres de certaines missions dressés les uns contre les autres. Tout leur est matière à conflit et tout est à redouter de ces conflits. A la faveur d'un événement heureux paraissant assurer le succès définitif, les rancunes s'effacent; ces frères ennemis se congratulent et s'étreignent en se jurant une amitié éternelle, et, le lendemain, le premier malentendu réveille leur redoutable irritabilité.

*
* *

Nous devons aborder maintenant la délicate question de ces syndromes mentaux coloniaux qui se traduisent par des sévices graves, des actes

cruels ou sanguinaires commis le plus souvent sur des indigènes.

Près d'un demi-siècle de paix, de vie banale dans un calme et étroit horizon de conventions, de préjugés avait fait du bourgeois français un rigoriste farouche prêt à accabler l'homme d'énergie exceptionnelle. Nous avons le sentiment qu'aujourd'hui, où les conditions de la plus formidable des guerres ont permis à la bourgeoisie de donner à la patrie menacée les meilleurs de ses chefs de section d'infanterie, le colonial est apprécié à sa juste valeur.

Nul ne saurait — s'il n'y a participé — se faire une idée approximative de ce qu'une mission au centre de l'Afrique représentait de privations, d'efforts, de difficultés surhumaines; pas plus qu'un civil qui lit les journaux ne saurait se faire une juste idée des souffrances du combattant.

Telles étaient les conditions dans lesquelles s'accomplissaient ces expéditions prodigieuses, *qu'il n'y avait pas de moyen terme entre la réussite complète et le complet anéantissement.* Que l'on s'imagine ces colonnes de plusieurs centaines d'individus envoyés au cœur de l'Afrique parmi des régions désertiques ou ravagées à dessein par les habitants.

On n'a plus de vivres, on n'a plus d'eau. Cette petite armée de tirailleurs, de partisans, de porteurs, harassée par des combats, par des marches continuelles, n'a ni bu ni mangé depuis deux

jours. Les cadavres commencent à jalonner la route parcourue. Si, dans vingt-quatre heures, on n'a rien trouvé, c'en est fait de ces centaines de braves, de ces centaines d'innocents voués à une mort certaine. C'en est fait, du même coup, de la réussite de cette mission pour laquelle on a tant espéré, tant lutté, tant souffert. Et, à proximité, il y a des puits d'eau en abondance, il y a des silos débordant de victuailles, il y a le salut, il y a la victoire. Et ces misérables indigènes, surpris dans leur fuite, accroupis là, sur leurs talons, dans une attitude goguenarde, savent où se cachent ces inappréciables trésors, et ils restent murés dans leur silence obstiné de brutes hostiles ; si on ne les contraint pas à parler, l'effroyable, l'inéluctable catastrophe se produira demain. Conçoit-on déjà, en présence d'un pareil dilemme, les angoisses, les exaspérations qui peuvent germer dans le cerveau le plus froid et le plus raisonnable? Mais ces chefs, dont nous nous occupons ici ne sont plus des hommes normaux. Ce sont des malades, blessés par le soleil meurtrier, par la fièvre, qui ne les empêchent cependant pas de lutter, de lutter passionnément.

Et alors se produit l'inévitable.

Ce sont les sanctions les plus graves prononcées contre les indigènes, ce sont les exécutions capitales ordonnées sans discernement ni mesure, englobant trop souvent, pêle-mêle, les coupables et les innocents ; c'est le déchainement de colères

aveugles qui sèment sur leur route la terreur et la ruine.

Et voilà la genèse la plus commune de certains actes criminels commis jadis, dont il ne faut point s'exagérer la fréquence et dont le retour serait d'ailleurs matériellement impossible aujourd'hui.

*
* *

Chez les hommes arrivés à ce point, le raisonnement, au lieu de tenir sous sa dépendance les instincts et les tendances, n'existe plus que pour les justifier.

Ils *raisonnent* leurs actes les plus anormaux, en étudient, en préparent longuement l'exécution. *Ils se créent de toutes pièces leur loi morale particulière.*

*
* *

Stanley, qui explorait les territoires de la rive gauche du Congo, tandis que de Brazza explorait ceux de la rive droite, était, à tous égards, l'antithèse absolue de son prestigieux rival. Alors que M. de Brazza était le type de l'intellectuel imaginatif, sensible, généreux, le type de l'explorateur de la « manière douce », obtenant tout de sa bonté et de sa patiente énergie, Stanley était par excellence l'impulsif violent, dénué de sensibilité et de scrupules, autoritaire, volontaire, brutal et

sanguinaire. Voilà, croyons-nous, un déluge d'épithètes qui nous justifient de le faire figurer au premier plan de ce chapitre.

Les indigènes ne le connaissaient que sous le nom de « *Boula Matadi* » (broyeur de rochers), tant il les avait impressionnés en faisant sauter à la mine les seuils rocheux qui interceptaient le cours des rivières. Mais il s'entendait aussi bien à faire sauter les crânes que les rochers. Toute sa *loi morale* à lui reposait sur ce principe qu'avec les faibles ressources dont il disposait il ne pourrait mener à bien sa formidable entreprise qu'en dominant les indigènes par la terreur. Et il terrorisait tant et si bien que, plusieurs années après, les indigènes, pourtant si prompts à l'oubli, ne prononçaient devant nous le nom de *Boula Matadi* qu'avec des trémolos de terreur dans la voix, mais aussi avec toutes les marques de l'admiration, de la vénération.

Ces coloniaux sont d'une entière bonne foi.

Interrogez-les. Ils prétendent avoir agi dans la plénitude de leur droit, sous la poussée impérieuse des circonstances. Ils n'acceptent aucun reproche et n'éprouvent aucun remords — car le remords est un désaccord entre les tendances réalisées et la raison.

Lorsqu'en 1898, l'un de nous eut l'occasion de parcourir certaines régions de l'État indépendant du Congo belge, on ne comptait plus les exactions commises par les employés de l'administra-

tion belge sur les indigènes. A cette époque, déjà lointaine, l'État indépendant assurait l'exploitation directe des ressources du pays par l'intermédiaire de ses chefs de district qui concentraient dans des dépôts tout le caoutchouc, tout l'ivoire récoltés par les habitants et avaient droit à une prime de 6 °/₀ calculée sur la valeur commerciale des produits ainsi rassemblés. On ne peut imaginer la barbarie des sanctions prises par ces dignes successeurs de Stanley contre les indigènes pour stimuler leur zèle. Nous avons connu un district où, dans chaque village, les habitants qui n'apportaient point au poste les quantités d'ivoire et de caoutchouc fixées subissaient l'amputation de la main gauche; puis, en cas de récidive, de la main droite, ce qui nous paraissait, d'ailleurs, un singulier moyen d'augmenter la main-d'œuvre.

Ces étranges administrateurs, loin de dissimuler de semblables agissements, s'en glorifiaient entre eux et se montraient, non sans orgueil, des corbeilles pleines de mains coupées. Les exactions de ce genre se renouvelèrent avec une telle fréquence que l'on reconnut enfin la nécessité d'y mettre un frein; et, c'est de cette époque que date, au Congo belge, l'institution des « tribunaux de district », ayant mission de poursuivre les coupables et de les punir conformément à la loi.

Ce fut, dans tout l'État indépendant, un cri

unanime d'indignation. Les commandants de district, les fonctionnaires protestèrent avec la dernière énergie contre cette institution vexatoire destinée à consommer, disaient-ils, la faillite de la colonie.

*
* *

Nous avons soin de répéter ici que nous parlons d'hommes normaux devenus anormaux sous l'influence prolongée du climat, du milieu et souvent du paludisme surajouté. C'est pour ce motif que nous n'étudions pas le cas de cet administrateur T...., *déséquilibré* de 23 ans, petit, malingre, sadique, qui, au Chari, après un court séjour, s'amusait, pour charmer les loisirs de la vie de poste, à exécuter les indigènes à l'aide de cartouches de dynamite diversement placées. Ce dégénéré, aux colonies, abandonné à lui-même, sans contrôle à ses imaginations de perverti sexuel, utilisait les éléments dont il disposait. En France, il se serait livré à des orgies avec des petites filles.

Cela n'a rien de commun avec les névroses coloniales.

*
* *

Bien différente est l'observation suivante se rapportant à l'enseigne de vaisseau X... qui, en 1898, fut désigné pour aller relever à Fachoda

l'équipage du petit vapeur « *Faidherbe* ». Il avait sous ses ordres un détachement de vingt laptots sénégalais et quatre seconds-maîtres de la marine, parmi lesquels un nommé L..., que l'un de nous découvrit, abandonné dans un village du Bahr-el-Ghazal. Nous n'avons aucun renseignement sur cet officier de marine, antérieurement à cette expédition en Afrique. Nous avons tout lieu de supposer qu'un officier désigné pour une aussi belle mission devait être, à tous points de vue, un chef irréprochable, présentant toutes les garanties de valeur militaire, de probité et de moralité.

Pendant un séjour qu'il fit à Brazzaville, il dut coopérer avec plusieurs officiers de l'armée coloniale au déchargement d'un important stock de matériel destiné à la mission dont il faisait partie. A la suite de ces corvées de surveillance rendues très pénibles par le climat torride de Brazzaville, tous les officiers sans exception présentèrent de graves manifestations radio-paludéennes. L'un d'eux, un capitaine d'artillerie, se brûla la cervelle, après une insolation. L'enseigne de vaisseau X... subit une modification curieuse de sa personnalité.

Alors que les autres officiers désignés pour aller relever la mission Marchand interrompaient leur voyage à la suite de l'échec de cette mission à Fachoda, lui, fort de sa lettre de service personnelle signée du ministre de la Marine, s'obstina à poursuivre sa route jusqu'à Fachoda

— atteint sans doute d'une de ces idées fixes post-oniriques décrites par le professeur Régis.

A partir de ce jour, ce fut, au travers de l'Afrique, du Congo au Nil, une course vertigineuse, cet enseigne étant obsédé par l'idée d'aller seul, avec son détachement de vingt-quatre hommes, provoquer Lord Kitchener à Fachoda; il allait d'autant plus vite qu'il craignait d'être atteint en cours de route par un ordre ministériel qui l'aurait rappelé à la côte. Les commandants de cercle et chefs de poste de l'Oubangui, lors de notre passage, quelques mois après lui, nous contaient avec stupeur les frasques de notre enseigne qui fournissait chaque jour des étapes invraisemblables, péniblement suivi par ses laptots et par ses quatre seconds-maîtres défaillants de fatigue et de privations. Il ne séjournait que quelques heures dans chacun de ces rares postes très espacés : le temps strictement nécessaire pour faire main basse sur tous les objets à sa convenance et aller mettre à mal dans le village voisin, coup sur coup, trois ou quatre négresses plus ou moins consentantes. Et il reprenait sa course folle, traînant après lui son lamentable cortège. Les villages, sur sa route, étaient si durement exploités, les vivres si brutalement extorqués de force sans rétribution, les femmes rencontrées si hâtivement violentées au bord du chemin, que, fait unique en ce paisible pays, sa petite troupe fut, par représailles, quelquefois

arrosée de flèches et de sagaies. Si ses sous-officiers européens, à bout de forces, tombaient d'épuisement, il les faisait frapper par ses laptots et les poussait devant lui à coups de bâton. Puis, estimant qu'ils retardaient encore trop sa marche, il les abandonna l'un après l'autre, au milieu de la savane, après les avoir dépouillés de leurs vivres et de tout ce qu'ils possédaient.

Un soir, sur le Nil-Blanc, comme l'enseigne X... avait été, ce jour-là, plus dur, plus brutal encore que de coutume, il vit, à la lueur des feux de bivouac, ses laptots armés de leurs mousquetons s'approcher de lui :

— « Pardon, mon lieutenant — dit le quartier-maître laptot, la main au béret — mais tu nous as trop fait de mal : tu vas mourir ! »

Et les vingt laptots, le couchant en joue, l'abattirent.

*
* *

Nous en arrivons enfin à cette tragique odyssée de la mission Voulé-Chanoine, dont les douloureuses péripéties doivent obligatoirement trouver place dans toute étude de médico-psychologie coloniale.

Le capitaine Voulé avait à son actif un splendide passé militaire quand il reçut le commandement de cette importante mission, qui, à travers le Soudan français, le haut Dahomey et le

Bornou, devait venir opérer sa jonction sur les bords du Tchad avec la mission Foureau-Lamy, partie du Sud oranais, et la mission Gentil, provenant du Congo. Ses chefs et ses camarades voyaient en lui un officier d'une énergie indomptable, d'une volonté de fer, très ambitieux, n'ayant jamais, au cours des belles expéditions soudanaises qu'il avait dirigées, fait preuve de cruauté à l'égard des populations indigènes.

Le voici maintenant à la tête d'une troupe de six cents tirailleurs, sans cesse augmentée de partisans, de porteurs, encombrée de femmes et d'enfants. Cela représente, chaque jour, un nombre considérable de bouches à nourrir dans un pays dépourvu d'eau, sans cesse ravagé par les guerres de tribu à tribu, sans grandes réserves de vivres. La marche est atrocement pénible sur un sol broussailleux, dans une atmosphère constamment embrasée par un soleil implacable aveuglant les prunelles, torturant par sa chaleur et sa lumière. Les anciens accès paludéens se réveillent ; aux mille détails quotidiens irritants qu'entraîne le commandement normal d'une semblable troupe s'ajoutent chaque jour des difficultés nouvelles : l'hostilité des habitants, l'imminence d'une attaque, la fausse direction donnée à la colonne par un guide infidèle, et, par-dessus tout cela, le manque d'eau et de vivres. Il faut avoir eu, comme l'un de nous, la glorieuse mais écrasante responsabilité de diriger une en-

treprise de ce genre, pour se rendre compte de l'état d'esprit d'un Voulé parvenu à un pareil état d'irritation nerveuse. Il faut avoir connu, d'autre part, l'exaspérante mauvaise foi des guides indigènes s'efforçant, avec une hypocrisie consommée, de nous éloigner du point d'eau, des silos indispensables à l'existence de la colonne, pour comprendre le geste qui, dans ce cas d'extrême danger, punit les traîtres. Ce fut dans de semblables conditions, nous n'en doutons pas, que Voulé commit son premier meurtre.

Mais après... Après; cet état d'exaspération devint véritablement délirant, et d'autres crimes suivirent, de plus en plus fréquents, de moins en moins justifiés. Peut-être aussi l'exemple, une première fois donné par le chef, fut-il suivi par des subalternes, à son insu.

Un membre de la mission, renvoyé au Soudan par mesure disciplinaire, dénonça par vengeance ses camarades — ses complices de la veille — et apporta des preuves si convaincantes que l'autorité militaire supérieure décida d'enlever au capitaine Voulé le commandement de la mission.

Cependant, Voulé, après avoir triomphé de difficultés inouïes, approchait du terme qui lui avait été fixé, touchait de la main la victoire si chèrement gagnée, quand on lui signala l'arrivée du lieutenant-colonel B..., venant le relever de son commandement. Que ce fût là l'expiation plus ou moins méritée de ses crimes, que ce fût,

en tout état de cause, son devoir militaire strict de se soumettre, de semblables considérations n'étaient plus capables d'influencer sa mentalité, dirigée par une nouvelle loi morale. Il ne vit, lui, que ce fait brutal : le colonel B... venant, à l'heure de la victoire, lui ravir le prix de ses souffrances et de ses efforts. Il réunit en hâte ses tirailleurs, fait passer en eux l'indignation qui l'aveugle et les entraîne à sa suite. Bientôt, le colonel B... apparaît dans la brume du matin, chevauchant à la tête de son escorte. Le lieutenant M... est auprès de lui. Voulé salue militairement :

— « Mon colonel, vous êtes indigne de vivre... Nous vous avons condamné à mort... Tirailleurs, faites votre devoir ! »

Le colonel B..., se dressant sur son cheval, dans un geste éperdu, interpelle les tirailleurs :

— « Ne reconnaissez-vous pas votre colonel ? »

Mais, au même instant, il tombe mort, criblé de balles.

Quelques heures plus tard, Voulé va voir le lieutenant M... Ce dernier, blessé à la cuisse par le feu de salve qui a tué son colonel, est convaincu que Voulé, ayant tout intérêt à supprimer un témoin gênant, vient pour l'achever, et il lui demande quelques minutes pour écrire à sa famille. Voulé le rassure avec douceur et lui exprime ses regrets en lui affirmant qu'il n'éprouve aucun ressentiment contre lui. Puis il

rentre au camp et met ses camarades de mission au courant de ce qui vient de se passer :

— « Voilà ce que j'ai fait — conclut-il. Je lis dans vos yeux que vous me considérez comme un assassin, désormais indigne de votre estime. *J'ai conscience, moi, d'avoir fait mon devoir.* Adieu ! Vous ne me reverrez plus. »

Ils ne devaient, en effet, plus jamais le revoir.

*
* *

Toute l'explication de l'attitude du capitaine Voulé est dans ces mots : « J'ai conscience d'avoir fait mon devoir ».

Ils synthétisent ce que nous avons dit de l'acquisition morbide — sous l'influence du climat et du milieu — d'une loi morale nouvelle par le colonial.

*
* *

Dès qu'on dépasse l'action du climat et du milieu et qu'on étudie les lésions mentales consécutives aux infections surajoutées (fièvre jaune, dysenterie, trypanosomiase, etc...), on dépasse le domaine du *cafard* proprement dit, — de ce qu'on a, beaucoup trop rapidement, décrit sous les noms de *soudanite* et de *biskrite.* — On entre alors dans la région si riche, et encore relativement peu explorée, de la psychiâtrie colo-

niale, où l'École de Bordeaux, sous l'énergique impulsion du professeur Régis, — qui a stimulé des élèves comme Cazanove, Hesnard, Martin, Ringenbach, etc..., — s'est taillé la part du lion.

Nous n'y entrerons pas (du moins ici, nous réservant de le faire dans les revues spéciales).

Ce que nous avons dit de l'aide que le paludisme offre aux radiations solaires pour altérer les personnalités si résistantes des *hypersthéniques* s'explique par ce fait que la fréquence si universelle du paludisme en fait presque une des caractéristiques du climat colonial. Encore avons-nous eu soin de dire, en décrivant le cafard des *hyposthéniques,* que nous ne parlions, dans cette description spéciale, que des coloniaux indemnes de tout paludisme, car, chez ces hyposthéniques, la résistance moindre est vaincue par l'action seule du soleil et du milieu.

Lorsque, chez eux, le paludisme survient, on voit apparaître, non plus comme chez les hypersthéniques que nous venons d'étudier, des actes de cruauté et des crimes impulsifs, mais, de préférence, des manies inoffensives, des stigmates de psychasthénie, des phobies, des crises de doute.

Celui-ci, par peur du soleil, ne sort qu'à la nuit close et passe ses journées dans un abri souterrain, dont toutes les issues sont tendues de rideaux verts. Si, d'aventure, une affaire d'ex-

trême urgence l'oblige à sortir avant le crépuscule, il ne s'expose au soleil que protégé par une ombrelle et un casque, sous lequel il a disposé une couche isolante d'éponges et de linges ruisselants d'eau. Un de ces héliophobes, ingénieur distingué, était hanté par l'obsédante manie de détourner le cours du Gulf-Stream et consacrait ses loisirs à la recherche de ce passionnant problème. Rapatrié, il guérit.

Un autre, par contre, niant systématiquement l'action du soleil à travers la boîte cranienne, se serait cru déshonoré s'il avait affronté les ardents rayons du soleil de midi avec une autre coiffure qu'une sorte de petit canotier en papier de son invention, confectionné de ses mains, avec de vieux journaux. Un de nos plus intimes camarades, d'une intrépidité, d'une bravoure à toute épreuve sur la terre ferme, n'était sur l'eau qu'une loque humaine, défaillant aux moindres oscillations de sa pirogue.

Si l'action radio-paludéenne se prolonge, *l'amnésie coloniale* précède l'entrée du sujet dans une psychose confirmée. Il perd d'abord la mémoire des noms, et cela d'une façon parfois absolue ; tel médecin ne peut plus rédiger une ordonnance ; tel fonctionnaire ne peut plus envoyer de ses nouvelles à sa femme et à ses proches, dont il a oublié l'adresse. Quand l'amnésie est bien constituée, elle se complique « d'amnésie de fixation », c'est-à-dire que le

malade ne peut plus fixer dans sa conscience les faits qui se passent devant lui.

S'il survient un accès radio-paludéen, cet accès crée un véritable trou dans la mémoire (amnésie lacunaire), trou autour duquel, dans le temps,

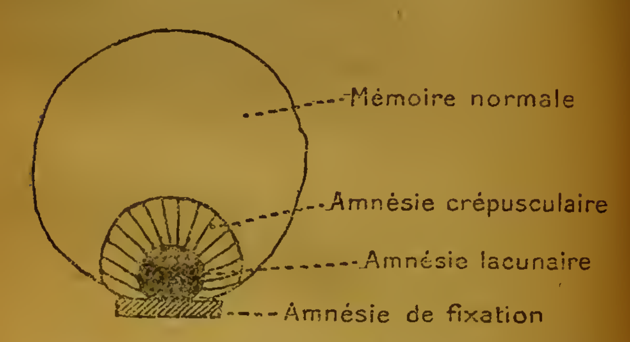


FIG. 15. — *Schéma de l'amnésie coloniale* (d'après A. Le Dantec).

surnagent des souvenirs confus (amnésie crépusculaire). Le Dantec a donné le schéma ci-joint, très compréhensif, des diverses formes d'amnésie.

Cette amnésie coloniale accentue la « déprésentification ». L'ancienne personnalité se désagrège.

Les idées pathologiques organisent librement leur polypier morbide.

On voit alors se former : soit une *mélancolie confusionnelle,* soit un *délire de persécution à forme confusionnelle,* dans les réactions desquelles le tempérament mental du sujet joue un rôle sur lequel nous avons suffisamment insisté.

A un degré de plus, c'est la *confusion mentale chronique* et la *démence précoce* (1).

Nous retrouvons donc ici, cliniquement, ce que nous avons établi anatomiquement et pathogéniquement dans nos deux premiers chapitres.

III

Le cafard de la femme coloniale.

On reproche souvent au médecin d'être un iconoclaste. Il touche, en effet, de ses mains brutales, aux idoles et aux légendes. C'est d'ailleurs ce qu'on nous a personnellement déjà reproché, avant que notre *Courage* paraisse en librairie, quand, dans le *Diagramme psychologique de la bataille* (2), nous avons montré que l'héroïsme se cultivait comme une fleur, dont la racine est notre organisme physique. Et pourtant !

(1) A notre avis, la psychiâtrie coloniale apporte une forte contribution au rôle de l'intoxication en pathologie mentale et confirme les idées du professeur Régis.

Nous ajouterons ici que les *psychoses paludéennes* auxquelles nous avons assisté nous ont montré, beaucoup plus qu'on ne le dit, une très grande fréquence d'hallucinations auditives.

L'un de nous, qui a eu à diriger la lutte dans une colonie contre une grave épidémie de *peste*, n'a observé aucun cas de délire. Il a vu, au contraire, dans toutes les observations de *fièvre jaune*, un délire calme, optimiste, essentiellement professionnel. Enfin, il ajoute qu'on ne saurait trop souligner l'importance des formes médico-légales de la *trypanosomiase*, improprement appelée *maladie du sommeil*.

(2) *Mercure de France*, 16 juin 1917.

Il semblerait que nous dussions galamment laisser croire que la femme, à l'organisme souple et plus résistant qu'il n'en a l'air, ignore le cafard. Il serait de meilleur ton de supposer que si quelque insecte trouble son entendement, ce sera tout au plus un papillon aux ailes sombres ou une coccinelle, une « bête à bon Dieu ».

La situation de la femme européenne aux colonies la met, au point de vue de ses occupations et de ses conditions matérielles, à l'abri des causes de déformation mentale auxquelles les hommes sont exposés. A de rares exceptions près, elles ignorent la vie de poste et vivent dans des centres de création ancienne, offrant le maximum de confort réalisable aux colonies. Elles ne sont enfin soumises à aucune des obligations professionnelles qui contraignent les hommes à braver à toute heure les dangers résultant de la radiation solaire et de l'humidité.

Cependant, même dans ces conditions, le climat et le milieu de la colonie semblent exercer une action excitante sur leur sphère sexuelle.

Si les médecins sont cruellement prosaïques en disant : « *Mulier tota in utero* », il n'en est pas moins exact que bien des causes nocives qui mettent en évidence la personnalité fondamentale exagèrent chez la femme l'être d'amour qu'elle... est normalement.

On a dit de l'opium : « Tant vaut l'homme, tant

vaut la drogue », parce qu'il laisse la personnalité s'extérioriser dans une ivresse libérée des notions éthiques. Claude Farrère, qui le connaît bien, a écrit : « Les nerfs féminins sont troublés amoureusement par l'opium. » ... « Aux femmes, créatures d'amour, il exaspère et multiplie l'ardeur amoureuse ; aux hommes, créatures de pensée, il supprime le sixième sens, qui s'oppose grossièrement aux spéculations cérébrales » ; « la sensibilité des femmes s'ouate et se feutre pendant l'ivresse noire, si bien que le contact brutal des hommes leur paraît alors délicat et souple comme le contact d'un androgyne. »

Le soleil possède une action absolument analogue. C'est dans leur sexe que les femmes coloniales sont physiquement atteintes par les multiples agents pathogènes coloniaux qui guettent leur faiblesse.

Toute leur vie psychique se concentre dans le domaine sentimental. Le malheur est qu'elles sont privées de tout ce qui pourrait tromper cette soif du romanesque qui est souvent comme la sublimisation de l'instinct le plus impérieux. Elles n'ont plus, comme en France, la ressource du théâtre, de la musique pour écouler, en de passagères extases, le trop-plein de leur sensibilité. Certaines demandent à la lecture de romans passionnels de quoi combler artificiellement le vide de leur cœur. Ce n'est, las ! qu'un pitoyable procédé de Gribouille : ces orages de passion ne

font qu'augmenter le trouble de leurs sens et le désenchantement de leur âme. Le mari regagnant le foyer conjugal, sa journée terminée, trouve une femme languissante, les yeux encore rouges de pleurs furtivement essuyés.

Est-ce à dire qu'il y a, aux colonies, plus de ménages désunis que dans la métropole et plus de maris trompés ?

C'est là une question que le bureau des statistiques n'a pas résolue.

Disons, en tout cas, que la complaisance des maîtresses de maison à l'égard de certaines liaisons est encore plus grande que dans ce qu'on appelle le « monde » parisien... ce qui n'est pas peu dire.

Combien en trouvons-nous, aux colonies, de ces victimes de leurs nerfs, qui chantent d'éternelles romances avec des don Juan éphémères; ...qui maudissent l'amour... à chaque trahison...; puis renouvellent l'épreuve et font à nouveau des serments éternels au sort toujours éphémère...

*
**

Cette action du climat est si nette que l'onirisme (1) qui accompagne les troubles mentaux paludéens est toujours, chez la femme coloniale, de coloration passionnelle.

(1) Onirisme : délire au cours d'un état de rêve.

*
* *

Ajouterons-nous que les succès remportés en France, pendant cette guerre, par nos tirailleurs sénégalais, auprès de certaines détraquées métropolitaines, ont jeté la plus grande stupéfaction dans le monde féminin d'outre-mer ?

Pour les femmes coloniales, le noir est inexistant au point de vue sexuel. Elles le laissent évoluer autour d'elles, dans l'intimité de leurs appartements, au même titre qu'un eunuque. L'idée d'un rapprochement sexuel leur apparaît contre nature, comme au nègre lui-même. Et cela est tellement conforme à la réalité qu'il a fallu les inconcevables aberrations de certaines femmes de la métropole pour que des indigènes osent, maintenant, envisager la possibilité, là-bas, de prétendre aux faveurs d'une Européenne.

*
* *

Pour être justes, nous terminerons en disant qu'il n'est pas rare de voir des femmes d'administrateurs accompagner fréquemment leurs maris dans leurs longues tournées et les dépasser comme endurance à la fatigue, à la chaleur, à la fièvre.

IV

Le cafard des indigènes.

La constitution psychique des indigènes, en dépit de sa simplicité, est passible d'affections plus ou moins graves.

Il faut, avant d'aborder ce sujet, établir une distinction entre les indigènes demeurés primitifs n'ayant pas, ou ayant très peu, subi notre influence; et les indigènes relativement civilisés, tels que les Sénégalais, depuis longtemps en contact avec nous. Il y a déjà un large fossé entre nos Sénégalais et ces primitifs de même race que les premiers confondent dédaigneusement sous l'épithète de *sauvages*.

*
* *

Les nègres primitifs.

Nous avons assez longuement exposé dans *le Courage* la constitution mentale de ces nègres primitifs pour ne dire ici que ce qui nous en est indispensable.

Leur intelligence, asservie à leurs instincts — en particulier à l'instinct de conservation —

ne s'exerce que dans le domaine des contingences d'ordre matériel. En dehors des préoccupations de défense, de subsistance et de reproduction, ils n'élaborent que des raisonnements sommaires, incapables de s'élever jusqu'aux idées générales de justice, de bonté, de dévouement.

Leur loi morale, uniquement basée sur la crainte, ne leur assigne d'autres limites que celles de leurs forces.

Leur jugement déficient les met à la merci de la première influence qui s'exerce sur eux.

Ces mentalités amorphes sont d'autant moins sujettes à des troubles mentaux qu'elles vivent dans leur milieu originel. L'absence de syphilis diminue encore leurs chances de psychose ; il est vrai que cette absence est compensée par la fréquence de l'alcoolisme, responsable des rares cas de démence que nous avons constatés chez eux.

*
* *

Il y a cependant, chez ces indigènes primitifs, des cas de neurasthénie qui nous ont profondément surpris, quand l'un de nous en a découvert l'existence.

Traversant, un jour, un coin de forêt complètement désert, il fut très étonné d'y apercevoir une hutte confortablement aménagée, à l'abri de laquelle un indigène, déjà âgé, somnolait étendu

sur un lit de branchages. Ce noir, interrogé sur les motifs de sa retraite en cet endroit désert, répondit qu'excédé par les rumeurs, les querelles, les commérages de son village, souffrant, au surplus, depuis quelques jours, de maux de tête et d'insomnies, il avait suivi l'exemple de tous les indigènes présentant les mêmes symptômes et était venu chercher un soulagement à son mal dans le repos et le recueillement. Cet homme était bel et bien un neurasthénique faisant une cure de solitude.

Telle est l'inaptitude de ces nègres au moindre effort cérébral que dans le néant relatif de leur existence ils trouvent encore matière à surmenage. Un indigène est incapable de supporter un long interrogatoire. Au bout d'une demi-heure, il commence à donner des signes manifestes d'hébétude et cesse bientôt de répondre à vos questions, déclarant qu'il ne les comprend plus et que *sa tête est fatiguée.*

On trouve dans chaque village du haut Oubangui une proportion assez forte d'idiots, incapables de pourvoir seuls à leur subsistance. Mais les autres habitants ne leur dament guère le pion au point de vue de la volonté. Leur aboulie en fait les créatures passives des féticheurs.

Voici un exemple qui montre bien jusqu'à quel point ils sont suggestionnables : dans un village de la Côte d'Ivoire, un nègre célibataire habitant une case isolée disparaît un jour sans laisser

aucune trace. Les soupçons se portent sur un de ses voisins qui, tout d'abord, nie énergiquement toute intervention en cette affaire. Les féticheurs insistent, chambrent notre homme, le pressent de questions, le cuisinent tant et si bien qu'il finit par faire les aveux les plus complets : une nuit, possédé sans doute par quelque mauvais génie, il a étranglé son voisin et est allé ensuite jeter son cadavre dans la rivière, en un endroit qu'il indique très exactement. Suivant la coutume du pays, on se borna à isoler le criminel dans un coin de la brousse déserte, où il serait désormais dans l'impossibilité de nuire à ses semblables, et l'affaire fut classée. — Quelques jours plus tard, brusque réapparition du prétendu assassiné, qui était tout simplement allé faire un voyage dans les environs. La population du village, le pseudo-assassiné en tête, se rendit auprès de la victime de cette erreur judiciaire pour proclamer son innocence et le rendre à la vie commune. Mais le brave homme, mis brusquement en présence de son ancien voisin, eut un accès d'indicible fureur. Il jura qu'il l'avait réellement étranglé, puis noyé, qu'il se sentait encore possédé par le génie du crime et que si on le remettait en liberté, il tuerait encore immanquablement. Ayant dit, il referma brusquement la porte de sa case au nez de ses visiteurs et ne voulut jamais quitter sa retraite. Nous pensons qu'il doit y être encore.

*
* *

L'état embryonnaire de la constitution psychique de ces noirs, leur indolence, leur imagination et leur intelligence rudimentaires, condamnent *a priori* les interprétations compliquées que l'on a voulu donner de certains de leurs usages, tout étranges qu'ils puissent paraître au premier examen.

C'est ainsi qu'on a eu tort d'attribuer à de la perversion mentale les coutumes sanguinaires que l'on retrouve chez la plupart des peuplades africaines. Que n'a-t-on pas dit de ces hécatombes de victimes humaines qui étaient sacrifiées chaque année, à date fixe, au Dahomey, pour apaiser les mânes des monarques défunts? En Afrique centrale, chez les A'Zandés, la mort d'un grand chef donne lieu à d'horribles scènes de carnage. Le défunt, revêtu de ses plus précieux gris-gris, est étendu dans sa case, éclairée par des lampes d'argile à huile de palme. Puis on introduit dans la salle mortuaire toutes ses femmes et tous ses esclaves qui sont égorgés, séance tenante, jusqu'au dernier. Le sang, en ruisseaux vermeils, s'échappe de la case et coule jusqu'au milieu de la place du village, où la population assemblée mange, boit, danse et hurle pour étouffer les râles d'agonie des victimes.

En vérité, dans cette immense terre d'Afrique

dévoreuse d'hommes, où la vie d'un être humain compte pour si peu de chose, il faut rechercher à ces effroyables pratiques des raisons toutes simples, banalement utilitaires. Nous sommes bien convaincus que dans l'ancien royaume du Dahomey, le roi Glé-Glé, le roi Béhanzin et leurs *cabécères* voyaient tout simplement dans ces sacrifices humains un moyen expéditif de se débarrasser périodiquement de personnalités indésirables. En ce qui concerne les A'Zandés, le sultan Sémio nous a fourni lui-même cette explication très plausible : que l'entourage d'un grand chef connaissant le sort qui lui était réservé à la mort du maître était intéressé — de la meilleure manière — à veiller avec toute la sollicitude désirable sur une aussi précieuse existence.

Il en est de même d'une foule d'autres perversions apparentes qui ne sont que les résultantes d'inéluctables nécessités.

Le cannibalisme s'observe surtout dans des régions pauvres en pâturages, par conséquent dépourvues d'animaux sauvages ou domestiques. Les indigènes, pour se procurer l'alimentation carnée qu'ils estiment indispensable à leur subsistance, sont bien obligés de se dévorer entre eux. Un jour que, pour un motif quelconque, l'un de nous avait dû inventorier le mince bagage de ses porteurs boubous, il découvrit un quartier de chair humaine dans le sac de l'un d'entre eux qu'il admonesta avec véhémence :

— « Es-tu donc plus sauvage que les chiens de brousse qui, du moins, ne se mangent pas les uns les autres ? »

Cet indigène, sans se déconcerter, nous laissa entendre que les chiens de brousse avaient grandement tort en cette affaire :

— « Si nous ne mangions pas ceux des nôtres qui viennent de mourir, expliqua-t-il, on les mettrait en terre et ce seraient les vers, les fourmis et les crabes qui les dévoreraient. N'est-il pas préférable que nous en ayons l'aubaine ? »

Nous n'insisterons pas sur les vices contre nature imposés aux indigènes par l'extrême rareté des femmes, qui sont accaparées par les sultans pour peupler leurs harems ou pour stimuler le zèle des chefs les plus méritants. Chez les A'Zandés, chaque soldat ou *bazynguère* est officiellement assisté d'un jeune éphèbe qui l'accompagne dans tous ses déplacements.

Il est enfin incontestable que le noir primitif, brutal, tuant, massacrant avec une facilité déplorable, n'est jamais cruel, ne prémédite jamais la souffrance, ne s'attache jamais sciemment, volontairement à torturer. Ce n'est d'ailleurs pas chez lui excès de sensibilité, mais inaptitude aux complications psychiques que suppose la cruauté raffinée. Il faut avancer dans la hiérarchie des races africaines pour trouver cette dernière.

*
* *

Le noir primitif est donc un simple dont tous les actes sont inspirés par ses instincts naturels. La perversion mentale, la dépravation sont hors des possibilités de son intelligence et de son imagination (1). En dehors de l'*idiotie* constitutionnelle et de la *démence* acquise — surtout de la démence alcoolique — ses troubles mentaux ne se caractérisent que par une augmentation de son aboulie (2).

Son CAFARD est surtout fait d'asthénie sur un fond de vague tristesse. Il en a trouvé instinctivement la thérapeutique dans le repos et l'isolement.

(1) La tendance à trouver à tous les phénomènes l'explication la plus simple a amené les nègres primitifs à une conception éminemment spiritualiste de la *démence*. Ils ne peuvent admettre que cette chose impondérable, immatérielle qu'est la pensée puisse être, dans son altération, le résultat d'une lésion cérébrale. Il en est de même de la criminalité, du moins pour les indigènes déjà parvenus à un certain degré de perfectionnement intellectuel et moral et qui ont la notion de la criminalité. Il leur paraît inadmissible que, dans une collection d'individus placée dans des conditions identiques, les uns tuent leurs frères alors que les autres les respectent. Pour eux, les déments et les criminels sont, au même titre, des irresponsables qui ont perdu leur personnalité. Ils sont possédés par l'esprit d'un trépassé qui s'est réincarné en eux et qui utilise leur cerveau, leur corps, leurs membres pour se divertir ou pour exercer ses vengeances. Partant de ce principe, ils se bornent à isoler les criminels et les déments pour les mettre dans l'impossibilité de nuire. Chez certaines peuplades, une médication, paraît-il, très efficace consiste à les rouer de coups jusqu'à ce que l'esprit de l'indiscret trépassé s'en trouve tellement incommodé qu'il déserte le corps de son hôte.

(2) Ajoutons que nous n'avons jamais, personnellement, eu l'occasion de constater chez eux des lésions cérébrales ou cérébro-médullaires à forme de paralysie générale.

*
* *

Les Sénégalais.

Quoique la variabilité de l'intelligence soit très prononcée suivant les races sénégalaises et les individus, le contact prolongé avec les Européens a introduit dans les cerveaux des idées générales de justice, de bonté, de dévouement, de sacrifice.

Il est possible que cette introduction, un peu rapide — nous dirions presque un peu artificielle — dans des personnalités primitivement bâties sur le modèle que nous venons de tracer succinctement, désharmonise ces mentalités dont l'harmonie tenait à la pauvreté.

Peut-être est-ce à cela que nous devons de voir chez nos tirailleurs des formes plus riches de troubles mentaux.

Une sorte de *désorientation à crises* se produira, qui apparente leur *cafard* à celui des anormaux que nous étudierons dans un chapitre spécial, et qui explique les actes de violence observés dans la colonie et reproduits quelquefois au cours de la guerre actuelle.

*
* *

Dans leur bref verdict sur les personnes et sur les choses : *y a bon* ou *y a pas bon*, les Sénéga-

lais résument tout un monde de lentes méditations que leurs rudes caboches ont péniblement élaborées. Il en va bien plus simplement quand leur confiance absolue en leur chef les exonère de cet effort de réflexion et que dès l'instant où le chef a parlé, il est inutile de chercher à comprendre : *y a bon.*

Ce n'est d'ailleurs pas notre moindre mérite de leur avoir inculqué, quant à la notion générale du Bien et du Mal, *du Fas et Nefas,* des principes directeurs bien acceptés par eux et de tous points conformes à notre loi morale. Ils accueillent sans restriction notre code de justice militaire ; mais, dès ici, il faut tenir compte de leur amour-propre, de leur orgueil — résultat fréquent des idées nouvelles semées dans leurs mentalités et qui, les faisant se comparer à ceux qu'ils appellent les *sauvages,* les pousse fatalement à exagérer leur personnalité. Et ceci en fait un instrument merveilleux ou redoutable, suivant l'habileté de celui qui est appelé à s'en servir.

*
* *

Réunis en collectivité, leur suggestibilité leur donne une âme moutonnière qui a son *cafard* spécial, que nous allons d'abord étudier avant de regarder les réactions individuelles.



Le cafard collectif. — Le tirailleur sénégalais est essentiellement un *cabochard;* ceci constitue déjà une première forme de son cafard, particulièrement désagréable pour le chef qu'il ne connaissait pas encore, ou qui n'a pas su lui plaire. Cette forme de cafard est éminemment contagieuse, intoxiquant d'emblée toute une troupe, pour des raisons très diverses qu'il faut savoir prévoir et prévenir. C'est parfois sous le coup d'une de ces crises de nostalgie qui s'emparent de ces indigènes après une trop longue campagne loin de leur Sénégal. C'est encore sous l'action dépressive d'une longue immobilisation dans un poste où ils ont été astreints à des corvées qu'ils jugent indignes d'eux. C'est, enfin, sans aucune raison apparente, sans autre motif que l'éclosion du cafard lui-même.

Les hommes, irritables, nerveux, passent leur temps à discuter, à s'exciter mutuellement par groupes de plus en plus bruyants. Ils envahissent, à tour de rôle, la tente du chef pour *calamer* (réclamer), à propos de tout, à propos de rien, sur un ton acerbe, souvent violent. Un jour, tous, d'un commun accord, refusent de se rendre au travail. Le lendemain, ils s'abstiennent de venir toucher leur ration pour se réserver le droit de *calamer* le surlendemain, parce qu'ils n'ont pas mangé. Ils font songer à ces gamins

nerveux, quinteux, qui semblent chercher à provoquer par toute sorte de méchants tours la nécessaire détente d'une gifle. — Les choses tournent parfois si mal qu'il faut, pour éviter une mutinerie, relever les officiers commandant cette troupe. — Souvent aussi, en quelques heures, tout rentre dans l'ordre : il a suffi de quelques sanctions bien appliquées ou de l'intervention de quelques gradés indigènes influents qui ont parlementé patiemment avec leurs hommes et les ont retournés.

Ceci se passait à la mission Voulé-Chanoine :

A la suite de l'assassinat du lieutenant-colonel B... et de la disparition des capitaines Voulé et Chanoine, les tirailleurs de la mission, démoralisés, refusaient obstinément, depuis plusieurs jours, obéissance au capitaine J..., qui avait pris le commandement. Ils avaient, quelques jours auparavant, renoncé de leur plein gré à faire partie d'un autre détachement de mécontents qui avaient demandé et obtenu de retourner au Sénégal, et, maintenant, ils refusaient de continuer la marche en avant. Ils étaient littéralement affolés par le *cafard* et ne savaient plus ce qu'ils voulaient. L'intervention du capitaine J... et de ses collaborateurs européens, loin de les rassurer, de les calmer, ne faisait que les exaspérer davantage. — Deux sous-officiers indigènes se décidèrent alors à aller trouver le capitaine J..., qu'ils supplièrent de disparaître du camp

pendant deux jours et de se fier entièrement à eux pour rétablir la situation. — Pendant quarante-huit heures, ces deux sous-officiers sénégalais ne cessèrent d'aller de tente en tente, de groupe en groupe, haranguant, palabrant.

Le surlendemain, ils se rendirent auprès du capitaine J... :

— « Mon capitaine, tu peux prendre le commandement de tes tirailleurs ; ils marcheront. »

Ils marchèrent si bien qu'ils allèrent jusqu'au Tchad et jusqu'à Koussouri, où ils prirent une part glorieuse à la défaite définitive de Rabbah.

*
* *

Les Sénégalais sont d'une bravoure, d'une témérité folles au combat en rase campagne. L'odeur excitante de la poudre, la vue du sang, déjà si puissante sur les organismes européens, réveillent tous leurs nerfs et font d'eux de véritables bêtes fauves indifférentes au danger. La mimique active du combat détermine une décharge ininterrompue d'émotions successives, redoublant à leur tour l'activité de la mimique. Il en résulte une véritable ivresse qui ne laisse plus de place à la raison. Ce sont à ce moment des hommes furieux, enivrés de gestes, incapables de comprendre les ordres de leurs chefs. Ceci explique le coup de folie de certains déta-

chements indigènes emportés par un élan irrésistible au milieu de masses ennemies très supérieures en nombre qui les massacrent jusqu'au dernier. Les individus isolés que l'on peut arrêter en faisant usage de la force restent un instant agités de tremblements, hébétés, les yeux hagards, complètement inconscients.

*
* *

Par contre, suivez-les, en colonne dans l'immense forêt, semée d'embûches, de l'Afrique centrale. La troupe chemine sous bois entre deux murailles impénétrables, faites de branchages, de lianes entrelacées. Tout à coup, à bout portant, derrière cette muraille, éclate une rafale de coups de feu qui couche par terre une vingtaine d'hommes. Puis les agresseurs invisibles, intangibles, détalent en toute sécurité, pour aller, un kilomètre plus loin, tendre la même embuscade avec le même succès. — Après quelques semaines de cette guerre de traîtrise, les Sénégalais les plus braves sont démoralisés. L'invisibilité de ces mystérieux ennemis, l'imminence incessante du danger qu'ils ne peuvent conjurer, l'impossibilité surtout de tout combat ouvert et de toute vengeance apaisante, les plongent dans un état d'anxiété et de panophobie qui leur enlève toute valeur militaire.

*
**

Le cafard individuel. — Ce que nous venons de dire de l'âme sénégalaise grégaire : sa suggestibilité, son impressionnabilité, la facilité avec laquelle les instincts se libèrent de la raison, l'instinct de meurtre, dans la bataille, l'instinct de conservation personnelle dans la panique, nous font supposer *a priori* que les formes spéciales du *cafard* individuel du tirailleur sénégalais seront déclanchées par l'autosuggestibilité ; la même impressionnabilité devenue ici de la susceptibilité, l'impulsivité... que rendra plus redoutable l'orgueil, résultat inévitable de la hâtive et un peu superficielle culture européenne ds ces mentalités primitives. — Ceci est la rançon fatale d'une œuvre remarquable de civilisation, dont les résultats ne peuvent — malgré ce tribut à payer — que nous enorgueillir.

Ajoutons que le paludisme joue assez souvent son mauvais rôle.

A la base de ces redoutables crises, à dénouement si souvent tragique, on retrouve toujours une blessure d'amour-propre, plus ou moins justifiée, compliquée du chagrin d'avoir perdu — ou de croire avoir perdu — la confiance du chef.

Au cours des explorations de l'un de nous, notre camarade de mission, trompé par des apparences, accusa un de nos sergents sénégalais, nommé Abdoullaye, qui nous était personnelle-

ment très dévoué, d'avoir commis un larcin dans un village. Sans prendre la peine de se disculper, ce sergent, tremblant d'émotion, s'adressa à nous :

— « Tu crois, toi, qu'Abdoullaye est un voleur?

— « Tu as entendu ce que vient de déclarer le commandant... Qu'as-tu à répondre? »

Abdoullaye partit en courant comme un fou. — Pressentant ce qui allait se passer, nous nous mîmes à sa poursuite et pûmes arriver à temps pour lui enlever son fusil et l'empêcher de se brûler la cervelle.

On ne compte plus les Sénégalais qui, à la suite d'un reproche mérité ou immérité de leur chef, rentrent dans leur case, prennent leur fusil et vont se suicider, à une certaine distance, dans la brousse.

D'autres, en proie à une véritable crise furieuse, assassinent leur chef et, le plus souvent, se suicident aussitôt après.

Pendant le séjour de l'un de nous dans le haut Oubangui, deux capitaines furent assassinés par leur ordonnance, à quelques semaines d'intervalle, dans des conditions identiques. Ils avaient, tous deux, sous l'empire de la colère, commis la faute de frapper leurs tirailleurs-ordonnances. Ceux-ci, quelques minutes plus tard, pendant que leurs officiers étaient à table, les fusillèrent à bout portant et se suicidèrent aussitôt après.

Dans la haute Côte d'Ivoire, un tirailleur condamné par un officier, qui faisait fonction de juge, à restituer une femme indigène qu'il avait achetée dans un village voisin, estima la sentence inique. Il tua l'officier à l'issue de la séance, ainsi que trois tirailleurs qui avaient tenté de le désarmer, et, blessé lui-même, s'acheva d'une balle dans la tête.

Dans tous ces cas — et nous pourrions, d'ailleurs, en citer bien d'autres, — les meurtriers ont agi impulsivement, sans préméditation. Psychologiquement parlant, ils ne sont pas responsables.

Il est à noter, d'autre part, qu'aucun de ces hommes, après la perpétration de son crime, ne tenta d'échapper par la fuite aux conséquences de son acte, alors que, cependant, les circonstances s'y prêtent admirablement. L'immense forêt équatoriale, avec ses inépuisables ressources en vivres, ses villages hospitaliers, leur offrirait un asile sûr, permettant de dépister et de décourager toutes les recherches.

Nous croyons pouvoir affirmer que, dans de semblables conditions, il ne s'est jamais produit de désertion parmi nos troupes sénégalaises occupant le territoire du haut Oubangui. Il nous est, personnellement, arrivé d'accepter, pour effectuer un trajet de plus de cinq cents kilomètres entre Rafaï et Koutchouk-Ali, une escorte composée en majeure partie de tirailleurs sénégalais

envoyés à la côte pour être traduits devant un Conseil de guerre ; aucun homme ne manquait à l'appel à notre arrivée à Rafaï.

Récemment, au Sénégal, nous avons vu des exemples de jeunes indigènes engagés volontaires, exaspérés par la discipline dès leur incorporation, et, dans un accès de fureur, tuant ou blessant grièvement plusieurs gradés européens par lesquels ils se croyaient molestés. Mais chez ces derniers, provenant directement de leur village, non encore soumis au régime nouveau, le négativisme de celui qui n'est pas encore adapté s'ajoutait à la blessure d'amour-propre. Loin de se faire justice, ceux-là prétendaient, au contraire, avoir légitimement agi et n'éprouvaient aucun remords.

On voit qu'à la base de leur acte criminel se retrouve cet état de désadaptation, dont nous avons si raison de souligner l'importance.

*
* *

En résumé :

Le climat et le milieu coloniaux — en dehors des psychoses confirmées auxquelles il semble qu'ils donnent fréquemment une tonalité agressive — produisent des troubles lents du système nerveux qui modifient la personnalité et dont l'ensemble forme le *cafard colonial.*

L'équation individuelle jouant son rôle prépondérant donnera :

des troubles psychiques à base d'aboulie chez les hyposthéniques ;

des troubles psychiques à base d'impulsions chez les hypersthéniques ;

des troubles à coloration passionnelle chez la femme.

L'étiologie de ces troubles est indiscutablement coloniale — donc bien spécifique — car les sujets que nous avons étudiés :

sont devenus anormaux aux colonies,

sont redevenus normaux quand ils sont rentrés en France.

CHAPITRE IV

Le Cafard du Soldat normal

Nous avons déjà dit que nous envisagerions eulement l'action des émotions longuement renouvelées et non les neurasthénies aiguës ou s troubles psychiques graves consécutifs aux efforts physiques violents de l'assaut.

Ici, comme dans les régions tropicales, seuls es troubles de la personnalité lentement acquis méritent le nom de *cafard.*

Nous allons voir à nouveau dans la symptomatologie le rôle important de la constitution nerveuse du sujet.

Un des aides-majors de l'ambulance de l'un de nous, Jurassien calme et plein d'humour, devisant n jour du cafard avec nous, le docteur Paul lartin, entre deux bouffées de sa pipe savamment culottée, nous « sortit » cette phrase expressive :

— « On a le cafard quand on s'emm...bête.

Suivant son tempérament, on pleure, on rouspète ou on fait des ...bêtises. »

Que voilà bien notre classification : l'hyposthénique, l'hypersthénique, l'anormal !

*
* *

La vie de secteur est déjà fatigante par sa monotonie. — Physiologiquement, un des problèmes les plus intéressants à étudier est la fatigue consécutive à l'immobilité.

Salluste raconte que le vieux roi Massinissa aimait à montrer sa puissance de résistance en battant les jeunes gens à rester debout les pieds dans la même empreinte (1). Les mêmes masses musculaires contractées sans pause s'épuisent. Le cheval ardent se fatigue plus à ronger son frein qu'à travailler librement.

La monotonie des occupations d'un secteur finit par contracturer la mentalité. — Il se passe là un phénomène comparable à la crampe des écrivains.

L'esprit est alourdi par les obsessions, psychologiquement assimilables aux crampes musculaires. — La pensée, fonctionnant sans variations, traduira sa fatigue par le déclanchement automatique des mêmes préoccupations ; et c'est en ce sens que Figaro disait : « L'ennui n'engraisse

(1) Lagrange, *La fatigue et le repos*. Alcan, 1911.

que les sots ». — Distraire veut dire détourner. « L'homme inoccupé, dit Lagrange, ne repose pas son cerveau pendant les longues heures qu'il passe à ne rien faire, en se répétant sans cesse : « Que je m'ennuie ! Que je m'ennuie ! » Il s'épuise chaque jour davantage par la perte incessante d'une énergie nerveuse dont les réserves sont pourtant bien précaires, et finit par augmenter sa fatigue. »

La vie de tranchées permet à l'homme de tourner stérilement dans son « moi », comme un psychasténique, de se livrer à l'angoissante chasse des préoccupations familiales, de devenir ce « bourreau de soi-même » dont parle la philosophie antique.

Cette inactivité tonique qu'est la garde « contractée » devant l'ennemi demande autrement d'énergie qu'une guerre « fraîche et joyeuse ». Les Arabes ont pu jadis conquérir un vaste empire, parce que le paresseux supporte parfaitement les efforts violents, mais momentanés, suivis de longues périodes d'inactivité (1).

Un ministre de la guerre, M. Paul Painlevé, a dit : « La monotonie du sacrifice ajoute à sa grandeur. »

En dehors de toute hémorragie de la sensibilité d'origine émotionnelle, l'invariabilité des occupations joue un rôle indiscutable dans l'appa-

(1) Payot, *L'Éducation de la volonté*. Alcan.

rition de *l'ennui,* signal-symptôme tout à fait initial de la fatigue. Seul le « mental » — et non le « physique » — est touché dans tout ce qu'il a de plus délicat. Cet ennui est à la fatigue ce que l'aura est à la crise épileptique.

Le potentiel énergique n'est pas encore entamé, mais la synthèse mentale est déjà altérée. La substance chromatiqne du corps cellulaire du neurone est normale, mais les agents de liaison les plus subtils, les voies d'association interneurotiques les plus fines et les plus fragiles sont touchés. Ce n'est encore que de la désadaptation ; mais *cette désadaptation est la révélation psychique de la fatigue qui se prépare.*

Les observations de Tissié (1), de Lagrange sur les coureurs cyclistes E. de Perrodil, Huret, Stéphane ont montré qu'avant d'être fatigués, ces athlètes étaient « ennuyés ».

Ensuite, *avant la fatigue organique,* vient encore *la sensation de fatigue.* C'est là un avertissement qui a pour effet de mettre obstacle à toute dépense excessive de forces (Lagrange).

Une loi des plus importantes à connaître pour l'éducateur — qui s'adresse à la pensée — et pour le conducteur d'armées, qui s'appuie sur l'esprit d'offensive de ses troupes, est celle que nous formulons ainsi :

(1) Dr Philippe Tissié, *La fatigue et l'entraînement physique.* Alcan, 1897.

La personnalité mentale étant à la personnalité physique ce que la fleur délicate est à la plante, c'est elle qui, la première, traduira par ses modifications les altérations latentes de l'organisme.

La « présentification » étant la fonction synthétique cérébrale la plus perfectionnée, l'ennui sera le tout premier signe de la fatigue cérébrale. — Puis viendra la sensation de fatigue. Enfin la fatigue elle-même (1).

Si on ne tient pas compte de la sensation — purement psychique — de fatigue cachée derrière un facies florissant, si on oblige l'homme à faire appel à la volonté, cet effort d'énergie attaque directement les réserves cérébrales, entame le capital, le compromet pour la suite ; c'est là ce qui est exprimé dans ce dicton : « Lorsqu'un bon cheval tombe, il ne se relève plus ». On se ruine ainsi quelquefois pour de longues années.

*
* *

Mais la vraie cause — nettement pathognomonique — de fatigue cérébrale dans la guerre actuelle est la *série indiscontinue des petites*

(1) Il est entendu que nous parlons de fatigue *cérébrale*. Dans les jeux, dans les sports, l'exercice localisant ses effets aux fonctions musculaires automatiques, la fatigue *musculaire* se produit sans ennui, parce qu'aucun emprunt n'a été fait au capital d'énergie cérébrale. — Si l'exercice est poussé jusqu'à un point tel qu'il faut faire appel à la volonté, l'ennui apparait et avec lui la sensation *générale* et *pénible* de fatigue.

émotions. Déjerine, Dupré ont montré que l'émotion est la forme la plus fréquente et la plus grave de surmenage physique et psychique. Elle a, en effet, un retentissement général sur tout l'organisme :

1° *Sur la circulation.* — Elle fait rougir et pâlir. Dans certains cas, son action sur la circulation est telle qu'elle agit à la façon d'un choc sur le bulbe, et, — soit gaie, soit triste, — apparue brusquement, peut donner la mort. Nous ne discuterons pas ici la théorie de Lange et de William James sur la priorité de l'état circulatoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, précédant ou suivant, cet état circulatoire n'est pas niable, pas plus que les phénomènes respiratoires de l'émotion.

2° *Sur la nutrition générale.* — C'est ainsi que le diabète nerveux peut être engendré par le surmenage émotionnel.

3° *Sur le foie* — dont l'émotion peut créer la congestion. Le peuple dit : « se faire de la bile », et les médecins ont observé des cas d'ictère émotif. Cette congestion du foie est, soit rapide (réflexe), soit lente par auto-intoxication consécutive aux troubles des échanges organiques. (Lagrange, Glénard, François Franck.)

4° *Sur le tube digestif.* — « L'estomac et le foie du conscrit saisi de peur, disait Trousseau, pleurent dans son intestin grêle ; l'intestin grêle pleure dans le gros intestin, et celui-ci, ajoutant

ses sécrétions à celles qu'il reçoit, le besoin d'évacuer se produit instantanément. »

5° *Sur la vessie.* — On connaît la polyurie émotive des examens, etc..., et Mosso et Pellacani, deux physiologistes italiens, ont appelé ce réservoir un « esthésiomètre des plus délicats ». Dans un tableau connu, Rembrandt n'a pas oublié de faire pisser de peur Ganymède suspendu dans les airs.

6° *Sur toutes les glandes.* — On sait qu'une forte émotion peut tarir le lait d'une nourrice. Quant à l'effet sur les glandes lacrymales et les glandes sudoripares, il est tellement connu !

7° La physio-pathologie contemporaine a surtout mis en évidence l'échange de mauvais procédés qui existe entre *les glandes à sécrétion interne,* dont nous avons parlé dans notre premier chapitre, et l'émotion. Nous avons cité : le corps thyroïde, les glandes surrénales, les glandes génitales, la glande pituitaire.

Une émotion violente ou des séries multipliées d'émotions moyennes ont pu développer cette irritation *du corps thyroïde*, qui s'appelle *maladie de Basedow* ou *goître exophtalmique,* dont on a observé la fréquence chez les soldats de la guerre actuelle : « Les sujets atteints de goître exophtalmique sont, en général, fantasques, irritables, mobiles et inégaux dans leur manière d'être et leur caractère... Ils ont au plus haut point de l'émotivité morbide, névropathique, se

traduisant non seulement par une impressionnabilité, une inquiétude, une anxiété psychique des plus intenses, mais encore par des phénomènes somatiques, surtout marqués dans le domaine de la vasomotion : palpitations, étouffements, angoisse précordiale, bouffées de chaleur et de pâleur, crises de sueur et de diarrhée » (Régis). Le cercle vicieux est net : l'émotion crée le goître, le goître produit une émotivité morbide.

Quant à l'action des émotions sur les *glandes génitales*, il suffit de rappeler l'irritabilité, l'impulsivité, la tristesse, etc..., liées à leur évolution rapide à la puberté et à leur involution à la ménopause.

Ce que nous avons dit des riches connexions intimes qui existent entre le nerf grand sympathique (nerf de l'émotivité) et les glandes à sécrétion interne fait bien comprendre ces interactions. Un médecin dernier cri appellera même *sympathicotoniques* les gens agités, excités.

Des travaux récents ont établi que les *glandes surrénales* sont de beaucoup les plus influencées par les excitations cérébro-spinales. L'explication de ce fait est très simple. Entre les centres nerveux et les glandes en général sont interposés des ganglions qui arrêtent ou ralentissent les excitations. Quand on étudie les effets des réflexes sur les muscles, on apprécie le temps en centièmes de secondes (il n'y a pas de ganglions

interposés) ; quand on envisage une glande, c'est par secondes qu'il faut compter. Mais, contrairement à ce qui a lieu pour les autres glandes, les nerfs qui se rendent aux surrénales sont dépourvus de ganglions. Ainsi les excitations d'origine cérébro-spinale y parviennent aussi facilement et aussi vite que lorsqu'elles se rendent aux muscles. Voilà comment toute émotion un peu forte retentit aussitôt sur les surrénales (1). Or l'altération de ces organes débute très insidieusement par une asthénie, une apathie que rien n'explique et qui contraste avec l'absence de tout autre signe morbide. Les malades restent constamment affaissés et appréhendent le moindre effort. C'est donc là un facteur sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention.

*
* *

On conçoit, devant ce tableau de l'action des émotions sur notre organisme, combien Régis, discutant la trop grande importance donnée dans l'étiologie des névroses et des psychoses au surmenage intellectuel, a raison d'écrire : « Le véritable surmenage est, en réalité, le surmenage *moral*, et je crois, observation faite, que l'homme peut travailler beaucoup de son cerveau sans fatigue et sans danger, à condition que son

(1) *Presse médicale*, 21 mai 1917.

labeur, si actif et si continu qu'il soit, ne se complique pas des déceptions, des tortures, des angoisses qui rompent l'équilibre et brisent les ressorts de l'organisme le mieux trempé... Les causes morales tiennent, en fait de causes psychiques, la première place, et, parmi elles, les *passions* et les *émotions*, qui les résument toutes en définitive. »

Quelle que soit votre vigueur musculaire, le surmenage émotif peut vous briser — sous votre apparence florissante — La double usure de l'effort et de l'émotion a vite raison des hommes athlétiques dont la sensibilité est trop vive.

Les grandes émotions « coupent bras et jambes » ; l'oreille perd momentanément sa finesse, la vue son acuité.

*
* *

Nous avons dit ailleurs que la sensibilité se conduit à la manière d'un liquide (1) dont le réservoir se trouve dans les cellules nerveuses. C'est parce qu'elle se conduit à la manière d'un liquide que, dans cette hémorragie brutale de la sensibilité qu'est la bataille, il y a chez les blessés une anesthésie très connue.

C'est aussi pour cela que chez les gens qui, par désespoir, aboutissent au suicide, les derniers

(1) *Mercure de France*, 16 juin 1917.

instants sont quasi ataraxiques, l'intensité de l'émotion ayant épuisé le système nerveux.

A condition de remplacer le mot « volupté » par un mot plus neutre, Paul Bourget a raison quand il dit : « Tous ceux qui ont essayé de se tuer vraiment et qui en ont réchappé disent qu'à une minute l'être intime goûte une volupté inexprimable, même dans la crise du dernier désespoir. C'est l'instant précis où la fatale résolution s'empare de notre âme, et une détente s'accomplit, presque analogue, dans l'ordre moral, à l'invasion du chloroforme dans l'ordre physique (1). »

L'écrivain a très exactement noté ailleurs « cette sorte de calme étrange, presque de sérénité dont s'accompagne si souvent le suicide, surtout lorsqu'il marque le terme d'une longue maladie d'esprit, d'une de ces mélancolies anxieuses qui, pendant des mois et des mois, nous ont entouré d'un cercle torturant d'idées fixes ». C'est une véritable anesthésie morale analogue à l'anesthésie du blessé qui a pris part à la bataille. Les effets de cette hémorragie de l'émotivité qui se termine par la mort volontaire sont tels que la vision — le plus cérébral de nos sens — est altérée dans ses phénomènes les plus intellectuels, comme l'appréciation du relief et des distances. Les objets s'estompent, se

(1) Paul Bourget, *Le vrai père* in *Recommencements*, p. 27.

reculent. On a signalé chez quelques sujets de la *micropsie*, c'est-à-dire un rapetissement lilliputien des choses vues.

*
* *

Si le séjour aux tranchées ne donne pas, comme la bataille, cette brutale hémorragie de la sensibilité, il est caractérisé par le renouvellement d'émotions journalières qui épuisent le système nerveux.

Les balles, les obus, les torpilles, les mines...., les factions, les patrouilles, les tirs de barrage soudain déclanchés, les responsabilités.... *c'est le surmenage émotionnel le plus pur*, car, d'autre part, les hommes sont bien nourris et les chefs les ménagent, au point de vue travail, autant que possible.

Chaque race possède vis-à-vis de ce surmenage sa résistance personnelle. Les émotifs et les imaginatifs se défendent moins bien. Dans *la Légion étrangère*, Albert Erlande a noté : « Avec un ensemble merveilleux les Espagnols se « font porter malades ». Le lieutenant Ceccaldi ne sévit pas. Il avoue que sa section a donné tout ce qu'elle peut donner. Les Russes, par contre, travaillent sans murmurer ; mais ils ont d'étranges accès de gaîté suivis de prostration. Pour la première fois ils parlent de leur pays, de leur vie familiale, puis ils restent les yeux grands ouverts,

le regard lointain. » — « C'est le moment du cafard », souligne l'écrivain.

Chez tous les anormaux, où la répercussion de l'émotion est plus vive, chez tous les impulsifs, cette saignée émotive répétée modifiera plus vite le caractère.

Le stationnement aux tranchées aigrit plus rapidement les troupes de choc.

— « Ce n'est pas ainsi que marchent les légionnaires. Quand il faut travailler à la pelle et à la pioche, le légionnaire travaille, mais en rouspétant... car il faut être « dingo » pour trouver amusant un exercice qui consiste à remuer de la terre et de la boue, pendant des nuits entières. Quand il faut se battre, le légionnaire se bat, mais alors sans rouspéter, avec le sourire (1) ! »

Pour ces hommes, les piqûres émotionnelles sont énervantes comme des moustiques pour des névropathes... et la joie des relèves plus savoureuse. « Être en plein air, avec l'espace libre devant et derrière soi, à sa droite comme à sa gauche, après dix jours de circulation dans les boyaux, quelle ivresse ! On avance sur des routes inondées, sous une pluie battante, qu'importe !... Les hommes chantent, marchent sans se presser, courbés sous le poids des sacs et des vêtements que l'eau alourdit, appuyés sur de hauts bâtons. »

(1) Albert Erlande, *En campagne avec la Légion étrangère*. *Mercure de France*, 1917.

*
**

La vie prolongée de secteur, chez tous, détermine cette *baisse de la tension mentale* que nous avons décrite chez les psychasthéniques et qui ne permet plus de lutter contre l'organisation des groupes d'idées obsessives. La « dépréséntification » en sera facilitée ; et, de même, l'extériorisation morbide des tendances personnelles au-dessus desquelles, comme Payot l'a si joliment dit : « L'intelligence n'est qu'une reine constitutionnelle qui parade, qui pérore, mais qui ne gouverne pas ».

La priorité de la vie affective sur la vie intellectuelle a aujourd'hui la valeur d'un dogme.

Tout état émotif général finit par s'intellectualiser, et s'intellectualise avec sa couleur émotive. Michelet disait cela en des termes différents quand il écrivait : « L'avènement d'une idée n'est pas tant la première apparition de sa formule que sa définitive incubation, quand, reçue dans la puissante chaleur de l'amour, elle éclôt, fécondée par la force du cœur. » Les aliénistes contemporains ont montré que les idées les plus délirantes se rattachaient à des troubles antérieurs de l'émotivité et de la cénesthésie. (Séglas.)

La baisse de la tension mentale permet d'abord l'apparition d'une obsession, puis l'association morbide, la « cristallisation » qui s'étend à toutes

les autres pensées et trouble les actes du sujet (Pitres, Régis, Pierre Janet).

*
**

Ici la première tendance qui, d'évidence, créera l'obsession et autour de laquelle l'esprit « cristallisera » est la *tendance nostalgique.* On sait que le soldat breton possède une prédisposition particulière à la nostomanie. Elle est la conséquence de cette loi biologique qu'est l'attachement au sol, chaque milieu vital possédant ses secrètes affinités (manifestées dans leur réalité la moins subtile par la *nostalgie alimentaire*, décrite par Widal) devenues indispensables à la prospérité des existences qui s'y sont lentement formées (1).

La nostalgie est une forme de désadaptation. Elle apparaît spécialement chez les simples qui ont un rapport intime avec le sol et chez les jeunes dont le cerveau n'est pas encore adulte. Ne ressentant plus les stimulations auxquelles il a coutume de réagir, l'organisme s'engourdit. Le Savoureux a comparé cet engourdissement aux « paralysies par inaction » de Féré.

Cette nostalgie a un caractère d'obscurité originelle qui rend souvent le diagnostic difficile. Le

(1) Pilet (de Valognes), aide-major au 1er régiment d'infanterie : *De la nostalgie considérée chez l'homme de guerre.* Thèse, Paris, 7 mars 1844.
Estève, *Gazette médicale de Paris,* 20 septembre 1916.

jeune soldat ne sait pas préciser d'où vient sa tristesse (qui met ici bien en évidence, comme nous le soutenons, le rôle étiologique de la désadaptation) et parfois polarise sur le souvenir d'une fiancéè, ce qui n'est dû qu'à la séparation d'avec le sol natal.

La nostalgie est l'obsession, d'abord confuse, puis consciente, du pays, sur un fond de souffrance organique. Ayant un sentiment d'incomplétude en lui, le soldat pense à l'époque et aux endroits où il se sentait complet.

Si, généralement, les symptômes psychiques dominent la scène, il y a aussi des formes « hectiques » avec dénutrition rapide et des formes « intestinales » avec dyspepsie, entéro-colite, anémie, etc...

Dans ces cas, très rapidement, se crée un état d'apathie et d'inertie qui oblige le malade à se coucher. — Quand on a d'ailleurs constaté combien les désordres digestifs sont fréquents chez les nostalgiques, on ne s'étonne plus que l'école de Broussais n'ait guère fixé son attention que sur les lésions intestinales. Cette affinité entre les troubles de l'émotivité et les affections du tube digestif s'explique quand on veut bien se rappeler le rôle du grand sympathique (nerf de l'intestin) dans lés émotions. Dans sa thèse, le médecin aide-major d'infanterie Pilet insiste sur la gravité de la fièvre typhoïde chez les nostomanes. En 1813, les assiégés de Mayence contractèrent une

épidémie de fièvre typhoïde qui « enleva tous les nostalgiques ». En 1824, le typhus abdominal, à Rennes, s'appesantit électivement sur les soldats bretons, peu éloignés en vérité de leur village natal, mais en proie cependant à la nostomanie professionnelle (Collin). — Il connaissait les effets de la nostalgie sur les jeunes hommes cet intelligent et cynique charlatan de Corvisot dans *le Bon plaisir,* d'Henri de Régnier, quand il disait : « La guerre, monsieur, est, avec l'amour, la meilleure amie des médecins. Je ne parle pas de l'entaille des piques et du ravage des balles... mais j'entends les effets de la fatigue militaire. Rien ne développe mieux dans les corps les germes mauvais qu'ils contiennent, sans compter les épidémies qui en résultent souvent et qui sont une aubaine qu'il ne faut pas dédaigner. »

*
**

Cette action, proprement dite, du sol natal est augmentée par l'action de la suppression de la famille, qui se réveille à certains anniversaires de fêtes générales ou personnelles. Une nuit de Noël, un premier de l'An, un dimanche de Pâques, « fichent le cafard » au soldat des tranchées. On songe à ceux qu'on aime, à qui on est nécessaire, et le courage s'amollit. D'autres préoccupations naissent qui ne sont pas plus tonifiantes.

« Une mélancolie profonde suivait toujours les discussions sur les femmes… Bien des hommes revivaient alors leur existence, cherchant si leur femme avait ou non des motifs pour se réjouir de la séparation. Certains se mettaient à écrire, d'autres relisaient de vieilles lettres qui moisissaient dans la poche intérieure, à côté du livret militaire. Et le cafard établissait son règne (1). »

— Il y a dans *le Feu*, d'Henri Barbusse, une terrible histoire qui a dû assombrir bien des poilus :

Poterloo a réussi à se faufiler dans Lens, où habite sa famille… et il peut, déguisé en Boche, assister à ce qui se passe dans sa maison : « Il y avait, rosées, éclairées, des têtes d'hommes et de femmes autour de la table ronde et de la lampe. Mes yeux se sont jetés sur elle, sur Clotilde. Je l'ai bien vue. Elle était assise entre deux types, des sous-offs, je crois, qui lui parlaient. Et quoi qu'elle faisait? Rien ; elle souriait, en penchant gentiment sa figure entourée d'un léger petit cadre de cheveux blonds où la lampe mettait de la dorure.

« Elle souriait. Elle était contente. Elle avait l'air d'être bien, à côté de cette gradaille boche, de cette lampe et de ce feu qui me soufflaient une tiédeur que je reconnaissais. J'ai passé, puis je me suis r'tourné, et j'ai repassé. Je l'ai revue,

(1) Albert Erlande, *En campagne avec la légion étrangère. Mercure de France*, 1917.

…ujours avec son sourire. Pas un sourire forcé, …s un sourire qui paye, non, un vrai sourire qui …nait d'elle, et qu'elle donnait. Et pendant …temps d'éclair que j'ai passé dans les deux sens, …ai pu voir aussi ma gosse qui tendait les mains …ers un gros bonhomme galonné et essayait de … monter sur les genoux, et puis, à côté, qui …onc ça que j'reconnaissais? c'était Madeleine …andaërt, la femme de Vandaërt, mon copain de la 19e, qui a été tué à la Marne, à Montyon.

« Elle le savait qu'il avait été tué, puisqu'elle était en deuil. Et elle, elle rigolait, elle riait carrément, j'te l'dis... et elle regardait l'un et l'autre avec un air de dire : « Comme j'suis bien ici ! »

« Ah ! mon vieux, j'suis sorti d'là et j'ai buté... Comment je suis revenu, je pourrais pas le dire. J'étais assommé. J'suis marché en trébuchant comme un maudit. I' n'aurait pas fallu m'em...bêter à ce moment-là ! J'aurais gueulé tout haut ; j'aurais fait un escandale pour me faire tuer et qu'ce soye fini de cette sale vie !

« Tu saisis ! Elle souriait, ma femme, ma Clotilde, ce jour-là de la guerre ! Alors quoi ? Il suffit qu'on ne soit pas là pendant un temps pour qu'on ne compte plus ? Tu fous le camp de chez toi pour aller à la guerre et tout a l'air cassé ; et pendant que tu l'crois, on se fait à ton absence, et peu à peu tu deviens comme si tu n'étais pas, vu qu'on s'passe de toi pour être heureuse comme

avant et pour sourire. Ah ! bon sang ! je ne parle pas de l'autre garce qui riait, mais ma Clotilde, à moi, qui, à ce moment-là que j'ai vu par hasard, à c'moment-là, qu'on dise ce qu'on voudra, se fichait pas mal de moi. »

Cela rappelle un saisissant tableau de A. Willette, de la collection de M. H. Laurent : « La veuve de Pierrot »... et qu'il ne faudrait pas afficher dans toutes les cagnas.

*
**

Chez le soldat des carrières libérales, la préoccupation du sol est remplacée par la *préoccupation du métier*, moins nocive parce qu'elle n'atteint pas aux profondeurs de la personnalité. Il songe à ceux qui sont restés chez eux et qui augmentent leur clientèle à ses dépens. Il songe aux petites canailleries qui continuent... aux persistances des haines... et combien le champ d'honneur serait encore plus honoré de certains s'il... l'absorbait définitivement.

*
**

Toutes ces causes : monotonie, écoulement émotionnel de la sensibilité, nostalgie, préoccupations familiales, préoccupations du métier, se renforcent mutuellement...; et, petit à petit, se crée le cafard avec son syndrome physique et psychique d'asthénie et de déprésentification.

Le sujet est essoufflé aux moindres marches : a des crises de palpitations, de la céphalée, de l'inappétence digestive. Le sommeil est troublé de cauchemars, d'habitude professionnels ; et très souvent les rêves réveillent des souvenirs de l'enfance engloutis depuis longtemps au fond de notre personnalité.

Le caractère se modifie. L'émotivité devient extrême. On se décourage ou on s'irrite. On se tient bien quand il s'agit d'exécuter un ordre, de marcher courageusement à l'assaut, et il semble qu'à ces moments critiques le courage n'est pas entamé.

En réalité, il l'est... et on s'en aperçoit aux petites choses, comme dans la vie courante d'ailleurs, c'est au moment où la volonté n'est pas bandée qu'on découvre les légères fissures des personnalités. Le moindre bruit fait tressaillir. En face des camarades on marche chiquement à la mort. Seul on craint... quoi? on ne sait... on est dans cet état d'émotivité générale qui, s'accentuant, arrive jusqu'à la panophobie et l'anxiété morbide. — La confiance, qui est une exubérance d'énergie et dont la fleur est l'esprit d'offensive, disparaît. Les pressentiments se multiplient. La crainte de la mort, qu'on s'étonnait de ne pas éprouver, obsède... tant il est vrai *qu'on la craint d'autant moins qu'on est plus vivant et qu'on a davantage à perdre en mourant.* — La mort en effet « ne se nourrit que de nos craintes »

(Mœterlinck). *Pompa mortis magis terret quam mors ipsa*, dit Bacon... et nous savons que la fatigue, qui « déprésentifie », facilite les rêveries. Comme Maupassant dans *Lui*, le cafardeux a peur d'avoir peur sans comprendre. Il tourne dans son « moi » parce que *l'altruisme est fait de bonne santé.*

La vitalité moindre s'unit à un individualisme aigu.

On dirait que, même biologiquement, il en est ainsi et que la nature prend d'autant plus d'intérêt quelquefois à un être qu'il est plus menacé, car une des rares choses assez précises que l'on connaisse en « eugénétique » est que, dans les ménages, c'est généralement le plus faible qui donne son sexe aux enfants.

*
* *

On. conçoit combien, si le stationnement aux tranchées persiste, il se produit pour le courage quelque chose d'opposé à l'accoutumance et qui est comparable à ce qu'on a appelé en physio-pathologie l'anaphylaxie.

La volonté s'effrite. Il se développe une véritable passivité. Notre excellent ami le colonel Fourlinnie, qui commande un régiment d'héroïques Bretons, écrivait à l'un de nous : « La passivité du soldat est la leçon des généraux et des gouvernements... Je rattache cette passivité à l'étude

u courage. C'en est une maladie, une lassitude. Peu osent parler de cette passivité... ; avouer qu'elle sévit parfois n'est pas insulter le soldat qui l'éprouve... ; un chef un peu élevé en grade qui reprocherait à ses soldats leur passivité serait dans la situation d'un conférencier reprochant leur sommeil à ses auditeurs. »

On n'a plus de ressort, on s'abandonne. On « broie du noir ». Cet état d'esprit est dépeint dans ces vers (1) du charmant Roger Vincent, tué à Neuville-Saint-Vaast :

Il pleut. Je crois qu'il pleut, qu'il pleut au loin, auprès,
Et cela noie et fond la boue.
La pensée, un paquet d'herbes dans un marais,
Se décompose et se dénoue.

. . . .

Le ciel crispé frissonne...
Et j'ai l'âme, on dirait, noyée au fond d'un trou.

*
* *

On arrive alors au degré où la dépression ne se contente pas de troubler l'affectivité, mais ralentit le cours des idées et gêne jusqu'à l'association des souvenirs.

Enfin, un peu plus, et voici la *psychose* sur laquelle nous ne nous étendrons pas parce que ça dépasse le cafard ; *mais psychose due au sur-*

(1) *In* « Revue des Français », 15 mars 1917.

menage émotionnel (nous ne parlons pas, bien entendu, des troubles psychiques consécutifs à une commotion ou à une blessure).

Voici les observations résumées — de psychose et non de cafard — de deux officiers d'infanterie restés longtemps sur les positions de première ligne, ni commotionnés, ni blessés :

Chez l'un d'eux, M. X..., les troubles ont consisté en hallucinations visuelles et auditives. Il voyait et entendait les Allemands avançant à l'attaque, traversant les réseaux de fil de fer. Ces hallucinations se rapportaient toutes à des faits et à des préoccupations de guerre. Elles s'accompagnaient d'excitation mentale et d'un certain degré d'irritabilité. Cet état s'est établi progressivement alors que cet officier exerçait son commandement dans une situation difficile et dangereuse. Homme intelligent, habituellement calme, sans antécédents psychiques ou névropathiques. Évacué sur l'intérieur, il a guéri en quelques semaines et a pu, au bout de trois mois, reprendre son commandement (1).

La seconde observation est absolument calquée sur celle-là : c'est celle d'un capitaine, remarquable d'énergie et d'entrain, que l'un de nous dut évacuer en mai 1915, alors qu'il était « toubib » du bataillon dont ce capitaine avait pris le

(1) Médecin-major Manaud, *Influence du milieu et des événements de guerre sur l'état nerveux et mental des combattants. Revue moderne de médecine et de chirurgie*, mars 1917.

commandement. Cet officier possédait un courage et un esprit d'offensive exceptionnels.

En août 1914, devant Étain, il eut les deux bras fracturés par des balles, et, tandis qu'on le pansait, jeta ce mot splendide (qui vaut les mots des légendes) :

— « Les salops! ils ne m'ont même pas laissé de quoi m'essuyer le c.. (1). »

Il rejoignit avant d'être guéri et organisa les tranchées de la Selouze, devant Spada. En avril, il prépara le secteur pour une attaque, s'exposant beaucoup, puis assista à cette attaque faite par un autre régiment de la brigade. Son surmenage émotionnel, compliqué de fatigue physique, fut tel que, quelques jours après, il présentait des hallucinations confusionnelles, d'ordre toujours technique. Il fallut l'évacuer. Il guérit vite et prit le commandement d'un nouveau bataillon.

*
**

Nous venons d'établir en gros la symptomatologie du CAFARD : *état d'abord psychique, puis organique, créé par la vie des tranchées ; développé par la monotonie et surtout le surmenage émotionnel ; laissant d'abord apparaître la tris-*

(1) A ce même bataillon, le même jour, le capitaine R....., alors qu'il venait d'avoir ses deux.... ses deux.... enfin deux organes très virils, massacrés par une balle, dit en patois à l'infirmier : « J'ai fait à ma femme... cinq filles....; si elle m'en fait maintenant une sixième.... je dirai qu'elle m'a fait cocu ».

tesse, les obsessions nostalgiques, familiales, professionnelles; puis une sensation de fatigue; ensuite un état de fatigue avec insomnie, inappétence, amaigrissement, anxiété, perte de la volonté; enfin un véritable état de confusion mentale... qui est déjà autre chose que du cafard.

*
**

Une coloration symptomatologique plus particulière lui sera donnée par le coefficient personnel du sujet; et ici nous retrouvons le grand courant directeur de ce livre.

La phrase, un peu verte, de notre ami l'aide-major Martin : — « On a le cafard quand on s'emm...bête; et, suivant son tempérament, on pleure, on rouspète ou on fait des coneries », nous indique :

a) Le cafard de l'asthénique; *b*) le cafard du sthénique; *c*) le cafard de l'anormal.

*
**

Le cafard de l'asthénique.

C'est le cafard de celui qui pleure; soit que, par hérédité, sa réserve d'énergie intra-cérébrale ait été faible; soit que, chez lui, l'effet des émotions ait été tel que l'hémorragie de la sensibilité en soit plus grave.

Ce cafard affecte surtout le jeune soldat, dont l'émotivité constitutionnelle plus vive s'accroît de la plus dépressive des tendances, la tendance nostalgique.

Le sujet prend l'allure de ces « neurasthéniques à hypotension » qu'a si remarquablement décrits le docteur Maurice de Fleury. Sa fatigue émotionnelle non soignée peut passer à l'état d'habitude fonctionnelle. Jadis plein d'entrain et de courage, il devient timide, indécis, humble et peureux, constamment préoccupé de lui-même, incapable d'un travail soutenu. Ceci prouve combien la sensation de fatigue n'est pas seulement imaginaire et combien des auteurs comme Gilbert Ballet et Dubois (de Berne) ont tort lorsqu'ils font du traitement de ces neurasthéniques, avant tout, une question de suggestion et de psychothérapie (1)...

« L'hypotendu, dit Maurice de Fleury, est triste, d'une tristesse morne et sans courage : la langueur fonctionnelle de tous ses organes se transmet au cerveau et s'y traduit sous forme d'inertie mentale, de paresse, de sensation profonde de déchéance et d'impouvoir; son esprit est encore tout enclin à la crainte, ses moyens de

(1) Leur amyosthénie (faiblesse musculaire) est bien réelle. Combien de fois l'avons-nous constaté chez les hommes des jeunes classes dans notre bataillon. Bien entendu ni avec le dynamomètre de Charles Henry, ni avec l'ergographe de Mosso ou de Binet, ni avec les sphygmomanomètres de Verdin et Chéron, de Hallion et Comte, modifié par Georges Dumas. On voudra nous faire crédit et se souvenir de l'adage : « A la guerre comme à la guerre ».

défense dans la lutte pour l'existence étant évidemment réduits à peu (1). »

La seule différence avec ce « neurasthénique hypotendu » et notre jeune soldat, c'est que le premier est un « insuffisant constitutionnel » atteint de déficience héréditaire, tandis que le second présente ce que le peuple appelle plus simplement — et encore plus justement — que les savants : *épuisement*.

L'organisme nerveux étant assimilable à un vaste réservoir d'énergie alimenté par des sources multiples, la circulation de cette énergie en onde nerveuse étant comparable à l'écoulement d'une nappe d'eau et suivant les mêmes règles (Cabanis, Dupuytren, Manouvrier, Pierre Janet, Georges Dumas, Sollier, Bechterew), ici, la nappe énergétique est épuisée (2).

Bien entendu, ce jeune soldat « s'épuisera » d'autant plus vite qu'il possédera originellement moins de fortune. Son asthénie dépend en partie de son énergie ancestrale.

*
* *

Au début, ces asthéniques conservent l'aspect florissant. Puis, quand le système nerveux épuisé

(1) Maurice de Fleury, *Les grands symptômes neurasthéniques*, p. 87. Alcan.

(2) Comparable à cet autre « épuisement » qu'est la *neurasthénie des pauvres*; décrite par Iscovesco dans la *Médecine moderne* du 5 juillet 1905.

n'a plus la force de commander normalement la nutrition générale, les différentes lampes intérieures se mettent en veilleuses; les organes prennent un état de fonctionnement mineur et un cercle vicieux s'établit : tout ce qui altère la vie nerveuse retentit sur la vie organique; à son tour, tout ce qui altère la vie organique retentit sur la vie nerveuse. Alors le tableau psycho-physique se complète par les troubles des échanges nutritifs, les modifications circulatoires, la diminution de la sensibilité tactile, la raréfaction apparente des globules, les tremblements, les crampes, les altérations de la parole et, suivant la prédisposition du sujet, l'appesantissement électif sur l'organe de moindre résistance : intestin, cœur, moelle épinière, nerfs, etc.; ce qui donne lieu aux formes « gastro-intestinale », « cardiaque », « spinale », « névralgique », etc.

*
**

Combien en avons-nous vus de ces gracieux enthousiastes partis heureux, ardents — héroïques comme le charmant Volodia des *Scènes de Sébastopol* de Tolstoï — et qui, quelque temps après, laissent percer un découragement dont seule est cause leur anémie émotionnelle; un de

nos jeunes amis, de vingt ans aujourd'hui, dont les lettres débordaient d'enthousiasmes, écrit parfois qu'il « y laisserait volontiers une main ou une patte pour que ça soit fini ». Le « repos arrive » et le voilà tout « requinqué » avant une nouvelle période de tranchées. Sans une hygiène rigoureuse et l'organisation des périodes de repos si remarquablement codifiées par le généralissime Pétain, les plus mauvais soldats d'une *guerre de durée* seraient les jeunes engagés, si séduisants, si emballés ; si délicats aussi (1), à qui s'applique si bien la jolie formule de jadis : « Ménagez-vous ». Heureusement que ces jeunes gens, qui se fanent littéralement, se retonifient, grâce à leur jeunesse, avec une merveilleuse rapidité. Quelques jours de repos avec un minimum d'exercice dosé d'intelligente façon suffisent à refaire les réserves nerveuses épuisées. Quand la fatigue n'est pas allée jusqu'à s'objectiver dans une lésion d'organe, ce relèvement est aussi frappant que celui d'une fleur alanguie de soleil quand on l'arrose.

Après une hémorragie, l'organisme souple répare ses pertes en quelques jours, parfois en quelques heures; les dépôts de globules se mobilisent instantanément, les centres de germination entrent résolument en activité. Ainsi du sys-

(1) Le mauvais rendement des jeunes engagés a été constaté dans la guerre de Sécession qui, par tant de côtés, ressemble à la guerre actuelle.

tème nerveux. Les lampes intérieures se rallument vite.

*
* *

Cet épuisement des jeunes gens se révélait pour nous, médecin de bataillon, quand le régiment descendait des tranchées.

Face à l'ennemi, ils se tenaient. Ils avaient le touchant et noble amour-propre des adolescents courageux. Ce devait être un jeune soldat que ce coureur de Marathon qui ne tomba qu'au but.

En ligne, souvent, pas un malade à la visite.

Mais dès que nous étions au village de repos — surtout au début, où les lois de la fatigue nerveuse paraissaient ignorées, — dans ces villages de repos si souvent bombardés et où, à côté des artilleurs, des tringlots et des gendarmes replets, le fantassin désigné toujours pour enlever la boue était alors le corvéable constitutionnel, leur volonté se désagrégeait et, sans cette armature, leur personnalité s'affaissait. Nous avions parfois jusqu'à vingt, trente, quarante consultants par compagnie. Les officiers s'inquiétaient, croyaient à de la mauvaise volonté, nous conseillaient, certains jours, de sévir. Nous nous en gardions bien. La satisfaction de l'un de nous sera de n'avoir jamais, à la visite, puni un homme. C'est si facile, quand on a affaire à un carottier, de s'en tirer avec la mention, sur le cahier de visite : « A été

soigné » et un avertissement, prévenant le poilu que « ça ne prend pas » et que, s'il persiste, on le signalera à ses chefs. Même les jours d'attaque quand nous recevions, avant l'assaut, surtout des froussards — c'est-à-dire, théoriquement, les moins dignes d'intérêt, nous ne reconnaissions, bien entendu, — sauf évidence absolue — personne malade, mais nous cherchions à sauver l'attitude des peureux vis-à-vis d'eux-mêmes; nous avions la poche garnie de comprimés anodins d'aspirine ou de benzoate de soude et nous leur disions : « Tiens! prens ça..... ça guérira ce dont tu te plains. » C'est que nous savions que la frousse apparaît avant l'action ; que c'était l'heure de l'imagination et que ces braves garçons, qui recueillaient à ce moment tous les motifs de tenir à leur peau, allaient être bientôt englobés dans la magnifique solidarité de la bataille. De fait, nous avons vu souvent des clients de ces matinées de combat mériter, une heure après, — alors que visiblement ils tremblaient de peur à la visite — la croix de guerre et même, deux fois, la médaille militaire avec une splendide citation.

Quoi qu'il en soit, nos jeunes fatigués étaient sincères quand ils se « faisaient porter malades » au village de repos. Nous éprouvions une certaine difficulté à nous faire comprendre de quelques commandants de compagnie qui nous disaient :

— « Docteur, vous êtes trop indulgent...; en

ligne, vous verrez, ils ne se feront pas porter malades.

— « Mais, c'est précisément pour cela... »

Ces chefs avaient cette incompréhension des gens du monde qui voient un homme se suicider au moment où il arrive à l'apogée de sa carrière. Pourtant, il suffirait de songer que cet homme couvert d'honneurs, qui se suicide, — il y a des exemples émouvants — se suicide parce qu'il est parvenu au sommet de sa carrière... comme un cheval fourbu au sommet d'une côte.

Depuis, nos admirables commandants de compagnie savent ce que cela veut dire et connaissent, pratiquement, les lois nerveuses qui conditionnent l'esprit offensif d'une troupe.

*
* *

Et ils « carottent » si peu, à ce moment-là, les hommes, qu'ils présentent alors une sensibilité particulière à toute épidémie. Qu'il n'y ait pas de dysenteries, de méningites cérébro-spinales, de scarlatines plus nombreuses, cela montre les heureux résultats des efforts de la médecine de guerre. Qu'il n'y ait pas d'hécatombes par la fièvre typhoïde prouve les bienfaits de la vaccination spéciale.

En janvier 1916, le régiment de l'un de nous quittait un secteur difficile qu'il avait « tenu » plusieurs mois. Les grenades, les mines, les tirs

de concentration avaient sévi. En ligne, l'état sanitaire était demeuré bon. Au repos, à Eryse-la-Petite, à Eryse-la-Grande, quelques hommes eurent la grippe et une véritable épidémie se déclara sur des sujets dont la volonté se détendait. Nous pûmes, les symptômes étant légers et les locaux ne manquant pas, conserver nos malades dans des salles chauffées. Le 15 février, notre régiment montait aux tranchées au nord de Verdun, y subissait, quelques jours après, un des assauts les plus forcenés des Boches, et s'y couvrait de gloire à côté des autres unités de la division, qui fut citée à l'ordre de l'armée.

L'épreuve fut dure. Il fallut, les jours qui suivirent, coucher sur la neige, et nous vîmes des neurasthénies se déclancher, qu'un mois de repos, avant de prendre un excellent secteur, fit disparaître.

Ne pas avoir ce repos eut été, à ce moment, courir au forçage nerveux de la division. Nous le constations à des signes indiscutables.

Un tel, officier de carrière, ayant un beau passé militaire déjà avant la guerre, s'affolait dans la nuit et perdait ses hommes. Tel autre, jusque là flegmatique, gras et rose, bourrait ses poches de paquets de pansement, de teinture d'iode, de sérum antitétanique, de bandes de caoutchouc contre l'hémorragie. Un soldat très courageux, inconnu de son « toubib », venait, dès ce moment,

chaque jour à la visite, avec l'idée fixe de l'évacuation et menaçait de se suicider. Dans l'ensemble, la troupe présentait peu ou prou les stigmates d'une sorte de *constitution émotive acquise*, avec impressionnabilité, cauchemars, céphalée, légère augmentation de la réflectivité tendineuse.

Les raptus impulsifs naissent facilement qui poussent certains hommes à un suicide que rien ne faisait prévoir.

*
* *

Cette neurasthénie, ce cafard par épuisement cérébral donne raison à la théorie invoquée par Maurice de Fleury : *Il n'y a de neurasthénie vraie que là où il y a épuisement.* La guerre est, à ce sujet, une immense expérience de laboratoire.

Les malades de ce genre se traitent par le repos et l'alimentation tonique et non par l'exercice et la désintoxication, comme les malades qui vont suivre.

Il est en effet une autre catégorie de sujets qu'on appelle à tort des neurasthéniques (les « neurasthéniques à hypertension ») et qui sont des intoxiqués et non des épuisés...; si peu épuisés que nous mettons en tête du chapitre suivant, où nous les décrivons : *Cafard du sthénique.* Ces gens sont surtout des encrassés. La force, la *sthénie* ne leur manque pas; elle se dirige seu-

lement mal à propos, parce que l'intoxication altère le fonctionnement nerveux le plus délicat. Aussi ne saurions-nous trop protester ici contre le mot de « neurasthéniques. » Leur potentiel énergétique reste élevé. Il se répand mal. Il a comme des courts-circuits. Ce sont non des *a*sthéniques (α : primitif), mais des *dy*sthéniques (δύς : difficile.

C'est parce qu'on a décrit ces encrassés et les épuisés sous le même vocable que les théories sur la neurasthénie sont si diverses et si confuses, et qu'on voit Bouchard invoquer l'auto-intoxication, Hayem un vice de nutrition d'origine dyspeptique, Lœven des actions réflexes de provenance gastro-intestinales, Frantz Glénard l'entéroptose, Georges Dumas les troubles vaso-moteurs, Régis l'artério-sclérose au début, Gilles de la Tourette, Gilbert Ballet, Dubois et la majorité des gens du moude, des troubles seuls de l'imagination.

En réalité, nous le répétons, la neurasthénie est un syndrome net; c'est une névrose par épuisement; dans la vie ordinaire cet épuisement peut être héréditaire ou acquis.

Maurice de Fleury, ne connaissant pas la guerre, écrivait : « Quant au surmenage par sensation trop véhémente et trop fréquemment répétée, c'est celui qui accompagne l'abus de lectures ou de travail d'érudition, l'annonce (visuelle ou auditive) d'une mauvaise nouvelle, etc..... Tantôt

il s'agit d'une sensation par elle-même bien légère, comme la lecture d'une dépêche, mais importante par la violence des souvenirs, des regrets, des douleurs que la nouvelle éveille tout à coup ; tantôt il s'agit d'une irritation trop intense sur l'une quelconque de nos terminaisons sensitives. » C'est la *théorie mécanique* par excès de vibrations surmenant la cellule cérébrale, surmenage par sensation excessive, qu'avait déjà soutenue Féré, à laquelle Charcot donnait la préférence et que faisaient vaguement pressentir : Beard, quand il invoquait un défaut d'équilibre entre l'usure et la réparation de la cellule nerveuse, et Erb, quand il parlait d'un trouble intense de la nutrition des éléments nerveux sans préciser ce trouble.

La cellule épuisée se met comme en demi-solde. Elle s'engourdit sur toute la hauteur de l'écorce cérébrale comme un oiseau qui va s'endormir, les ailes rabattues, ou le trèfle au crépuscule. Elle ne peut plus envoyer que des ordres anémiques aux organes, et *à cette maladie primitive du tonus succède la maladie de la nutrition.* Mais alors que pour Maurice de Fleury « cette baisse fonctionnelle des muscles, des glandes et des appareils de la nutrition se reflète à son tour dans la conscience et cette répercussion dans l'esprit est, proprement, ce qui constitue l'état mental neurasthénique » ; pour nous, au contraire, — et tout ce qui est écrit dans ce livre le

démontre — l'ennui et la sensation de fatigue apparaissent avant la baisse organique qui est consécutive à l'épuisement cérébral. L'état mental marche de pair avec la lésion cérébrale, avec la maladie du tonus et non avec la maladie de la nutrition.

L'étude du cafard par épuisement chez des sujets normaux *au milieu desquels nous avons vécus* (condition que réalise rarement le médecin du temps de paix) démontre sans discussion que : *l'ennui et la sensation de fatigue ne suivent pas, mais précèdent les altérations splanchniques : ils correspondent aux toutes premières lésions cérébrales, facilement réparables par le repos et l'alimentation tonique, et sont bien le signal d'alarme qui nous avertit de fermer les guichets émotionnels.*

*
* *

Le Cafard du sthénique.

A côté de ceux que la vie des tranchées *épuise,* il y a ceux qu'elle *intoxique.*

Ce sont de préférence des hommes faits oscillant en plus ou en moins autour de la quarantaine et qui sont déjà légèrement encrassés par la rouille de la vie. Ils ont tantôt surmené leurs moyens digestifs, tantôt — sans être des alcoo-

ues — abusé de la bonne volonté de leur foie, t fatigué leurs reins...

Ils appartiennent normalement au groupe des *théniques*, des musculairés, des actifs, de qui ge ensable indiscontinument les diverses voies rganiques. Nos hommes, hauts en couleur et capitonnés, sont facilement irritables et rouspéeurs. Ils ne sont pas malades, mais, depuis quelle temps, se lèvent une ou deux fois la nuit our uriner, signe prosaïque mais sûr de la sclérose qui va inlassablement son train (1).

La vie de tranchée, sa monotonie, l'invariabiité de la nourriture, le « pinard » — pas toujours très « catholique » — leur donnent surtout un peu plus de rouille. Leur surmenage émotionnel est peu marqué parce que, d'une part eur provision énergétique normale est élevée et que, d'autre part, chez ces hommes ayant déjà ranchi la première et la deuxième brisure de la vie, la sensibilité saigne beaucoup plus difficilement. Nous n'avons plus affaire à des désolés, à es découragés, mais — qu'on nous passe le mot, l est si expressif et si juste, ô Cambronne ! — à es *emm...bêtés*. Ils correspondent à ces névroathes goutteux, artério-scléreux, demi-alcooiques — appelés à tort des neurasthéniques — ces *dysthéniques* dont l'humeur sombre et

(1) M. de la Prade, *Rapports de la tension artérielle avec l'âge et la rétance des soldats au front*. Réunion médicale de la IVe armée, 10 mai 917.

farouche est loin d'être faite de tristesse et de dépression.

Leur état d'âme, créé par une désadaptation, derrière laquelle les tendances demeurent violentes et la tension cérébrale haute, possède l'aiguillon douloureux de l'ennui des sanguins que menacent les crises anxieuses d'origine artérielle.

Alors que les sujets précédemment étudiés sont abandonnés et indifférents, ceux-ci manifestent un pessimisme agressif.

Musculairement ils sont, non pas affaissés, mais courbaturés et raidis.

Les épuisés sont trop fatigués pour interpréter leur fatigue dans un sens combatif et accuser les autres de leur malaise (1). Les encrassés actuels, irrités par leur gêne physique, cherchent ailleurs qu'en eux-mêmes la cause des symptômes qu'ils éprouvent. Le candidat « collé » s'en prend rarement à lui-même et accuse l'examinateur. Le vieillard n'avoue pas que son organisme a fléchi, et répète : « De mon temps, c'était mieux... » Les philosophes, si fiers de leur indépendance intellectuelle, reflètent, plus qu'on ne croit, leur cénesthésie dans leurs systèmes que nous n'hésitons pas à appeler des *somatopsychics*. Nous n'insisterons pas, cela ressort de l'étude déjà faite des tristesses dans les œuvres littéraires.

(1) Couchoud, *L'Asthénie primitive*. Thèse de Paris, 1911.

es livres de Renan éveillent sa silhouette bbé gras et les théories de Calvin sa dyspepsie. us pourrions multiplier les exemples chez les osophes les plus philosophes. Thomas Hobbes, chasténique, s'appelait le fils de la peur, et son tème sociologique porte la marque de son état chique. Schopenhauer avait une hérédité men- chargée et présentait par périodes des idées lancoliques avec tendances persécutrices sur- outées. D'où vient le pessimisme de Pascal, celui e Giacomo Leopardi? D'où vient la révolte chez elescluze, Pyat, Vermorel, Vallès? D'où vient la ur chez E. Poe, Hoffmann, Rollinat, Dos- ewsky, Maupassant (1)?

Chez les philosophes, comme chez tous, l'intel- ence n'est que cette reine constitutionnelle nt nous avons parlé. Neuf fois sur dix, elle tra- lle à justifier nos tendances. Dix fois sur dix os idées dépendent de nos croyances qui sont xe *préalable* de nos polypiers intellectuels.

Que voilà une excellente réhabilitation de ce uvre calomnié de Tartarin... de Tarascon (2)! Au nom de sa *dysthénie*, notre soldat — n'a-t-il s l'excuse de tous ces grands répondants? — donc interpréter. *Il rouspète.*

L'un de nous a vécu ses heures les plus riches

(1) Paul Voivenel, *Littérature et folie*, pp. 153 et suivantes. Alcan, 1908.
) Paul Voivenel, *Réhabilitation de Tartarin de Tarascon* : conférence e à la Société des Conférences de Biarritz et au théâtre de Perpignan. s-avril 1914.

de la campagne dans les popotes de compagni de son régiment. Certains officiers n'étaient plus jeunes, d'autres, braves commerçants, avaient des intestins un peu paresseux. Chez presque tous, surtout dans les périodes de stationnement, où l'inactivité musculaire de l'officier est indiscutable, il se produisait une congestion physique, plus ou moins temporaire, due à la bonne chère et à la continence obligatoire.

Ce qu'on mangeait bien dans ces popotes! On s'invitait. Quelques-uns des menus eussent ravi Monselet. La dernière des compagnies s'orne toujours d'un cuisinier de profession, et souvent quel « cuistot ! » le « chef » d'un Majestic renommé d'un Palace de premier ordre. Notre « colo » possédait le Vatel d'un... transatlantique! Quan aux cyclistes, en fait de ravitaillement, ils saven à fond le « système D »; et plats et vins fins d se succéder, entretenus par les invitations, les amendes et les paris. Ton artério-sclérose, ô toubib! on s'en fout... les obus et les balles font u autre travail plus soigné et plus rapide!

Hélas! ces menus, dignes de Paillard, de Larue, du Café de Paris et du Ciro's, sont appréciés sans femmes...; celles de Préjelean et d Léonnec ne suffisent pas..., l'organisme se charg à l'excès de potentiel.

Au moindre choc l'étincelle jaillit.

Rouspétances variées, au sujet de l'attributio des croix de guerre, de l'avancement, des parle-

ntaires, des journalistes, des petits et grands ts-majors. Chacun en prend pour son grade... abondamment.

Au retour des permissions, ce sont des crises colère contre les embusqués, les menaces de ve des ouvriers d'usines, les nouveaux riches le « je m'enfoutisme » trop apparent.

Le poilu, l'officier d'infanterie grognent.

*
* *

Mais on sait ce que signifie le mot *grognard* ans l'histoire de France.

Les grognards d'aujourd'hui écrivent l'histoire une plume aussi étincelante que celle des grognards de jadis.

Ces rouspéteurs, il faut les voir à l'heure de ction !

Le jeune Antoine de Pocancy, dans un livre Henri de Régnier, arrivant à l'armée, assiste, à table du maréchal de Manissart, à des bêchages » féroces. Il en est tout déconfit ; mais de Manissart, le prenant à part, lui dit :

— « Je vois bien, monsieur, ce qui vous esse, mais ne vous tenez point exactement aux scours de ces messieurs. Ce sont tous d'excellents officiers. C'est aux actes qu'il faut les juger. oyez sûr que chacun à son poste se comportera mieux du monde. »

Peu après, visitant le camp, le jeune de

Pocancy se fait à lui-même ses réflexions : « Une puissance les contraignait à n'agir qu'en vue d'un but commun, à marcher ou à s'arrêter, à combattre ou à dormir. Qu'une alerte sonnât et ils seraient debout, chacun à son rang, prêts à recevoir sur leur corps de quoi n'être plus bons qu'à mettre en terre ou à servir de pâture aux corbeaux. »

*
* *

Et c'est là la chose vraiment surhumaine de la guerre, celle qui oblige les générations à s'agenouiller devant celui qui tombe au champ d'honneur.

A l'heure de la bataille, le soldat répond : Présent !

L'asthénique fait un appel désespéré à la volonté et, quitte à se claquer définitivement, donne toutes ses forces.

Le sthénique, celui qui rouspétait, trouve dans son irritabilité une qualité première de plus. Il la tourne en bloc contre l'ennemi. A l'heure du danger, l'individualité est violemment reprise par l'âme collective. C'est le moment où s'affirme ce triomphe de l'instinct de conservation sociale sur l'instinct de conservation personnelle qui, finalement, fait le courage d'une armée.

Combien de fois avons-nous été saisis par ce qu'il y a de grandiose et d'auguste dans la reprise immédiate par l'âme de la nation des personna-

lités déficientes : un tir de barrage subit, un signal lumineux, un coup de téléphone, et, sans un mot, les plus grognards se séparaient, couraient à leur poste, retrouvaient leurs hommes frémissants... et adieu cafard... s'il peut vivre dans les âmes individuelles, il n'a jamais pu grignoter l'âme de la France.

Il en fut toujours ainsi parmi nos camarades... devant Étain, devant Saint-Mihiel, devant Spada, au bois des Chevaliers, au bois des Corbeaux, à Cumières, au bois le Prêtre, au Chemin des Dames, etc...

A la minute même où j'écris ceci, deux de mes camarades, chefs de section, viennent d'être tués par le même obus à côté de Filain... Sans qu'il y ait eu attaque réelle ni de part ni d'autre, au premier déclanchement d'un tir de barrage, ils se sont précipités, à découvert, à la tête de leurs hommes. Ils ont été arrachés de leur cagna par cette force à laquelle aucun soldat vraiment soldat ne résiste : le danger.

CHAPITRE V

Le Cafard des Anormaux.

Ce n'est pas ici de la psychiâtrie de guerre que nous allons faire.

Il y a peu de chose à ajouter aux innombrables travaux des centres de neuro-psychiâtrie.

Nous n'étudierons pas les clients des services spéciaux, soldats chez qui l'hérédité, la commotion, la confusion mentale agissent simultanément pour donner lieu à des troubles psychiques classiques et nettement catalogués dans les manuels de médecine mentale.

Nous parlerons de ceux qui, traduits devant les conseils de guerre, sont assez anormaux pour être punis peu sévèrement et pas assez pour être soignés dans des formations sanitaires ou réformés.

De ceux-là, nous en avons vus beaucoup, parce que, d'une part, l'un de nous procède à toutes les expertises mentales du conseil de guerre de

sa Division, et que, d'autre part, aujourd'hui, les juges ordonnent l'examen médical dès qu'il est demandé par l'avocat de l'inculpé.

Seul le cafard de ces anormaux était admis par certains aliénistes. « Avoir le cafard » voulait dire, pour un soldat, faire une « ...bêtise » favorisée par la déséquilibration constitutionnelle et l'alcoolisme.

Il était entendu qu'il opérait surtout chez les troupes d'Afrique à propos desquelles Georges d'Esparbès écrivait : « A peine échappé, le cafard s'engage dans la matière cérérale, y traîne ses pattes fines, s'assoupit dans une fissure, trotte, rampe, furette et corrompt ainsi tout l'entendement. Pour le légionnaire, avoir le cafard, c'est être sous le coup d'une idée fixe et maligne, absurde le plus souvent. Lorsqu'il l'entend gratter dans l'intérieur de sa tête, d'une tempe à l'autre..... quoi que suggère l'insecte redoutable, l'homme l'accomplira..... On sera de mon avis que pour siéger à leur conseil de guerre il faudrait avoir élevé le cafard en boîte ou en porter en breloque Il faut avoir vu, il faut connaître. »

*
**

Les anormaux dont nous parlons dans ce chapitre sont fréquents dans l'armée du temps de

paix, qui possède cependant un crible aux mailles étroites. A plus forte raison seront-ils nombreux dans l'armée de la guerre actuelle, amenée à faire flèche de tout bois.

Avant 1914, ils avaient été étudiés dans des communications de congrès d'aliénistes et neurologistes et dans plusieurs thèses de valeur.

Il faut noter les travaux de Burot et Legrand (1), Catrin (2), Marie (3), Cavasse (4), Cazeneuve (5), Debierre (6). Haury (7), Pont (8), et les importantes discussions au congrès de Nantes (1909), auxquelles prirent part MM. Granjux, Jude, Régis, Rayneau, Chavigny, etc. (9).

Il ressort de ces travaux :

— Que les réactions psychopathiques dans le milieu militaire sont précoces. On comprend pourquoi.

— Que les anormaux étaient en grande proportion dans l'armée coloniale et l'armée d'Afrique où les instables, attirés généralement par la

(1) Burot et Legrand, *Les troupes coloniales.*

(2) Catrin, *L'aliénation dans l'armée française.*

(3) Marie, *Les aliénés dans la légion étrangère. Revue de psychiâtrie,* septembre 1900.

(4) Cavasse, *Les dégénérés dans l'armée coloniole.* Thèse de Bordeaux, 1903.

(5) J. Cazeneuve, *Engagement volontaire et dégénérescence mentale.* Thèse de Lyon, 1904.

(6) Paul Debierre, *Joyeux et demi-fous.* Maloine, 1909.

(7) Haury, *Les anormaux et les malades mentaux au régiment.* Masson, 1912.

(8) Pont, *Les indisciplinés dans l'armée.* Thèse de Nancy, 1912.

(9) Voir aussi les discussions de la *Société médico-psychologique* depuis la guerre, *in Annales médico-psychologiques.*

prime d'engagement, augmentaient, par l'alcool et les excès sexuels, leur tare mentale.

— Que, comme les déséquilibrés dans la vie courante, ces anormaux désirent toujours se trouver ailleurs qu'à l'endroit où ils sont : c'est-à-dire, ou désertent, ou courent à la réforme par tous les moyens, présentant parfois une véritable réformomanie anxieuse qui peut les pousser au suicide.

— Qu'il faut, surtout en temps de paix où les instincts violents de certains dégénérés ne peuvent se donner libre cours, être très sévère pour les engagements volontaires et multiplier les examens médicaux : *a*) au conseil de revision ; *b*) à l'incorporation (examiner particulièrement les « bons absents »); *c*) après l'incorporation (savoir que l'indiscipline peut être morbide, comme la paresse); *d*) au conseil de guerre enfin (1).

*
**

Mais l'armée de la guerre n'est pas celle de la paix. On peut être un excellent « militaire » et un détestable « soldat ».

(1) Joseph Cazeneuve préconise la production au conseil de revision du *dossier mental* de tout engagé, aussi utile que le dossier hygiénique scolaire et surtout préférable au casier judiciaire... Il rappelle qu'en Allemagne une ordonnance de Guillaume, datant de 1890, obligeait tout candidat à l'Académie militaire de Berlin à présenter son histoire pathologique et celle de ses parents, et qu'en Saxe une ordonnance royale de 1900 exigeait la déclaration de tout internement antérieur du conscrit dans une maison de santé.

Les plus graves dangers que courait le « militaire » venait de... l'apéritif réitéré et de Vénus... aux coups de pied célèbres. Il suffisait pour avoir un livret vierge de construire un paquetage idéal, de faire un lit carré aux lignes impeccables, de ne pas « sauter le mur »... et aussi d'être l'heureux possesseur d'une écriture de sergent-major.

En guerre... en guerre, « c'est une autre paire de manches », dit le poilu qui rouspète si souvent de voir la médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur, stigmates officiels de bravoure, données — ainsi que les palmes aux instituteurs — aux fonctionnaires militaires.

Autre chose est de risquer sa peau crânement et de mettre de symboliques manches de lustrine par-dessus ses galons. L'impulsivité qui valait la salle de police ou la « tôle » fait si souvent partie du « cran » ! et nous ne vous raconterons pas si nous avons vu quantité anormale de plumes de volailles illicitement étranglées ou de bouteilles cassées dans les cantonnements de telle troupe aujourd'hui célèbre pour ses héroïques attaques.

« La conquête de l'Algérie, dit Cazeneuve, la guerre du Mexique, les expéditions du Tonkin, du Dahomey, de Madagascar, ont prouvé ce que valaient les légionnaires (1). »

(1) Bien entendu, nous ne disons pas que les légionnaires sont des anormaux. Donnant notre tribut d'admiration à ces troupes héroïques, nous rappelons simplement qu'eux et les troupes d'Afrique présentent, proportionnellement, le plus d'anormaux.

Que faut-il dire quand on a lu le compte rendu de la prise des Ouvrages Blancs?

« Quant aux bataillons d'infanterie légère d'Afrique, dit le même auteur, ils ont pris part à la conquête de l'Algérie, au siège de Mazagran, à toutes les expéditions du Sud algérien, et ils ont montré une fois de plus que la criminalité ne gêne pas la valeur guerrière du soldat. »

Pour ces derniers — composés des « joyeux » et des « zéphyrs » — comme pour les autres troupes, leur valeur militaire dépend en très grande partie des cadres. Le capitaine Z..., qui leur consacre un excellent article, dit *qu'il faut les comprendre.* « Il faut les regarder en face... comme ils ont le cor de chasse au bouton, vous ajoutez que pour vous ils ne sont pas des bataillonnaires, qu'ils ne sont pas des joyeux, mais des « chasseurs », que vous ne voulez pas les voir se comporter autrement que des « chasseurs ». François Villon eut été un « joyeux ».

Il faut utiliser ces troupes et *savoir les utiliser* (1). Instables, « cabochards », ces soldats « ne sont pas des gens assez tenaces pour mener longtemps la vie de secteur; ils ne peuvent être qu'une troupe de choc, propre aux offensives, aux contre-attaques et aux coups de main ». Leur espoir d'amendement et leur désir de réhabili-

(1) Nordmann et Bonhomme, *De l'utilisation des indisciplinés en temps de guerre. Annales médico-psychologiques,* octobre 1916.

tation sont loin d'être à dédaigner. D'ailleurs, « il est naturel que l'homme qui se sacrifie pour le salut d'une société, d'un groupe social, obtienne de cette société, de ce groupe social, rémission entière de ses fautes antérieures (1). »

* * *

Chez les anormaux dont nous nous occupons l'*inadaptation*, que nous avons vue « acquise » dans les cas précédents, est « constitutionnelle » ou, si l'on préfère, héréditaire.

Tous les anormaux sont inadaptés et difficilement adaptables à l'état social, parce qu'anormaux... ; à plus forte raison à l'armée, dont la discipline rigide ne saurait convenir aux branches folles de leur mentalité.

Tous ces sujets sont en marge de la psychologie morbide. Quand nous parlerons de leurs fugues et de leurs impulsions, nous laisserons donc de côté les malades, c'est-à-dire les épileptiques, les hystériques, les idiots, les confus, etc.

Qu'on ne s'attarde pas à trouver ici un répertoire psychiâtrique. *Nos anormaux sont seulement des désharmonisés.* Il y a dans leur personnalité un défaut d'équilibre qui les met toujours au delà ou en deçà de ce qu'il faudrait.

(1) Capitaine Z..., *Les Joyeux. Mercure de France*, 1er juillet 1917.

Cette désharmonie se traduit dans leur organisme physique et dans leur mentalité.

Nous ne détaillerons pas tous les « stigmates de dégénérescence ». Il y a là un chapitre tout fabriqué qui nous a paru rendre service aux élèves obligés de « faire une thèse » sur un sujet plus ou moins approchant. On commence par la tête... et, là, quelle bénédiction !... que de pages à noircir... décalquées ailleurs... avec quelques appositions de noms de l'école criminalogiste italienne, Césare Lombroso en tête, et on finit évidemment par les pieds. Ceci dit, on « sort » quelques bonnes définitions de l' « impulsion » et de l' « aboulie » cueillies dans Ribot de préférence... et si avec cela on n'a pas un superbe chapitre... c'est que nous n'entendons rien à la « confection » des thèses.

Or donc nous dirons simplement que la désharmonie physique se traduit par les « stigmates », nez, oreilles, yeux, voûte palatine, crâne, massif facial, dentition, etc... Allez voir dans les traités didactiques !

Mentalement, c'est un défaut d'équilibre bien plus accentué, car les rouages sont plus riches et plus délicats. Pour si brillants qu'ils soient, il leur manque toujours quelque chose, et Marcé, parlant des mieux dotés d'entre eux, a dit que c'était un instrument auquel il manquait un certain nombre de cordes.

En réalité, ce qui fait défaut aux mieux par-

tagés c'est cette qualité cérébrale suprême — qui n'est pas une entité, mais une résultante — que nous avons nommée *présentification*, signature de l'évolution cérébrale parfaite de l'homme.

Derrière cette faculté — et, hiérarchiquement, après elle — qui suppose, intégrales, la possibilité de réfréner les tendances nocives et celle de choisir les motifs d'action (la *nolonté* et la *volonté*) se trouve l'*intelligence*.

Cette dernière, impuissante reine constitutionnelle, est débordée par les tendances violentes, ou incapable de galvaniser l'affectivité engourdie. Elle jouera cependant un rôle utile en diminuant autant que possible les manifestations du déséquilibre.



Ceci nous permet une classification claire, précise et, malgré sa simplicité, non débordée par la réalité clinique.

— L'anormal, toujours désharmonisé, plus ou moins intelligent, ne pourra pas maîtriser ses impulsions, ou n'arrivera pas à tonifier son aboulie.

— Derrière la déficience héréditaire de la « présentification » nous retrouvons, soit la prédisposition au découragement, soit la prédisposition à la violence, c'est-à-dire l'asthénique et le sthénique.

— Les manifestations morbides coexisteront

avec une intelligence vive chez ceux que Bérillon appelle les « aphroniques » (1) (qui manquent de jugement) et que les psychiâtres nomment souvent les « fous moraux ».

— Chez les autres, elles se produiront sur un fonds de « débilité mentale », chose commune.

*
* *

L'anormal asthénique réagit par la *fugue :* la fugue « positive » quand il s'enfuit de l'armée; la fugue « négative » quand il ne suit pas son régiment dans sa marche en avant.

Dans les deux cas, il est inculpé de *désertion*, d'après les articles 231, 232, 234 du code de justice militaire, ou *d'abandon de poste* d'après l'article 213.

Si c'est un homme intelligent, c'est — dans la majorité des cas que nous avons vus — le *psychasthénique* proprement dit, qui ne peut résister à sa nostalgie et, sachant qu'il commet une faute, part quand même, ou ne suit pas, sans volonté devant l'obsession.

Si c'est un *débile mental*, il s'en va, ou s'immobilise machinalement, sans réflexion aucune, de préférence quand un état de fatigue physique ou émotionnelle a diminué son jugement, juste suffisant pour la situation normale.

(1) On retrouve un certain nombre de ces sujets dans *les Perversions instinctives,* du professeur Dupré.

La fugue survient : rarement après un stationnement aux tranchées; quelquefois avant de monter en ligne ; souvent à l'occasion d'une permission ; le plus fréquemment après une attaque qui épuise rapidement ces psychismes de basse tension.

Les commissaires du gouvernement près les conseils de guerre et les avocats combattants, après trois ans et demi, connaissent bien ces cas. Ils nous demandent de les examiner. La punition est légère et, sur nos avis, ces hommes sont employés dans des postes où l'existence, peu fatigante et peu compliquée, leur permet de vivre sans — ou avec le minimum — de réactions morbides, et de rendre à la nation les services relatifs qu'ils peuvent lui offrir.

Nous cueillons dans l'abondante collection personnelle d'expertises de l'un de nous quelques observations dont nous ne donnerons que le diagramme.

*
* *

Voici un soldat considéré par ses camarades et ses chefs comme un « bon soldat, à tous les points de vue, travailleur, courageux, dévoué, particulièrement obligeant pour ses camarades ». Mais il est normalement triste et taciturne. Au front, dès le début, il est nommé soldat de première classe puis caporal. En avril 1917, à l'oc-

casion d'une légère ivresse il s'absente trois jours, revient de lui-même et est cassé de son grade. Le 23 mai suivant, rentrant de permission, il a l'obsession de sa famille, lutte contre la tentation et, tout d'un coup, se trouvant près d'une gare où est un train de permissionnaires, monte dans ce train avec l'intention d'aller revoir les siens. A Toul, il se ravise, erre plusieurs jours dans cette ville, oscillant entre l'obsession et le devoir qu'il comprend, puis se rend volontairement à la Prévôté. Aux gendarmes lui demandant la cause de sa désertion, il dit : « Je l'attribue au cafard ».— Notre examen révèle que c'est un *psychasthénique*, un doux, un timide, ce qui ne l'a pas empêché, en dehors de ses fugues, de faire son devoir. Dans son passé, nous retrouvons deux fugues obsessives, à l'occasion de son service militaire. Il se marie, a deux enfants, est un père de famille modèle, seulement un peu triste. La guerre le prend. Il a trente-deux ans. Après sa deuxième année de fatigues, sa psychasthénie renaît, et nous pouvons conclure : « La responsabilité de cet homme est très atténuée. Sa fugue est l'expression de son asthénie. Non utilisable en ligne, il peut encore rendre des services dans un train régimentaire, par exemple, sous les yeux d'un chef qui le surveillera, sans qu'une nouvelle crise de cafard puisse être un danger pour ses camarades. »

*
* *

C'est une faute absolument analogue à la précédente, dont nous avons à juger la responsabilité, à propos du soldat B..., mécanicien à une escadrille d'aviation. Celui-là n'a pas quitté son unité : profitant d'une permission de sept jours, est resté deux mois chez lui... Ses notes sont excellentes, mais il a déserté trois fois, revenant d'ailleurs de lui-même. Son intelligence n'est pas au-dessous de la normale. Nous terminions un long rapport à son sujet par les conclusions suivantes :

« La fugue des dégénérés, en particulier celle des psychasthéniques, écrit le professeur Régis, se produit sous l'empire d'une propension plus ou moins soudaine, ordinairement obsédante, à laquelle les sujets ne peuvent résister en raison de la faiblesse de leur volonté. La crise, née souvent d'une cause réelle, mais insignifiante, revêt le type conscient, et le souvenir en reste tout à fait intact. »

« C'est là le cas de B... tout calqué.

« Notre observation détaillée montre qu'il est un *psychasthénique constitutionnel.* Ses fugues furent soudaines, accrochées à des occasions inattendues qui emportaient sa volonté. — Elles eurent aussi une cause réelle : la première fois, il était cantonné près de chez lui et ne put résis-

ter à la tentation; la seconde fois, c'est une permission normale qui servit de cause occasionnelle. — Elles furent conscientes. Il s'en souvient et ne peut que pleurnicher, *sa volonté n'étant pas à la hauteur de son intelligence.*

« B... est psychasthénique. Ce n'est pas un aliéné. Il peut continuer à être occupé dans ses fonctions aux armées, sous une surveillance éclairée qui augmentera à l'époque des permissions. »

*
* *

Voici maintenant la fugue d'un *débile mental,* complètement désorienté par plusieurs journées de luttes pénibles.

B..., paysan « gagé », peu robuste, possède une mentalité fruste, sur laquelle les notions éthiques n'ont pu fleurir. Il part en 1914 sur le front avec son régiment de réserve. Il fait son service comme il exécuta les actes d'une vie « gagée ». Il accomplit les corvées, tient sa place aux tranchées. Fatigué, il est soigné à l'infirmerie régimentaire.

Remis, il va aux Éparges, assiste à des engagements célèbres par le déploiement des luttes d'artillerie et la révélation des torpilles. Il revient au village de M..., où il avait été soigné, après ce qu'il croit être une sérieuse « relève »... et doit remonter en ligne avant qu'on ait même eu le temps de faire le café.

Fatigué physiquement, épuisé psychiquement (à dépense égale de forces morales, il y a ruine pour l'un quand il n'y a que faible diminution pour l'autre), il se laisse tomber affalé dans le boyau de communication et perd sa compagnie... Huit jours après on le ramène au régiment...

« Cherchant à bien traduire notre impression définitive, disions-nous dans notre rapport, nous ne trouvons pas mieux à faire qu'à reproduire la fin de la déposition du chef d'escouade de B..., le caporal Hallier, dont le bon sens a tenu lieu de science psychiâtrique.

« B..., dit-il, n'a jamais cherché à se dérober à la moindre corvée ; il était courageux, bien qu'un peu renfermé. Je ne puis m'expliquer le mobile de son acte que par une sorte de stupeur provoquée par l'éclatement des obus et des torpilles. J'ai remarqué chez certains de mes camarades, après ces quatre journées qui furent très pénibles, des phénomènes d'*accablement* intellectuel et physique semblables. »

On ne saurait mieux dire.

Dans les matières dont nous parlons, plus qu'en tout, l'observation directe vaut tous les bouquins du monde.

*
* *

Voici enfin un cas semblable et qui nous permit quelques réflexions que nous croyons utiles à connaître.

L... est un brave cultivateur, fils d'alcoolique, qui, après deux ans de guerre à Verdun, tandis que sa compagnie monte aux tranchées, s'assied sur son sac, essaye ensuite de rejoindre, s'affole sous un tir de barrage, part, part devant lui et se fait arrêter à Bar-le-Duc, encore tout désorienté.

Nous écrivions :

« L..., cultivateur et fils de cultivateurs, dont l'hérédité ne paraît pas excellente, dont la mère est maladive et le père alcoolique, est un *faible d'esprit.* — Physiquement, c'est un *atone.* Il n'a pas, à proprement parler, de stigmates physiques de dégénérescence, mais ce fait est d'accord avec la clinique qui nous montre dans la débilité mentale des cas fréquents où ces stigmates sont très peu marqués ou totalement absents. Son corps thyroïde est assez volumineux ; son squelette costal présente quelques signes de rachitisme. — Ce grand garçon, malgré son apparence musclée, est un *mou,* sans vigueur physique et surtout *sans résistance nerveuse.* L'ensemble des fonctions physiques et psychiques est ralenti. La digestion est lente et cette lenteur se traduit par des embarras gastriques sans fièvre.

« Tel quel, L... est un être maniable, obéissant, qui a constamment besoin d'être encadré ; c'est un être essentiellement amorphe. Surveillé, en temps de paix, c'est un bon serviteur. Encadré, en temps de guerre, il *part* à l'assaut à la

Selouze, il *tient* avec ses camarades au Mort-Homme. S'il reste seul, si dans cette solitude il faut sortir de cet organisme mental un effort de volonté, l'organisme ne « rendra » pas, parce que le moteur nerveux n'a pas la force nécessaire. Dans son interrogatoire, L... a dit ceci, que nous soulignons : « *Je me suis bien conduit tant que j'étais avec mes camarades.* » C'est exact. L'effort d'énergie dans le combat est loin d'être le même quand on se trouve au milieu des siens. Que L... ait été fatigué, c'est probable. Ce n'est pas un résistant. Ce n'est pas surtout un homme qui, selon l'expression connue, « marchera avec ses nerfs ». S'il est exact que sa compagnie s'est trompée de route, le geste de s'asseoir de cet homme peut s'expliquer *par la fatigue seule.* Après intervient la *solitude;* après la *peur* (dont la discipline et l'encadrement maîtrisent les effets) apparaît, diminue les fonctions cérébrales, déjà si faibles chez ce débile mental qui, automatiquement, sans débat moral, s'en va, comme un cheval, sur les chemins, que, paysan, il a déjà parcourus, monte dans un camion automobile où le conducteur l'invite à monter et se fait arrêter à Bar-le-Duc, sans que son pauvre cerveau ait repris ses maigres fonctions d'autorité sur sa longue carcasse. »

« Je conclus :

« L... est un faible d'esprit dont la responsabilité est atténuée.

« Il est cependant utilisable dans un régiment, à condition de ne lui confier que des fonctions inférieures où la part d'initiative et d'observation sera quasi inexistante. »

Il fut acquitté.

*
**

L'anormal sthénique réagit :

— par le « refus d'obéissance » ;

— par les « outragés à supérieur » ;

— par les « voies de fait envers supérieur », ce dernier délit étant d'ailleurs très rare.

Quelquefois (mais dans notre expérience personnelle c'est l'exception), il traduit son anormalité par la fugue :

— *fugue positive* bien organisée d'où il revient généralement de lui-même après avoir « tiré sa bordée », la femme jouant un rôle néfaste chez cet impulsif, dont tous les instincts sont violents;

— *fugue négative*, refus de marcher, chez un orgueilleux au jugement déficient (les « aphroniques » de Bérillon) qui proteste à sa manière contre une décision qui ne lui plaît pas.

C'est tantôt l'émotivité anormale qui crée le délit ; tantôt seule la déformation intellectuelle.

Ces hommes sont toujours de détestables « militaires » et, fréquemment, d'admirables soldats.

Nous ne parlons pas ici des troupes d'Afrique

et des « joyeux », les sujets que nous avons étudiés appartenant à une division de réserve.

Volontaires pour les coups de main, ils ont les mots chics aux assauts et éprouvent l'ivresse joyeuse de la bataille. Ils méritent des citations comme ce L..., que nous dûmes examiner parce qu'il avait couru quelques jours « en bordée », pour aller retrouver une femme mariée qui lui écrivait : « Mon cher grand... Le bonheur serait immense et j'en sentirais bien mieux le doux soutien si vous étiez auprès de moi... Vous me dites que vous êtes en bonne santé... j'aimerais mieux que vous soyez malade et évacué dans un hôpital et au dépôt, mais rien de cela n'arrivera. » Sa croix de guerre, il la devait au splendide motif suivant : « Le 6 juillet 1916, à la fin d'un violent bombardement, étant guetteur, a lutté à coups de grenades contre l'ennemi qui avait franchi nos tranchées. A tué deux Allemands dont les corps ont été rapportés ; a ainsi permis à la contre-attaque d'intervenir à temps. » Nous disions de lui aux juges : « Il faut tenir compte de son caractère ; ouvrier métallurgiste, il n'a pas une bonne notion de la discipline ; ce mauvais militaire est un merveilleux combattant ; son impulsivité est exagérée par un léger degré d'alcoolisme. Il faut considérer sa responsabilité comme atténuée. Il peut et doit rester dans une unité de première ligne où il trouvera, comme il le demande, l'occasion de largement se racheter. »

On voit combien il serait dommage de ne pas utiliser ces combatifs-nés, toujcurs en lutte contre quelque chose et qui, le jour de la bataille, polarisent contre le Boche leurs énergies déchaînées. Ils ne craignent pas la mort.

Nous les aimons ces soldats dont les actes ne sont jamais châtrés.

Leurs frères dans le passé furent ces révolutionnaires qui se faisaient tuer pour des idées et gardaient farouchement, tantôt les trésors du roi détrôné, tantôt la guillotine auguste (1); ce furent ces chefs exaltés et jeunes qui mouraient audacieusement au soleil de juillet (2); ce furent ces partisans de la Commune (3), idéalistes passionnés dont le sang généreux, répandu sans pitié par le sec et féroce vieillard qu'était Thiers, prouvait la richesse de vie de la France.

Ils sont évidemment « un peu loufoques », mais aimons-les comme on aime les torrents inégaux des montagnes...

***

En voici un pour qui pourrait s'ouvrir bientôt la porte des asiles. Il a refusé un jour d'obéir et a, peu aimablement, traité son caporal de fainéant et de voleur. Né à Nouméa, dans son

(1) Elémir Bourges, *Sous la hache*.
(2) Paul Adam, *Au soleil de juillet*.
(3) Paul et Victor Margueritte, *La Commune*.

enfance, dit-il, « il ne se laissait pas marcher sur les pieds ». En 1912, il fut condamné une première fois par un tribunal correctionnel à 15 jours de prison pour vagabondage, et une seconde fois pour avoir « engueulé » des agents. Il a été, en cette guerre, blessé quatre fois. « M..., écrivions-nous, n'est pas un aliéné. Il n'est pas atteint de délire de persécution, quoiqu'il interprète de façon exagérée certaines paroles. Ce qu'il a est plutôt sous la dépendance d'un tempérament organique que des troubles de l'intelligence. Son tempérament est d'un *orgueilleux impulsif* que les psychiâtres désignent techniquement sous le nom de « constitution paranoïaque » — *alcoolique*, l'alcool multiplie les mauvais effets de cette constitution qu'on rencontre dans toute la vie sociale de cet homme, toujours en conflit avec la société et la discipline. Sous l'influence de l'alcool — (et il lui en faudra moins qu'à tout autre) — sa tendance à l'interprétation fausse augmente. La responsabilité de cet homme n'est pas abolie ; elle est simplement diminuée.

« Candidat à l'aliénation, il est possible que son intempérance l'y fasse entrer ; mais actuellement il n'a pas sa place dans un asile. Il doit être changé de régiment. Il devrait être mis dans une compagnie de discipline. »

Cet autre, S..., que les gendarmes qui le gardent considèrent comme un amusant gamin,

présente de la *constitution émotive* : l'amplitude des réflexes tendineux, l'exagération des réflexes cutanés, l'hypéresthésie sensorielle, un léger déséquilibre vaso-moteur et enfin cette intensité et cette diffusion anormales des effets physiques et psychiques des émotions, sur lesquelles insiste le professeur Ernest Dupré. Son caporal, qui le connaît, « passe sur un de ses refus, qu'il sait devoir être temporaire », mais un sergent, nouveau venu au régiment, veut vaincre son négativisme spasmodique, et... S... est traduit devant le conseil de guerre. Sa responsabilité atténuée lui vaut un verdict indulgent. On l'utilise désormais « dans des fonctions qui ne le mettront pas de garde au contact immédiat de l'ennemi », où son émotivité morbide serait d'un sérieux danger.

*
* *

Le dernier, enfin, que nous choisissons dans notre collection d'expertises aurait probablement, au début de la guerre, été condamné à la peine de mort. Cet homme, à qui « en ligne » on n'a eu rien à reprocher, étant pris de boisson, se mit un soir, au village de repos, à chanter l'*Internationale*. Rappelé à l'ordre par deux officiers, il les invectiva grossièrement, les menaça de « leur rentrer dedans », et finalement, après avoir jeté le képi de l'un d'eux dans la boue, lui arracha la croix de guerre et lui cracha sur la vareuse. Le

minutieux rapport que nous rédigeâmes dans ce cas, où une tête était en jeu, se terminait ainsi :

« Malgré son intelligence vive, C... a une *déviation du jugement.* Il ne comprend pas l'amoralité de ses actes (1). Nous disons une « déviation du jugement » et non une *folie morale,* qui est un degré beaucoup plus marqué d'altération du jugement.

« C... dit quelque chose qui est bien exact quand il affirme : « Il a fallu que je vienne au régiment pour commettre des délits. » Le régiment, avec sa discipline ferme, est en effet la pierre de touche de ces caractères impulsifs, orgueilleux et de ces esprits faux : « Ça ne me fait pas plaisir », ajoute ce récidiviste de l'indiscipline militaire, « surtout à cause de ma famille... *Ce n'est pas comme ça que j'ai été élevé.* »

« Enfin, C..., indiscutablement, *est courageux.* Il est volontaire pour les coups de main, il demande et redemande de faire partie d'un « corps franc », il est « fusil mitrailleur ». Ce courage n'est pas en paroles, comme celui de beaucoup de prévenus, il s'est magnifiquement réalisé dans une belle citation à l'ordre de la 67e division; *il doit, si on lui en donne l'occasion, se réaliser à nouveau.*

(1) Nous ne pouvions pas, dans un rapport médico-légal, exposer la question technique de la *présentification.* Nos lecteurs se la rappellent à propos de ce soldat, comme ils se rappellent la perversion de la loi morale du colonial, secondaire à la « déprésentification acquise ».

« Je conclus : *C... est un impulsif d'intelligence vive, mais au raisonnement déformé* (un *aphronique*, pour employer un de ces termes techniques, malgré tout, prétentieux). Ce n'est pas un mauvais garçon. Il y a de la crânerie chez lui, jusque dans ses mensonges (entêté, comme Liabœuf, il affirme qu'il n'était pas ivre, ne voulant pas de cette excuse). Il est capable de se faire joliment tuer. *Sa responsabilité est diminuée par son impulsivité et son irritabilité déclanchées, dans le cas actuel, par l'ivresse.*

« Il devrait être envoyé dans un corps disciplinaire. Il appartient à cette catégorie des « instables, des cabochards, pas assez stables pour mener la vie de secteur..., troupe de choc et de coups de main..., plus naïfs que méchants..., qui donnent un rendement égal à celui de n'importe quelle troupe lorsqu'ils sont commandés *par des gens qui les comprennent* (1). »

C... fut condamné à cinq ans de travaux publics.



On devine que l'ivresse est souvent en cause.

Nous n'avons pas à en parler. Elle sort de notre sujet.

Nous voudrions cependant signaler à la justice militaire une constatation que nous avons faite

(1) Capitaine Z..., *Les Joyeux. Mercure de France*, 1er juillet 1917.

mainte et mainte fois et qui, aujourd'hui, ne nous paraît même plus discutable : *c'est la sensibilité particulière à l'alcool acquise par le soldat qui est au front depuis le début.*

Et ceci est une nouvelle preuve détournée de l'hémorragie énergétique que produit la lutte dans les tranchées.

Les gens fatigués, les nostalgiques, ont en effet une susceptibilité curieuse vis-à-vis de toute substance toxique, et c'est pour cela que la thérapeutique des neurasthéniques est difficile à manier et si souvent dangereuse entre les mains des médecins non habitués.

La grande majorité des hommes que nous avons eus à examiner nous ont dit : « Je ne bois pas plus qu'avant, alors que j'étais rarement saoul..., et maintenant il me suffit de presque rien. »

Nous avons observé, de même, une impressionnabilité médicamenteuse exceptionnelle chez certains convalescents d'intoxication par les gaz suffocants.

Une des plus élégantes démonstrations de cette sensibilité des épuisés est celle qu'a donnée Maurice de Fleury dans son beau livre sur les *Grands symptômes neurasthéniques.*

Il avait une jeune bonne bretonne, nostalgique, triste et apathique. Il essaya de la tonifier par des injections sous-cutanées de sérum salé physiologique. Il obtint, avec une dose minime, une

folle activité chez cette paresseuse muette, devenue soudain coléreuse, parleuse, casseuse de vaisselle. Il dut tâtonner pour trouver la dose idéale, *très minime* d'ailleurs. « Après bien des essais, dit-il, après avoir frappé tour à tour à la porte de la colère, à la porte des larmes, à la porte de l'énervement, à la porte de l'indifférence, j'avais fini par voir apparaître la joie de vivre, le bonheur d'agir, ce qui doit être en somme, pour un neurasthénique, l'état le plus souhaitable. »

*
* *

Nous ne résistons pas ici au plaisir de reproduire une lettre reçue le 9 octobre 1917 et qui sert de transition parfaite entre ce chapitre et celui qui suit. Elle est de notre ami le médecin principal Louis de Santi, dont les travaux médico-historiques font autorité.

Ayant lu notre article sur *le Cafard*, paru dans le *Mercure de France,* il nous écrit :

« ...Cette question du *cafard* dans l'armée a été longtemps pour moi, surtout à l'époque où j'ai vécu au contact des troupes spéciales d'Afrique, légion, zéphyrs et joyeux, et dans mes fonctions d'expert au Conseil de guerre, d'un attrait particulier.

« C'est moi certainement le premier qui ai

plaidé l'irresponsabilité des délinquants en ce qui concerne les délits purement militaires, et me suis efforcé de montrer qu'il n'y avait là que des malades et non des coupables. Cette thèse m'a valu même de véritables hostilités et le ministre de la guerre a refusé, il y a une vingtaine d'années, le travail que je lui avais adressé à ce sujet, sous prétexte qu'il fallait taire ces choses-là, au nom de la discipline !

« Si toutefois vous repreniez plus tard cette étude, il faudrait la généraliser et étudier séparément et successivement les manifestations collectives et les manifestations individuelles du cafard, aussi bien dans la population civile que dans l'armée et, pour celle-ci particulièrement, dans les troupes spéciales et aux colonies.

« Il y a, chez les peuples, des épidémies de cafard qui parfois ont duré un demi-siècle, comme les guerres de religion, comme les croisades, comme la Révolution française... Tout le XVI[e] siècle a d'ailleurs été une période de cafard et je ne serais pas éloigné de croire que la diffusion de la syphilis à cette époque y ait été pour quelque chose, le tréponème excitant et irritant de préférence la substance grise (1). Mais en outre combien plus nombreuses et plus

(1) Sur le XVI[e] siècle en particulier, voir, outre Michelet, qui l'a bien senti, quelques évocations littéraires excellentes, comme la Chronique de Mérimée et la série des romans de Maindron.

mal étudiées. sont les manifestations du cafard sur les foules. A peine s'est-on donné la peine de savoir ce qu'était « la psychologie des foules » et, quand on a parlé des épidémies de névroses, comme le cas des Ursulines de Loudun ou des Convulsionnaires de Saint-Médard, on croit avoir tout dit. Il y aurait cependant bien d'autres choses à rechercher, au point de vue causal comme au point de vue pathogénique, sur la formation et l'irruption de ces sectes, anabaptistes, flagellants, jacobins... voire même les premiers chrétiens, tous agités d'un cafard identique, mais auquel le temps, les lieux et les circonstances donnent une allure particulière.

« Mais, pour s'en tenir au cafard militaire et individuel, quel riche champ il y a à moissonner ! Je voudrais que, pour en juger, vous fassiez six mois de campagne à la légion !

« Que n'ai-je conservé mes notes à ce sujet et mes dossiers de conseil de guerre !

« Dans ces milieux spéciaux, où la déséquilibration mentale se cultive en serre chaude, les neuf dixièmes des sujets sont déjà des malades, avant d'y arriver : dégénérés et fils de dégénérés que l'esprit d'aventures a poussés à s'engager : condamnés ou fugitifs de leur passé, hystériques, épileptiques, intoxiqués, demi-fous, etc...

« C'est un peu ce qui se passe actuellement au front, quoique à un moindre degré, parce que les sujets sont plus sélectionnés; mais les conditions

créent le milieu. Aussi plus curieux peut-être à étudier est le cafard colonial.

« Celui-ci est de deux espèces : *pathologique* très souvent. Quand l'individu a été empoisonné et déséquilibré par le paludisme — j'ai essayé dans un bouquin qui a été couronné par l'Académie et que j'avais publié après la campagne du Tonkin (*L'entérite chronique paludéenne : essai d'interprétation de la pathologie des régions paludéennes intertropicales*) d'expliquer comment l'*impaludation latente* amenait ces troubles ; — parfois *spontané* et il est alors la conséquence du naufrage nerveux amené par l'isolement, l'ennui et l'anémie.

« Cette dernière forme a été admirablement étudiée par nombre de romanciers coloniaux, mais surtout par un lettré de valeur, Paul Bonnetain.

Relisez, outre *Charlot s'amuse* et *l'Opium*, un volume exquis de nouvelles exotiques qu'il a publiées sous le titre de *Amours nomades ;* ajoutez-y le *Roman d'un spahi*, de Loti, et une admirable étude de Marcel Prévost intitulée, je crois, *Nimba,* — la scène se passe dans l'Erythrée, entre deux officiers italiens, — et vous en saurez autant sur le cafard colonial qu'on le puisse désirer. J'oubliais encore, dans cette nomenclature, *Le kilomètre 83*.

« Vous voyez que votre *cafard* m'a attaché. »

*
* *

On voit rappelées, dans cette intéressante lettre, les idées classiques : le *cafard* dominé par l'anormalité constitutionnelle et par le milieu colonial, avec importance, peut-être trop grande, donnée au paludisme.

Quant aux épidémies sociales de cafard, notre ami suggère un travail qui doit tenter les philosophes et les historiens. — L'envergure de ce sujet nous dépasse. — Nous allons, dans le chapitre qui suit, essayer de voir s'il existe une osmose morale entre une société et son armée. Nous nous limiterons à la nation et à l'armée françaises. Nous ne nous appesantirons pas sur la description du cafard de l'intérieur au cours de la guerre actuelle, car — on s'en est certainement aperçu — nous nous sommes imposé une règle : ne parler que de ce que nous avons pu minutieusement observer.

Ne sutor...

CHAPITRE VI

La Société et le Cafard.

C'est devenu un truisme que de dire que l'homme est un animal social ; et la guerre montre, même à ceux qui n'ont pas lu Tacite, comme le Bernard Héricourt, de Paul Adam, que « l'individu ne compte pas devant la force de la famille, de la race, de la patrie, de la nation ».

Le professeur Emile Durkheim est le chef d'une grande école sociologique française, qui traite objectivement de la sociologie et, laissant de côté l'élégance des phrases, ne retient que l'éloquence des faits. Ses livres, bourrés de statistiques, sillonnés de graphiques et de courbes, ont la solidité d'une charpente aux aspérités rudes, où le pied des plus maladroits peut prendre appui. Son étude sociale du suicide (1) nous ouvre des horizons sur les relations des instincts de conservation sociale et individuelle, établit des lois

(1) Emile Durkheim, *Le suicide,* 2e éd. Alcan, 1912.

et rectifie des erreurs qui ont encore la vie tenace.

En définissant, comme lui, suicide « tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat » ; en comparant les chiffres, on arrive à formuler : *la société présente, à chaque moment de son histoire, une aptitude définie pour le suicide*, — Durkheim montre (ce que l'esprit n'accepte d'abord qu'en se cabrant) qu'« il n'y a pas de rapports entre le suicide et la folie » ; que « les pays où il y a le moins de fous sont ceux où il y a le plus de suicides » ; que « le suicide varie en raison inverse des états psychopathiques ». — De même pour l'alcoolisme, dont la courbe — sauf exception qui confirme la règle — ne concorde pas avec celle du suicide.

L'étude des saisons, des climats, de l'hérédité, de l'imitation, de la race met en évidence l'influence essentielle de la *civilisation*.

M. Durkheim admet trois sortes de suicide, qui, d'ailleurs, se mélangent souvent : le *suicide égoïste* par excès d'individuation, l'individu ne s'estimant pas nécessaire à la société : le *suicide altruiste* par individuation sommaire, la société sacrifiant l'individu : le *suicide anomique,* en dehors des règles, des déclassés, des parvenus que l'éréthisme morbide des appétits a usés. En

réalité, cette troisième variété peut, à notre avis, être englobée dans la première.

Le suicide altruiste était extrêmement fréquent dans les sociétés primitives. Les guerriers danois, goths, thraces, hérules avaient honte de la vieillesse ; chez les Wisigoths, ils se précipitaient du sommet d'une roche qu'on appelait la « roche des aïeux ». Cette honte de la vieillesse existerait encore aux îles Fidji, aux Nouvelles-Hébrides. Rappelons les sacrifices des veuves, des « clients », des serviteurs qui obéissaient au « devoir social » de leur époque. « La société pèse sur l'homme pour l'amener à se détruire. »

L'imitation, qui réduite à ses seules forces est peu puissante, à l'inverse de ce qu'on croit généralement, devient irrésistible quand elle est étayée par le milieu (suicide aux armées : guérite de Boulogne : crochet des Invalides), par le consensus social qui explique les « suicides obsidionaux » et qui n'est que le résultat du nivellement des consciences soumises à l'action d'une même cause. Chez les Gaulois, chez les Germains, on se tuait, à la suite de futiles paris, avec la facilité des Japonais à se faire « harakiri », parce que c'était « une vertu de ne pas tenir à l'existence ». — Dans les vieilles civilisations mystiques de l'Inde, les fidèles se jetaient dans les eaux du fleuve sacré ou sous les roues de l'idole monstrueuse ; certaines sectes se laissaient mourir de faim dans des cavernes murées.

Durkheim, statistiques en main, souligne que l'aptitude des militaires au suicide est très supérieure à celle de la population du même âge. La différence en plus varie entre vingt-cinq et neuf cents pour cent. Il ne faut invoquer ni l'alcoolisme, ni le dégoût du service ; ce sont ceux qui ont choisi cette carrière qui se suicident le plus : le sous-officier, l'officier, en particulier les engagés volontaires et les rengagés. « L'armée, dit l'éminent sociologue, a le plus la structure des sociétés inférieures... il faut avoir une individualité minime... et cette aptitude au renoncement se développe par un dressage plus prolongé ». C'est à cause de cette « morale primitive » que l'exemple se répand comme une traînée de poudre chez des sujets ainsi préparés à le suivre.

Quant au suicide égoïste, les statistiques affirment qu'il est plus fréquent chez les protestants que chez les catholiques, et chez ces derniers que chez les juifs. L'étude de la religion, du mariage, de la famille et du gouvernement prouve que *le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration de la société religieuse, de la société domestique, de la société politique.*

Pour Durkheim, si les protestants se tuent plus souvent, c'est parce que le libre examen intègre moins leur culte et facilite le doute : vérifier c'est déjà ne plus croire. — Le juif est tonifié par sa tradition religieuse à la fois si ancienne

et si stable, et par la nécessité, que lui impose la vie, d'aimer et d'aider son coreligionnaire. — L'Angleterre est le pays protestant où l'on se suicide le moins. L'histoire du « spleen anglais » s'est élevée sur une légende dont Montesquieu est en partie responsable. — L'âme de cette nation est, au contraire, exceptionnellement robuste : à cause de son traditionalisme, à cause de la minutieuse hiérarchie de son clergé, à cause de l'homogénéité de l'Église anglicane.

Ce sont là opinions extrêmement intéressantes et très curieuses derrière lesquelles se carrent les statistiques, les graphiques et les courbes les plus probantes. Elles nous permettent ici d'établir, indiscutablement et mathématiquement, que la société tonifie ou déprime l'individu, que ses mœurs et ses croyances ont une grande influence sur la tonicité du combattant.

*
* *

L'Allemagne possède le record des suicides, la Saxe en particulier. Pays, en grande majorité, protestant et essentiellement militarisé, au point de vue des rapports de l'homme individuel et de l'homme social, *elle ressemble aux civilisations primitives où la société pèse de tout son poids sur l'individualité.*

Dans un article sur Sacher Masoch (1), l'un de nous écrivait : « Je crois qu'il n'est pas exagéré de représenter la nation allemande comme atteinte de masochisme social. On dirait que le Boche n'est satisfait que quand il est flagellé et battu par ses dirigeants. Jamais la bastonnade n'a fleuri comme chez lui. Candide en a jadis su quelque chose.

Lisez les affirmations suivantes du grand Frédéric et dites-nous si nous n'avons pas raison, en parlant de masochisme social :

« Vous voyez tous ces hommes, disait-il ; chacun pris séparément ne peut pas faire autrement que de me haïr. Une fois dans le rang, quand ils savent que derrière eux se tient le feldfebel armé de son bâton, ils tremblent devant moi et me défendraient eux-mêmes contre les assassins..... Mais ce qui est plus fort, je n'ai qu'à commander et ils voleront au feu et ils donneront leur vie pour moi, sans réflexion, car ils ignorent jusqu'au but de la guerre ; seulement ils nous croient, moi et mes caporaux, quand nous leur disons qu'ils doivent mourir pour moi. Et comment ai-je obtenu ce résultat ? En premier lieu à l'aide du bâton. »

L'Allemand, dans l'armée, la politique, la science, a besoin d'être commandé. Tel un Masoch ou le de Galandot d'Henri de Régnier, il est heu-

(1) Paul Voivenel, *A propos de Sacher Masoch. Progrès médical*, 6 janvier 1917.

reux de cirer les bottes. La formule allemande est l'inverse de la formule anglaise et française : « L'État existe pour l'individu, la loi pour la liberté, le monde pour l'expérimentation. » — Jamais un Allemand n'aurait dit ce qu'a écrit H. G. Wells dans *Utopie moderne* :

— « Le monde existe pour et par l'initiative, et la méthode de l'initiative, c'est l'individualité...

« L'individu émerge de l'espèce, risque son expérience, échoue, meurt et disparaît ; ou bien il réussit et imprime sur le monde son influence personnelle dans une progéniture, en ses conséquences et ses résultats intellectuels, matériels et moraux. »

L'organisation allemande semble de prime abord bien construite pour conquérir le monde, et, chose inattendue, elle paraît devoir diminuer ou éloigner le *cafard* du soldat. En effet, l'homme habitué à ne pas compter sur sa personnalité fait rarement appel à la *volonté ;* c'est-à-dire qu'il vit sur ses intérêts énergétiques sans emprunter au capital. Heureux quand il est soumis, ses nerfs se calfeutrent dans la monotonie. *Son imagination et sa sensibilité saignent moins aux tranchées.* Sacrifié par hérédité et par civilisation — disons le mot exact : kultur — à l'État, ses tendances nostalgiques, rabougries, le déprimeront moins. Les « delikatessen » et autres charcuteries lui représentent suffisamment le

« Vaterland ». Il lutte automatiquement avec le minimum de déperdition nerveuse... si bien qu'il pourra « tenir » au delà des résistances moyennes... *tant que sa résistance sera automatique...*; mais le jour où il faudra puiser à son capital nerveux, le jour où il faudra compter avec son énergie consciente, avec sa volonté, avec son raisonnement..., ce jour-là, cet organisme habitué à tout, sauf à vouloir, s'effondrera plus complètement que tout autre (1).

Moins défendus contre le *cafard* sont l'Anglais et le Français. Leur individualisme répugne à toute déformation trop marquée. Ils n'aiment pas les sociétés militaristes calquées sur la structure des sociétés inférieures. Pour leur faire accepter la guerre, il ne suffit pas de monter le ressort de leur automatisme, il faut convaincre leur volonté. Leur dépense d'énergie et de sensibilité sera plus grande, et plus grands les risques de cafard. *En revanche, leur résistance sera prolongée jusqu'au bout de leurs forces nerveuses.* La vertu de l'action consciente s'est manifestée dans la gloire militaire de la Révolution française. La discipline

(1) Seule une nation « automatique », fonctionnant comme une machine, peut écouter des ordres de ce genre, que nos journaux ont extraits du quotidien allemand *General Anzeiger* :

« Il y a plus d'un million de veuves de guerre en Allemagne. *On ne peut pas leur permettre de rester veuves* pour deux raisons. D'abord, l'empire attend d'elles une nouvelle armée pour la défense future de l'Allemagne; ensuite, elles s'occupent du commerce de leurs maris sans avoir les connaissances nécessaires.

« Toutes les veuves doivent donc se remarier *tout de suite*, de préférence avec des soldats blessés ou inaptes au service. »

y a été voulue et comprise. Seul, comme le rappelait le docteur François Helme, un Français commandant à des Français pouvait signer la fameuse dépêche du général Foch : « Ma gauche est enfoncée, mon centre plie. J'attaque. » Jamais des automates n'auraient gagné la bataille de la Marne dans les conditions où l'armée française l'a gagnée.

*
* *

Voyons quelles relations existent entre l'état mental de la société française et celui du soldat.

On veut bien s'étonner de l'héroïsme et de la résistance morale de l'armée d'une France qu'on déclarait en décadence.

Au lieu de s'étonner on ferait mieux de réfléchir, et de se demander si notre « insolente nation », pour rappeler le mot de Guillaume d'Orange, indécrottablement gavroche, ne s'est pas spirituellement « fichue » des gens. Le dilettantisme primesautier du Français, son nihilisme seulement intellectuel, donnent à notre société une allure de dégénérescence sur laquelle les lourds pédagogues se lancent maladroitement.

Au XVIIIe siècle, les savants boches ont étudié avec une envieuse jubilation le marquis de Sade, le posant en modèle du Français de l'époque, qu'ils allaient chercher chez la Gourdan, chez la Richard, chez la Brissault, comme ils vont chercher celui d'aujourd'hui au Moulin-Rouge ou au

Rat-Mort. La Du Barry et le Parc-aux-Cerfs faisaient oublier les de Beauveau, les de Maurepas, les Turgot, les de Malesherbes, etc.... La publicité donnée aux rapports de police de cette époque en fait une époque de scandales .... comme si on jugeait de nous à travers les rapports quotidiens de la Préfecture de police... ou les histoires Almereyda, Duval, Bolo, Marguliès et Cie !... Les étrangers du début du XIXe siècle qui ne connaissaient notre pays que par ouï-dire étaient surpris quand ils y venaient, et savaient « regarder », par l'ordre, la probité et la dignité qui y régnaient.

Cette France « dégénérée » du XVIIIe siècle a fourni les armées de l'épopée napoléonienne.

C'est que notre fanfaronnade de vices recouvre une âme nationale ancienne, homogène qui plie... mais seulement comme l'acier.

La stabilité d'une nation dépend de son passé.

*
* *

Aujourd'hui encore on se trompait aussi grossièrement.

Notre imagination nous vaut les plus grands poètes, ceux que lit le monde entier et à travers lesquels il nous voit.

Il nous jugeait à travers *Rolla,* à travers *l'Enfant du siècle*, à travers *René*, à travers

Spleen et idéal, à travers le *Raphaël* de Lamartine, à travers *Adolphe,* à travers le courant d'une sensibilité qui, par *Dominique, Mademoiselle de Maupin, Louis Lambert, le Lys dans la vallée, Volupté, les Liaisons dangereuses, la Princesse de Clèves,* remonte jusqu'à Hélisenne de Crenne.

Au XXe siècle, pour se renouveler, cette sensibilité s'exaspérait. Nous avions nos effrénées écoles des poètes d'avant-guerre, les échevèlements des uns, l'hypersymbolisme des autres. A les lire on se justifiait de croire que la France était un peuple de psychasthéniques mal adaptés. Le même sentiment d'incomplétude poussait : les uns dans ce « mentisme », d'où est sorti le symbolisme... si ressemblant au symbolisme morbide des « scrupuleux » et des « douteurs »; les autres dans des excès littéraires succédanés de ces « dérivations » d'anxiété que les médecins décrivent chez les « anxieux »; les derniers enfin, à ce narcissisme des épuisés qui ne peuvent plus vouloir..., depuis ceux qui dans cet invouloir trouvaient un aiguillon douloureux, jusqu'à ceux qui y découvraient une sorte de volupté. On pouvait décidément se demander — même en tenant un compte exact de l'optique littéraire — si la France avait encore vieilli depuis Musset, « né trop tard dans un siècle trop vieux », et si Sully-Prudhomme n'avait pas raison de se plaindre :

Ah ! frustrés par les anciens hommes,
Nous sentons le regret jaloux

Qu'ils aient été ce que nous sommes,
Qu'ils aient eu nos cœurs avant nous !

Quand un ami de Baudelaire veut le défendre — à quoi bon, en a-t-il besoin et le fera-t-on jamais comprendre aux sous-Brunetière ? — il se met à accuser l'époque. Pierre Coume dit : « Fils d'un siècle au sang appauvri, il appréciait le charme des choses maladives. Son âme, instinctivement triste, s'abîmait délicieusement dans les mélancolies de notre civilisation décrépite (1). » — C'est bien écrit, mais en vers ça fait toujours mieux et c'est mieux porté. Un lendemain de « cuite », ou après une « colle », rien ne vaut du Musset :

La terre est aussi vieille, aussi dégénérée.
. . . .
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère
Et le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité !

*
* *

Cette psychasthénie littéraire gagnait le monde, car si les bourgeois et les gens du monde s'imitent, combien plus les écrivains ! Le désenchantement universel était de mode. On attendait les Messies. D'Annunzio se posait en « convalescent

(1) Pierre Coume, *Causeries sur Baudelaire. Décadence et modernité. Nouvelle Revue*, 15 août 1899, p. 659.

de maux exquis ». José Enrique-Rodo, le grand écrivain uruguayen, qui vient de mourir, célébrait « l'espérance messianique, la foi en celui qui doit venir; cette fleur qui a pour calice l'âme de tous les temps où s'exaspèrent la douleur et le doute ». Il trouvait que c'était l'heure où « la caravane de la décadence s'arrête, lasse et angoissée, dans la profondeur confuse de l'horizon ».

Charmants poètes!...

Mettez derrière eux le monsieur qui veut à tout prix « être dans le mouvement » et qui applaudit frénétiquement les pièces qu'il ne comprend pas, comme son grand-père acclamait jadis les pièces romantiques, et la boutade de Claude Larcher vous revient : « Les trois quarts des bipèdes couchés à Montmartre, à Montparnasse ou au Père-Lachaise mériteraient pour épitaphe : « Ci-gît X-Y-Z, mort le... C'est la première fois qu'il n'a pris l'avis de personne. »

*
* *

Bah! c'est encore une fameuse légende que celle de la décadence des siècles. La société va toujours son train, pourvue du même potentiel, seulement les classes sociales se passent alternativement de l'une à l'autre ce potentiel. *La décadence ne saurait exister que dans ces classes, où l'hérédité épuise le capital de vie.* Mais, quand les nobles sont vidés, le bourgeois a la panse

ronde; quand celui-ci maigrit, l'industriel le remplace, grignoté à son tour par ses ouvriers.

Les Vanderbilt, les Gordon-Bennet, les Rockfeller d'aujourd'hui possèdent un vaste réservoir que leurs descendants épuiseront probablement au profit des fils de nobles ruinés énergétiquement.

Sous Louis XIV, il n'était pas de mode de chanter là dégénérescence (mot modern-style) et l'ennui. Croyez-vous cependant qu'elle était bien gaie cette société du *Bon plaisir?* Demandez-en donc des nouvelles aux mânes de M. le chevalier de Froulaines!

Les peuples sont en décadence parce qu'ils y croient.

A toujours chanter l'ennui, à toujours affirmer la « fin du siècle », on crée des suggestions sociales dangereuses. Se croire faible, c'est être impuissant. L'état de la civilisation est la conséquence de toutes ces suggestions, pour la plupart d'origine littéraire, et M. Durkheim nous a dit quelle importance possède la civilisation dans la courbe des suicides. On se décourage à l'avance.

Il faut avoir confiance. On monte mieux une côte la nuit, parce qu'on ne la voit pas et qu'on n'est pas effrayé de l'effort. Vous connaissez l'histoire de cet hercule de foire qui soulevait des haltères truqués. Un bon ami, pour le « couler », garnit de plomb, à son insu, les boules creuses. L'athlète les enleva aussi facilement. Il

eut probablement « raté son tour » s'il avait connu le poids réel.

*
* *

Quand le danger de cette auto-suggestion, de ce verbalisme et de ce narcissisme des intellectuels est trop grand, *la société se défend d'elle-même, automatiquement.*

Quand elle en est arrivée au point d'expression du *Livre du désir* et de la *Danse devant l'arche*, « ce chant de l'inquiétude, de la foi qui ne pourra pas se satisfaire », cette « recherche du Dieu inconnu dont la seule idée fait pâlir toutes les réalités humaines, et qu'on ne rechercherait pas cependant, à l'inverse de la formule de Pascal, si on devait le trouver jamais » (1), la société en est au point où ses processus de défense, de l'inconscient passent au conscient.

Vous avez remarqué, dans les livres de psycho-philosophie et dans les bons romans, la façon dont les grandes passions, pour employer une expression à la mode, *cristaltisent.* Prenons, par exemple, la jalousie, basée sur des faits plus ou moins réels. Avant de formuler ses croyances sourdes, elle n'est qu'une inquiétude; les premiers motifs s'enregistrent dans la pénombre

(1) Bien entendu, nous ne discutons pas les idées haineuses de Max Nordau dans *Vus du dehors* et *Dégénérescence.*

mentale, mais ne frappent pas la tache blanche de notre attention consciente. Ils se succèdent, l'inquiétude augmente ; l'esprit est en travail comme une solution qui va soudain cristalliser. Sa pénombre est traversée d'éclairs fugitifs comme un crépuscule d'été. On appelle cela des « intuitions » ; on peut aussi l'appeler des « pressentiments », dont l'étude scientifique serait bien intéressante... Et puis, un jour, un de ces éclairs est assez lumineux ou assez durable pour éclairer la plaine frissonnante des faits obscurs... et alors tout s'illumine définitivement d'évidence ; les motifs inaperçus sont devenus parfois les plus lumineux.

L'inquiétude du début prouve que notre organisme psychique avait senti la vérité sur laquelle s'est ajouté l'épiphénomène de la conscience.

Il en est de même d'une société.

Avant de se les formuler nettement, elle éprouve des inquiétudes et a des intuitions. La prévision de la guerre germe dans son subconscient avant que ses dirigeants ne s'en doutent. Ceux qu'on appelle les prophètes sont des gens qui ont senti des choses qu'ils ne peuvent pas toujours clairement exprimer. Il arrive même assez souvent que ceux qui résistent le plus à ces intuitions, à ces pressentiments, sont les gou-

(1) Léon Blum, *La prochaine génération littéraire. Revue de Paris*, 1er février 1913.

vernements, fréquemment renseignés... comme un mari trompé sur l'inconduite de sa femme.

A la maladie de l'analyse des générations précédentes et de beaucoup de nos écrivains actuels se substituaient, en France et dans le monde, des idées saines qui prônaient l'action. Les croyances remplaçaient le scepticisme. Ce que Jules de Gaultier appelle « l'antinomie entre l'instinct de vie et l'instinct de connaissance » se résolvait au bénéfice de l'instinct de vie. Une poésie nouvelle apparaissait, fougueuse chez Verhaeren, plus calme, aussi puissante chez Walt Whitmann, familière chez Francis Jammes, religieuse sans inquiétude chez de nombreux poètes. Il s'opérait ce mélange de sportivité et de religiosité qui est loin d'être contradictoire. L'époque des Paul Claudel, des André Suarès, des André Gide, des Péguy, des Psichari, des Louis Le Cardonnel est aussi celle des Jeux olympiques.

Les deux courants étaient la manifestation du processus de défense inconscient des sociétés qui *se sentaient* menacées dans leur existence.

Ces mystiques et ces sportifs avaient raison, comme dans une *plaie a raison le tissu qui bourgeonne : une raison supérieure à la raison parce que directement rattachée à la vie profonde.*

Ils *sentaient* inévitable une guerre que la raison *démontrait* impossible, si bien que le plus averti des philosophes, William James, se mon-

trait, ici, infiniment plus aveugle que le plus jeune de nos sportsmen... vus pourtant de si haut par les cuistres de bibliothèque. Dans un article posthume, nous lisons en effet de lui : « Je crois fermement au régime final de la paix. Les théories finalistes de la guerre qui voient dans la guerre un facteur inéluctable sont pour moi dénuées de sens. Quand des nations entières sont sous les armes et quand la science de la destruction rivalise en raffinements avec la science de la production, j'estime que la guerre est absurde et impossible à cause de sa monstruosité même (1). »

En vérité, je vous le dis, philosophes et savants sont, à certaines heures, les cocus des sociétés.

*
* *

Et la guerre éclata.

Elle introduisit la thérapeutique des faits sur les mentalités liquescentes.

*
* *

Voici qu'elle *agrège* immédiatement les sociétés relâchées.

Avez-vous lu un amusant roman de Henri Falk, publié dans le *Mercure de France* de

(1) *La Revue*, 15 septembre 1910. *Les vertus guerrières de la paix.*

1917, *Le maître des trois états?* Le héros en est un curieux savant qui, étudiant nos colloïdes, a trouvé le moyen de les écarter les uns des autres, d'abord au point de faire passer notre corps à l'état pâteux, puis à l'état nébuleux. Cet état obtenu, au bout de trois heures, le corps nébuleux, laissé à lui-même, redevient subitement solide. Il se fait dans cette nébuleuse humaine un travail invisible ; et, *soudain,* comme en une métamorphose de féerie, le vrai corps solide reparaît.

Ainsi de la guerre, qui refait d'une société nébuleuse une société à muscles et à charpente vigoureuse.

Le sérieux et consciencieux livre d'Émile Durkheim sur le suicide démontre que les guerres, et chez les vainqueurs et chez les vaincus, *diminuent les suicides...,* du moins les *guerres nationales*. Et ceci est très suggestif. Les guerres dynastiques n'ont aucune action sur la courbe des suicides ; les autres ont, au contraire, une action puissante. En France, les guerres de Crimée, d'Italie ne les ont pas diminués. La guerre de 1870 les a quasi supprimés. C'est que, dit Durkheim, « les grandes commotions sociales, comme les grandes guerres populaires, avivent les sentiments collectifs, stimulent l'esprit de parti comme le patriotisme, la foi politique comme la foi nationale, et, concentrant les activités vers un même but, déterminent, au moins pour un temps, une intégration plus forte de la

société ». L'individu cesse de tourner dans son « moi » comme dans une cage. Il s'aperçoit que sa force lui vient en partie de sa nation et que celle-ci est plus précieuse que lui. Il s'exalte, à appartenir à un grand pays. « Je ne dis pas, écrit Tarde, qu'une petite patrie, ou une patrie amoindrie soit moins chère, mais elle rend moins fier, du moins à une époque comme la nôtre, où le nombre fait loi (1). »

Dans son *Art au point de vue sociologique*, l'exquis philosophe qu'était Guyau cite les paroles suivantes d'Imbert Gallois, mort phtisique, à 22 ans, à Genève, en 1828, qui écrivait : « J'ai fait une découverte en moi, c'est que je ne suis réellement point malheureux pour telle ou telle chose, mais j'ai en moi une douleur permanente qui prend différentes formes... Depuis deux mois, toutes mes facultés de douleur se sont réunies sur un point. J'ose à peine vous le dire tant il est fou ; mais je vous en supplie, ne voyez là-dedans qu'une forme de la douleur ; voyez le mal et non pas son objet. Eh bien ! ce point central de mes maux, *c'est de n'être pas né Anglais*. Ne riez pas, je vous en supplie ! Je souffre tant ! »... Non, il n'était pas fou ;... il sentait seulement, comme un névropathe, avec exagération, le vague désir d'être moralement infusé par une grande

(1) Tarde, *La logique sociale*, p. 334.

et traditionaliste nation; désir qu'ont beaucoup de cosmopolites, dont la terre nourricière ne saurait être remplacée par la poussière du Sleeping-Car.

Je ne sais si Paul Bourget connaît cette anecdote; mais, parlant de la délicate et émotive Alba Steno, si semblable par certains côtés à Gallois, il dit, supposant qu'elle aurait pu épouser un Anglais de son entourage : « Alba serait lady Ardrahan aujourd'hui, prise dans cette forte existence anglaise, qui vous refait de la vie morale, comme la montagne vous refait du sang, au lieu qu'on va la marier à un imbécile quelconque d'ici ou d'ailleurs. »

*
**

Agissant instantanément sur l'agglomération des individus, la guerre va ensuite modifier peu à peu les personnalités et les tonifier en détruisant ce que Chateaubriand appelait la « persécution de la prospérité », en leur montrant les bénéfices moraux immédiats de l'action et la noble beauté du sacrifice.

*
**

Puis, pour la société et pour le soldat, l'accoutumance se développe.

L'état de guerre, suivant une courbe analogue

à celle de la vie, arrive à son âge adulte et, peu à peu, par son fonctionnement même, s'auto-intoxique comme s'auto-intoxique tout individu qui se nourrit trop bien. La guerre présente, à une certaine époque, des signes d'hypertension et d'artério-sclérose. Si nous osions, nous dirions qu'elle a, elle aussi, son *âge critique.*

Cette « ménopause » de la guerre se traduit et à l'intérieur et à l'armée.

A l'intérieur, c'est le réveil spasmodique des ambitions politiques; c'est l'éréthisme des appétits des profiteurs; c'est l'audace cynique de l'espionnage qui prend une allure dont des scandales récents n'ont que trop montré les méfaits; c'est, devant ces exemples nocifs, les énergies de ceux qui « tiennent » courageusement rongées; c'est la mère, l'épouse qui ont des moments de désespérance.

A l'armée, c'est au moment où la monotonie et les hémorragies émotionnelles ont anémié l'énergie du combattant, des endosmoses désastreuses dont l'effet est multiplié par la crédulité que l'asthénie augmente.

Il en fut ainsi, à la fin du printemps 1917, où l'on racontait, à Paris, des histoires rocambolesques du front, où l'on se répétait au front des histoires extraordinaires de Paris.

« Celles qui écrivent aux soldats », les mères et les femmes anxieuses, inconsciemment exagéraient le malentendu. « Au temps de la ruée des

Boches sur Verdun, il s'est trouvé des femmes pour écrire du fond de la Dordogne, ou de la Bretagne : « On dit que Verdun va être pris. » Les folles ! Elles écrivaient cela à l'homme qui, dans les entonnoirs du Mort-Homme, refoulait les barbares à coups de grenades ! C'était criminel, mais c'était aussi une grande niaiserie (1). »

*
* *

Comme dans les crises noires du « retour d'âge », il y avait derrière ces faits un motif organique. Il ne faut pas le nier pour savoir le combattre et le guérir.

Il y avait les grèves (le gouvernement n'ayant pas vu les ficelles... transformées en lacets de bottines qui s'agitaient à côté des manifestations d'apparence banale). Il y avait les bêtises publiées sur notre offensive de Champagne. Il y avait l'inaction des Russes qui produisait son premier effet de surprise. Il y avait aussi les fausses nouvelles colportées autour du Parlement et du comité secret. Il passait sur le pays et sur l'armée une de ces vagues de pessimisme qui font inévitablement penser à la télesthésie, vague si dense, qu'Adolphe Brisson pouvait nous dire : « J'en étais si impressionné que je la sentais matériellement peser sur moi ».

(1) Marcel Prévost, *Bulletin des Armées*, 29 août 1917.

*
* *

A ce moment, comme dans certaines maladies, c'est la crise..., la mort... ou la guérison...

Obligatoirement, la France, la divine France, ne pouvait que guérir. Et comme élégamment elle se lava de cette crise ! Vaillante France !

L'armée et le pays calomniés se sont vus le 14 juillet, et quel vent frais a vite chassé du ciel tous les nuages !

L'intérieur se désintoxique peu à peu. Quelques saignées et quelques cholagogues... quelques maisons de... Santé... genre Fresnes...

*
* *

L'armée, pour avoir connu le cafard, a appris à le vaincre.

La thérapeutique s'est constituée par un effort personnel du soldat et par la compréhension du commandement.

Aujourd'hui le poilu accepte les événements comme ils viennent et évite de se créer des déceptions. C'est ce qu'il appelle ne plus se laisser « bourrer le crâne ». Les journaux — dont l'influence, malgré tout, sur lui reste toujours grande — doivent l'aider en ne développant pas des espoirs pratiquement irréalisables, en ne créant pas des courants d'opinion imprudemment optimistes dont la réaction est si déprimante.

« Au commencement, dit Tirette dans *le Feu*, jē pensais à un tas de choses, j'réfléchissais, j'calculais... maintenant j'pense plus. »

Il réduit ainsi au minimum l'hémorragie de sa sensibilité.

Un journal de tranchées rédigeait l'ordonnance suivante :

« Priser du tabac, repriser ses chaussettes et mépriser le cafard...

« Regarder passer les trains de troupes se rendant au front.

« Ne jamais croire aux dates fixées par les civils pour la fin de la guerre...

« Bien se persuader que la guerre finira à la fin des hostilités... »

Le combattant se défend admirablement par des occupations qui vont de l'enfantin « jeu du bouchon », aux thèses de la Sorbonne. Quelle délicieuse thérapeutique que celle qui consiste à créer cet art du front où les objets meurtriers fournissent la matière des œuvres ciselées par les soldats : coupe-papier, encriers, modestes bagues d'aluminium, bracelets de cuivre, minuscules aéros divinement gréés, vous avez distrait les héros !... et distraire, avons-nous dit, c'est détourner... c'est chasser l'obsession. — Il y a là un effort instinctif de lutte contre l'ennui dont l'étude serait bien attrayante. Nous l'avions com-

mencée au bataillon, où nous avions découvert des gens dont la guerre révélait les rares qualités artistiques.

Des hommes de la terre, des paysans sans préparation de métier, inspirés par l'obscure sensibilité de l'homme du sol — si abondante — ont ciselé des bagues dont nous aurions voulu conserver des dessins pour montrer combien l'inspiration touchante s'unit à la simplicité.

Les autres se sont aidés pour « tenir », par la reprise de travaux professionnels qu'ils retrouvaient aux heures de loisir, ou par la lecture.

Le goût de la lecture, en effet, dit Adolphe Brisson, « s'accroît avec la durée de la guerre et découle également de la forme qu'elle a prise. L'homme qui manœuvre, qui court d'étape en étape, n'a pas le temps de se nourrir de littérature. Les nécessités de l'action l'accablent physiquement et le détournent des plaisirs intellectuels. Une longue immobilité l'y ramène. La monotonie des jours et des soirs passés au cantonnement ranime en lui les habitudes de la vie normale » (*Les Annales,* 1917, nº 1,764.)

En dehors des publications du moment, beaucoup de nos camarades se font envoyer des livres qui leur apportent en un format réduit les chefs-d'œuvre de notre langue. Ceux dont ils se délectent le plus volontiers ne sont pas les plus tragiques; au contraire. Je sais telle popote que Beaumarchais a bien divertie et où les chapitres

de *Candide* étaient dégustés au café comme la plus française des *fines*.

Nous ne dirons pas, comme on a essayé de le faire (1), quels livres le soldat lit de préférence. Toute la nation compose l'armée. Tous les goûts intellectuels s'y trouvent avec leurs aliments divers.

Nous avons vu cependant beaucoup de poètes... mais seulement chez nos aristocrates du risque, c'est-à-dire chez ceux qui sont aux tranchées et s'émeuvent plus que les autres, chez ceux que la Mort rend sensibles aux choses éternelles, chez ceux qui font réellement la guerre... celle où l'on tue et où on meurt. — Chez beaucoup des autres, au contraire, la nourriture, le sommeil, la vie de paperasse et la préoccupation sensuelle, rétrécissent la pensée... ; ceux-là lisent de préférence... ; mais ne contristons personne.

Le poète qui nous a semblé le plus compris, le plus « isomère » de l'âme du combattant, c'est Albert Samain.

D'avoir communié en lui, avec le cœur de camarades tombés pour la France, nous fait vénérer à jamais ce poète exquis comme un Watteau et qui chante :

> Tout un monde galant, vif, brave, exquis et fou
> Avec sa fine épée en vermeil, et surtout
> Le mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres.

(1) Watelin, *Mercure de France*, 1er juillet 1917.

C'est ce même monde qui organise lui-même, sans secours extérieur, sans allocation gouvernementale, ses « *Revues* », aux tranchées ou dans des villages aux trois quarts démolis ; « Revues » où nul pensionnaire de grand théâtre n'est en vedette, mais dont les acteurs tombent si souvent entre deux représentations (1).



Cette thérapeutique personnelle instinctive du soldat a été aidée par de sages créations du commandement, ouvrant des coopératives, des « Foyers », mettant un soin jaloux à l'organisation hygiénique des cantonnements, perfectionnant chaque jour le ravitaillement et l'intendance, qui n'ont cessé de faire notre admiration depuis le début de la campagne.



Peu après sa prise de commandement, le 2 juin 1917, le généralissime Pétain envoyait du G. Q. G. une note répondant admirablement à tous les desiderata scientifiques du traitement

(1) C'est ainsi que dans notre division, *211 Revue* et *214 Revue* ont vu tomber le compère, le chef d'orchestre, le ténor, le baryton, plusieurs acteurs. D'autres artistes improvisés ont été faits prisonniers. — Un des auteurs de *214 Revue* a été fait prisonnier ; notre ami le sous-lieutenant Sa... a été grièvement blessé et fait chevalier de la Légion d'honneur à Verdun.

préventif et curatif du cafard. La censure nous ayant déjà supprimé la reproduction de cette note dans notre article sur ce sujet, paru au *Mercure de France* du 1er septembre 1917, nous regrettons de ne pouvoir la transcrire ici. Elle réglemente la question des permissions, de la nourriture et du repos.

Actuellement, chacun le sait, le soldat doit jouir de trois *permissions* « de détente » de dix jours par an. Les chefs de corps reçoivent des généraux un pourcentage qui tient un compte attentif des nécessités de la bataille et des périodes de repos des divisions, pendant lesquelles le pour cent des permissionnaires s'enfle brusquement.

La nourriture : on connaît assez le rôle qu'elle joue sur notre état d'humeur et sur celui des philosophes eux-mêmes pour que nous n'insistions pas. Les « cuistots » sont devenus des artistes incomparables, et le commandement ne perd jamais l'occasion, par des notes, par le « *Bulletin des Armées* » et même par d'élégantes brochures, d'augmenter leur science pratique. Quant au « pinard », nous vous rappelons la jolie légende antique de Dionysos trouvant une tige de vigne qu'il protégea successivement dans un os d'oiseau, un os de lion et un os... d'âne, ce qui veut dire que le vin fait chanter comme un oiseau, etc..., etc.

La question *du repos* est parfaitement envisagée

par le commandement, et le Pays n'a pas à s'en inquiéter. Les troupes relevées des tranchées, et surtout de la bataille, sont mises au repos dans des cantonnements assez éloignés du front pour qu'elles y soient soustraites aux émotions immédiates du combat et au bombardement ennemi. Rien n'est négligé pour obtenir le maximum de confortable et les médecins de régiment s'occupent jalousement de l'hygiène.

En tenant compte, bien entendu, des nécessités des opérations, le repos est absolu « pendant le temps voulu pour que la troupe puisse se détendre (ou mieux se remonter) moralement et physiquement »... La progression de l'exercice est ensuite réglée de façon à faire alterner les exercices des cadres et ceux des simples soldats. Tout est prévu. Nous n'avons pas à préciser davantage... *heureux de pouvoir affirmer que notre armée peut être à tout point de vue donnée en modèle.*



Le soldat, normalement bien portant et jeune, est dans des conditions organiques telles que la réparation des fatigues nerveuses s'accomplit rapidement chez lui.

Quelques jours de repos émotionnel dans un village accueillant sont merveilleux de résultats. Quelles agglomérations de maisons de santé pour

cafardeux que ces délicieux villages de la montagne de Reims ou ceux de Lorraine ! Oh ! ce vin blanc de la « montagne » et les crus fameux dégustés dans leurs domaines ! Comme on comprend que les anciens aient fait de Bacchus — un Bacchus jeune et qui sait se tenir — le dieu de l'inspiration ! Il inspire les poètes et il fait monter au cœur des simples toute la poésie qu'ils ont... celle qui est composée de leur sol natal, de leur village... celle qui leur donne des forces pour mieux lutter. Nos méridionaux, devant un verre de champagne à vingt-cinq sous la bouteille à Rilly-la-Montagne, retrouvaient toutes les chansons patoises de leur enfance et y puisaient de la gaieté.

Voici une lettre d'un de nos camarades, actuellement capitaine, parti simple soldat d'infanterie, plusieurs fois cité et décoré. Il nous écrit : « J'ai la chance d'être isolé, mon maître dans le village dont je suis le major, mon maître dans ma compagnie... Et alors, bonsoir l'exercice. J'ai collé tout le monde aux champs. On fauche, on fane, on plante, on sarcle, on repique. Et je suis heureux de voir tous mes braves gens, la plupart cultivateurs, resplendissants de santé et fiers d'être retournés à la terre. Chaque section a son jardin potager. Par le service agricole de l'Armée, j'ai eu 5,000 plants de choux et salades, 1,000 de poireaux, des paquets de graines ; tout ça est planté, soigné, choyé et pousse à ravir. Il n'y a plus un

mètre cube de fumier, la terre a tout absorbé ; les foins de la commune rentrent rapidement ; et le soir venu, comme un propriétaire, la pipe au bec, je me promène de jardin en jardin, constatant les résultats tangibles de leurs efforts et le contentement de tous. Ç'auront été nos meilleures heures de guerre. »

Nous ajoutons, sans commenter, ce qui serait dommage, que le régiment de notre ami est un des plus brillants de notre armée.

*
**

Et c'est ainsi que se crée le *soldat.*

Il a souffert. Il a fléchi quelquefois. S'est redressé toujours.

Le corps et le caractère se sculptent. Les nerveux y gagnent considérablement. On l'a noté jadis pour Descartes, pour Odilon Redon, pour Stendhal que la guerre « débarrassa de bien des ferments de sa province, qu'elle fortifia, déniaisa pour ainsi dire (1) ».

Tous les intellectuels, grâce à elle, ont goûté la volupté de l'action.

Léon Roger Marx, tué dans un combat à la grenade le 27 juillet 1917, écrivait : « J'ai découvert la beauté simple de cette volonté de tenir,

(1) Edmond Pilon, *Stendhal et l'amour allemand. Mercure de France,* 1er septembre 1917.

de résister à la sensibilité, de se dominer. Ne crois pas que cela m'ait rendu plus dur; mais j'ai été content de voir que j'arrivais à ne plus craindre la tristesse, à ne plus me laisser noyer par elle comme j'ai su, et je t'assure que j'en suis fier, n'avoir jamais peur du danger. Cet équilibre je voudrais le garder toute ma vie sans pour cela que ma sensibilité s'amoindrisse (1). »

Dans la légion étrangère, l'émotif Grant discourant avec l'artiste Gourfinkel, lui dit : « Le contact des cœurs chauds me convient...; c'est pour cela que j'aime ces vieux soldats, ces spécimens d'une humanité nouvelle pour moi. Ils disent sur la vie, sur le destin des choses qui m'étonnent. C'est pour cela que leur rudesse m'attire.

« J'aime me sentir un des leurs, complètement. J'aime boire avec eux, pour le plaisir de boire, du champagne à 15 francs la bouteille ou du gros vin rouge, du marc de Champagne ou du tord-boyaux. Oui, boire et discuter dans cette atmosphère de santé et de je m'enfoutisme qui a sa grandeur. Écouter des histoires qui déchaînent des rires bruyants et inspirent à ces gens-là des remarques qui jaillissent comme des éclairs de vérité. La belle vérité humaine se montre en eux, sans fard. Ce sont des êtres véridiques. L'aventure a façonné leurs âmes. Un tempérament me

(1) *Bulletin des écrivains*, août 1917.

séduit plus qu'une intelligence, et la plupart de ces soldats ont du tempérament (1). »

*
* *

Les intellectuels modifiés, tonifiés par la souffrance, regardent du haut du présent leur « psychasthénie » passée. Ils ont la joie grave du sacrifice.

De cette profonde volupté morale ils garderont peut-être trace dans leurs productions littéraires. Et ces œuvres à leur tour serviront à tonifier l'âme des générations futures, montrant ainsi dans l'avenir ce circulus énergétique entre la nation et l'armée que nous avons étudié ici.

*
* *

Aussi, il ne faudra pas nous étonner si, après la guerre, nous voyons l'influence de la nouvelle aristocratie, l'*aristocratie du risque.*

On demandera :

— « Qu'avez-vous fait pendant la guerre ? »

Et ceux qui auront lutté ensemble, ceux qui se seront donné le baiser fraternel d'avant l'assaut en conserveront toujours, malgré les divisions futures, le goût aux lèvres.

(1) Albert Erlande, *En campagne avec la légion étrangère. Mercure de France*, 1917.

Ils conserveront aussi le goût de l'action et l'horreur des « laïus ».

Le sergent Charles, dans un livre actuel de combattant, dit à propos de joueurs de fanfare en pantoufles : « Amour de la patrie, honneur, devoir, sacrifice, et tout le bazar... comme si nous ne les avions pas tous au fond du cœur, ces sentiments-là !... Quand l'âme crie si fort, c'est qu'elle est malade. »

Il restera à ces hommes qui se seront sacrifiés si tranquillement, sans excitation ni musique, à ceux dont la monotonie même de la lutte aura fait des « professeurs (vraiment, cette fois-ci) d'énergie », il leur restera de cette noblesse qui vient de l'oubli de soi-même et qui leur donnera plus d'autorité. D'avoir su obéir, ils sauront commander.

*
**

D'avoir risqué chaque jour leur vie, ils trouveront la vie plus belle.

*
**

Le résultat tout naturel de leur action sera le prix attaché à notre pensée nationale que nous nous acharnions à rapetisser devant l'étranger.

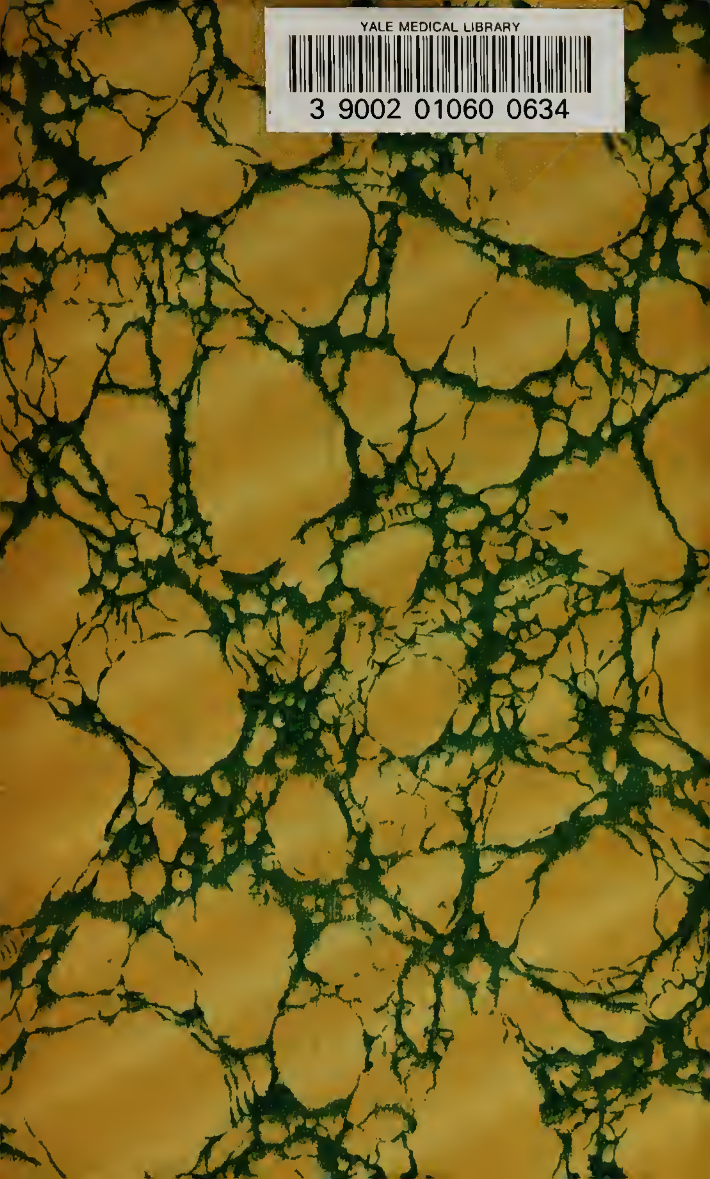
La guerre aura diminué le snobisme cosmopolite et rénové à nos yeux les beautés du pays natal.

Les modifications créées par elle se traduiront dans la France de demain par plus de virilité, par la précision d'un idéal trouvé dans l'action, par une vie intellectuelle plus large, plus aérée, par un retour à la tradition de clarté et de mesure, par le mépris des laïusseurs et des vendeurs de chimères, par un rajeunissement des forces dirigeantes de la nation et par l'amour — dans l'union des combattants — de la France, foyer lumineux de la civilisation.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le six juin mil neuf cent dix-huit
PAR
L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE
pour
BERNARD GRASSET

Date ~~Issued~~ Due


YALE MEDICAL LIBRARY
3 9002 01060 0634

